

5c — NUMERO DE 32 PAGES — 5c

Le Samedi

VOL. VIII. No 38
MONTREAL, 20 FEVRIER 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

PREMIERS ESSAIS



LA JEUNE COUTURIERE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 20 FÉVRIER 1897

DEVINETTE



— Qui a jeté là ce matelas après l'avoir sorti de la maison ?
— C'est le vieux bonhomme qui est là !
— Ou ça donc ?

BOUQUET DE PENSÉES

La logique du cœur est absurde.

x

La joie, chez une femme, c'est la lumière de la beauté.

x

Que de millionnaires d'aujourd'hui sont fils de prolétaires de la veille !

x

Il n'y a qu'une chose que je sais bien, disait un sage, c'est que je ne sais rien.

x

C'est un brave homme celui qui a pu accomplir la moitié du bien qu'il désirait faire.

x

Si vous ne croyez pas que ce sont les petites choses qui fatiguent le plus, demandez au père de deux jumaux.

x

Il y a une chose dont on ne loue jamais les morts, et qui est cependant la cause de toutes les louanges qu'on leur donne, c'est qu'ils sont morts.

x

O Mort, ton beau royaume est animé de couleurs joyeuses au milieu de tes ruines, où tu sembles jouer avec une poussière d'or et des fragments de vases brisés.

x

Il paraît qu'un homme peut aisément porter 5 millions, pourvu que la somme soit en billets de \$5 000. Cela est bon à savoir, afin que chacun soit préparé à le faire suivant les circonstances.

x

Rien ne démontre plus la pesanteur de la vie que le spectacle des gens d'un âge avancé qui prétendent la passer gaiement. Il y a quelque chose de si triste dans cette gaieté et de si souffrant dans cette résignation. Et quand on pense que le terme de cet ennui est la mort.

x

Je suis chaque jour plus convaincu qu'il faut ruser avec la vie et les hommes, presque autant quand on veut échapper aux autres que lorsqu'on veut en faire des instruments. L'ambition est bien moins insensée qu'on ne le croit, car pour vivre en repos, il faut se donner presque autant de peine que pour gouverner le monde.

UN SOLITAIRE.

IL AVAIT DU FLAÏR

Le gérant. — Je vois que vous avez donné le meilleur appartement de l'hôtel à ce voyageur qui est arrivé ce matin. Mais êtes-vous certain qu'il soit capable de payer ?

Le garçon (un vieux roublard). — Oh, monsieur, ce voyageur-là est immensément riche.

Le gérant. — Vous le connaissez donc ?

Le garçon. — Non. Mais remarquez qu'il est vieux et très laid et que sa femme est très jolie et très jeune.

IL LE CONNAISSAIT

Madame. — J'ai rêvé, la nuit dernière, que tu étais malade et que le docteur était venu te voir.

Monsieur. — P'schut !... N'en souille pas mot, surtout ; car je le connais, il nous compterait sa visite.

UNE SEUL AURAIT SUFFI

Le commis voyageur (à sa femme qui lui présentait deux jumaux). — Merci, ma chère, mais, entre nous, un seul échantillon aurait suffi.

POURQUOI ?

Le mari. — Tu sais, chère, je ne me fatigue jamais de regarder ton portrait.

La femme. — Pourquoi alors ne le fais-tu pas encadrer et porter à ton club ?

INCONVÉNIENTS DES GRANDEURS

Rouleau. — Qu'est donc devenu cet homme qui avait gagné 27 médailles en sauvant des malheureux qui se noyaient ?

Bouleau. — Il est tombé à l'eau, avant hier, avec ses 27 médailles et le poids l'a fait se noyer.

LA DIFFÉRENCE

Le professeur. — Et maintenant, un exemple : quel serait l'âge d'une personne née en 1868 ?

Le petit Jérôme. — S'il vous plaît, monsieur, est-ce un homme ou une femme ?

LA SIXIÈME

Elle (tendrement). — Suis-je la seule femme que tu aie jamais aimée, Arthur ?

Lui (froïdement). — Non, la sixième !

Eile. — Comment la... sixième ?

Lui. — Oui, cinq autres avant toi. Ma mère, ma tante et mes trois sœurs.

Il paraît que depuis cette réponse madame a été moins indiscrete dans ses questions.

IL FAUT DE L'ÉCONOMIE

UNE GAFFE

On jouait une tragédie dans laquelle se trouve ce vers, adieu au frère de Romulus :

O Remus ! dominez sur les remparts de Rome !

Oremus, domine... s'écria un plaisant de l'orchestre.

HISTOIRE DE SE RENSEIGNER

Le voyageur. — Dites moi, ma p'tite, c'est bien là le chemin qui mène où je vais ?

La paysanne. — Faut l'crère, môssieu, pi' que vous me l'dites !

Le voyageur. — Et pour en r'venir, alors ?

La paysanne. — Ben, vous prendrez l'même à rebours !

EN COUR D'ASSISES

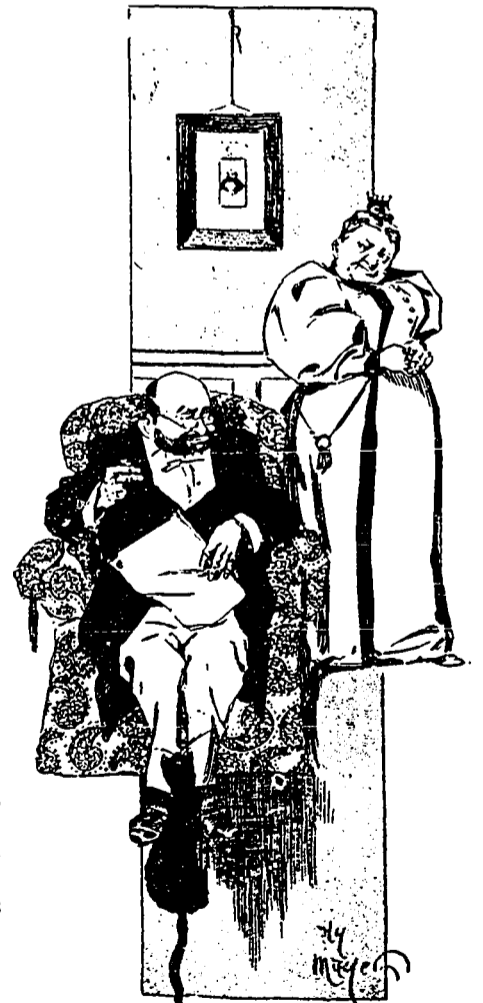
L'avocat général en plein réquisitoire :

— Et cet homme, messieurs les jurés, ce lâche assassin, coupable d'un si odieux forfait, ce vil mal-faiteur...

— Assez. Je ne saurais en entendre davantage... J'aime mieux m'en aller...

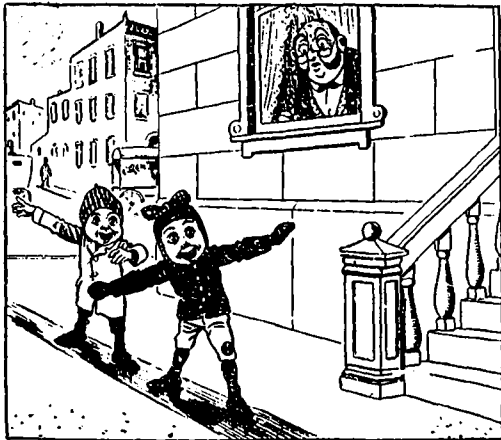
Nos juges absolvent l'ivrogne qui frappe, blesse et tue : à présent, le vice excuse le crime.

G.-M. VALTOUR.



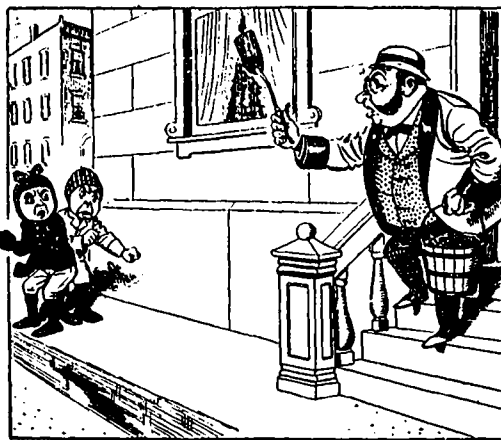
Le père Aaron. — Isaac a édé pon carson, che bense gue che fais lui ageter un bedit sleigh.
Mme Aaron. — Mais, Aaron, il n'y a bas te neiche !
Le père Aaron. — Dant mieux, son sleigh turera plus longdemp.

PHILANTROPIE INAPPRÉCIÉE



I

Mr Commelepain. — Sapristi de gamins, va ! ils font une glissoire juste devant ma maison et vont être la cause que les passants se casseront le cou.



II

Le même. — Si ça ne fait pas bouillir le sang ! des galopins pareils. Allez-vous vous sauver, petits gredins !



III

Le chœur des passants (pendant que Mr Commelepain jette des cendres pour atténuer les dangers de la glissoire) — Imbécile, qui me jette des cendres sur mon pardessus. — Ah... faites donc attention ! vous allez m'aveugler... — Quel animal ! voilà mon chapeau neuf tout sali... — Si vous en jetez une pelletée de plus, je vous casse les reins... — Quel égoïste ! Empêcher de jouer ces pauvres enfants. Vous n'avez donc jamais eu d'enfants ?

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DII

LES CONTEMPLATIONS

Mes vers fuiraient, doux et frôles,
Vers votre jardin si beau,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'oiseau.

Ils voleraient, étincelles,
Vers votre foyer qui rit,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'esprit.

Près de vous, purs et fidèles
Ils accourraient, nuit et jour,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'amour.

V. Hugo.

INSTANTANÉS

XXIII

VENISE EN FÊTE

Un soleil de plomb.

Des quais surmontés de palais aux délicieuses dentelles de pierre, ajourées, déchiquetées à plaisir. Un ciel bleu, implacable. Une mer bleue, d'un bleu profond, immense.

Une foule bariolée à plaisir et, de toutes parts, de légères barques, aux formes sveltes et élancées. Des silhouettes délicates, aériennes, un enchantement pour les yeux, un plus grand encore pour l'âme qui, devant ce spectacle, — unique au monde — se perd, rêvant quelque paradisiaque apothéose.

Nous sommes à Venise ; Venezia la bella.

Sur tout le parcours du Grand Canal, les gondoles, cygnes noirs, à l'envolée majestueuse, glissent sans bruit, animées seulement par la note brillante que jettent les éclatants costumes des rameurs.

Elles décrivent de gracieuses courbes, tel le vol des libellules, et la surface de l'eau, d'un bleu noir, ici, s'irise de nuances vivaces, rouge sanglant, vert émeraude, blanc d'opale, tandis que jaillissent, sous le bouillonnement de la rame, un semis d'argent et de perles.

Et ce cadre unique, ces tons fanés des vieilles et opulentes demeures, façades somptueuses de palais, architecture bizarre, fenêtres et balcons d'où pendent les tapis et les banderoles des nuances les plus chatoyantes.

Et ces flèches élancées, ces dômes trapus, étincellants comme des gemmes. Tout ce brillant écrin, rendu plus brillant encore par le soleil de plomb, — le soleil de Venise — ; le ciel bleu implacable, — le ciel de Venise — ; la mer bleue, d'un bleu profond, immense, — la mer de Venise —.

O Palais des Doges. O Place Saint-Marc. O Palais Doria, tous les enchantements de la fière cité aux quatre-vingts îles, merveille du monde que chacun, — comme le poète, — voudrait voir avant de mourir.

Venise en fête !

SILVIO.

L'UN VAUT L'AUTRE

Le père. — Enfin, mon fils, avoue que dans toute la création, il te sera impossible de me citer un seul animal qui ait pris la détestable habitude de fumer.

Le fils. — Parfaitement, mon père, mais, dites-moi, connaissez-vous aucun autre animal que l'homme qui prenne la peine de faire cuire son dîner ?

REMEDE CERTAIN

Un homme de ma connaissance qui avait bu par inadvertance une pinte de levain au lieu d'un bol de lait, s'est levé, le lendemain matin, trois heures plutôt que d'habitude.

HISTOIRE D'HUITRES

Un acteur bien connu me racontait une plaisante aventure arrivée à un de ses amis, un jour qu'il était entré, par un grand froid, dans une auberge de campagne.

Un groupe de curieux remplissait l'auberge et se pressait tellement auprès du feu qu'il n'y avait pas la moindre place pour un nouveau venu.

Notre homme, après avoir inutilement cherché à se faufiler près du feu pour se chauffer, appelle l'hôte et lui demande s'il avait des huitres.

— Oui, monsieur, répond l'aubergiste.

— Eh bien, ouvrez en deux douzaines et portez les à mon cheval qui est attaché à la porte.

L'hôte, ébahi, chéit néanmoins et après avoir ouvert les huitres, sort, suivi de tous les flâneurs curieux de voir manger des huitres par un cheval.

Le nouveau voyageur se hâte de profiter de l'occasion pour s'établir confortablement à la meilleure place. Quand l'hôtelier, rontrant, lui dit :

— J'ai bien essayé de les lui faire manger, monsieur, mais il n'en veut absolument pas.

— Il n'en veut pas, dit le loustic, eh bien donnez-les moi avec un verre de vin blanc.

Et confortablement établi, notre héros absorba ses huitres et son verre de vin au nez des voyageurs "honteux comme des renards qu'une poule aurait pris."

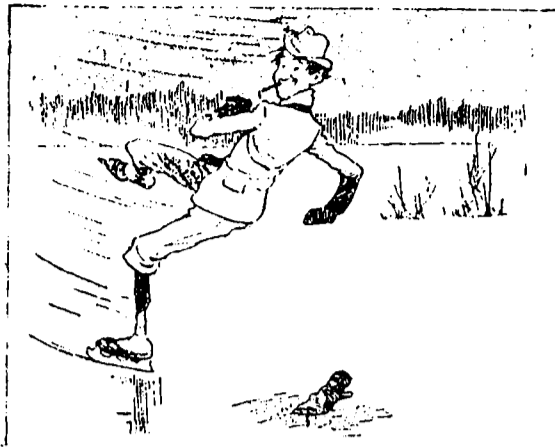
Ce n'est pas toujours lorsqu'on a le plus de gaieté qu'on a l'esprit plus satisfait ; au contraire, les grandes joies sont ordinairement mornes et sérieuses, et il n'y a que les médiocres et passagères qui soient accompagnées du rire. — DESCARTES.

DEVINETTE

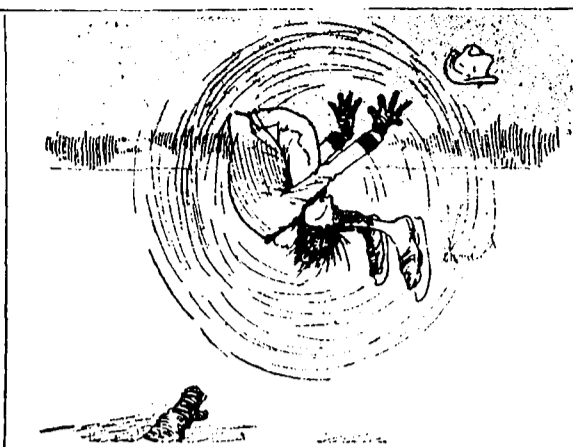


— Il n'y a que le père François qui puisse vous servir de guide, Monsieur.
— Le père François, où est-il ?
— Mais là, devant vous !

VÉRIDIQUE HISTOIRE DE PATINAGE



I
Le jeune Commocok était le plus beau patineur qu'on eut encore vu sur les bords du St-Laurent. Pas son père pour désire, sur la glace, des coeurs, des double-huit et autres figures variées, aussi ne doutait-il absolument de rien. Un jour que, se livrant à son plaisir favori, dans un lieu désert, il filait en arrière avec la vélocité d'une "flèche lancée d'une main sûre."



II
...il rencontra une branche, émergeant de la glace, qui lui fit faire la plus magnifique pironette que jamais homme eut accomplie et à la suite de laquelle, après avoir suffisamment déployé ses grâces à quelques pieds du sol, ...

RÊVES MORTS

J'ai rêvé de grandeur et d'énorme puissance,
J'ai rêvé de ces rois aux bras toujours vainqueurs,
Dont les lois respectées en des bornes immenses
Terrassaient leurs sujets en muettes torpœurs.

J'ai rêvé de beauté, de sourires, de roses,
De la femme idéale, au cœur rempli d'amour,
Qui murmure sans fin de ravissantes choses,
Et jette dans le cœur des éclats de beau jour.

J'ai rêvé de combats, de superbes batailles,
De marches en avant, de victoires sans fin,
De la mort qui terrasse en des jets de mitraille,
Et des vainqueurs mourants le front fier et serein.

J'ai rêvé de la gloire, au poète, à la lyre,
Des morts inoubliés quoi qu'en champ répulcral,
D'un peuple qui frémit à vous entendre lire,
Des esprits emportés, en des flots d'idéal.

Et j'ai rêvé des chefs que protègent la chance,
Des héros dont les bras ont conquis des sujets,
Dont les peuples courbés acclament la vaillance,
Adorent les grands noms, proclament les grands faits.

Et j'ai cru qu'en mon être un rayon de leur âme,
Un souffle de leur rêve, un filet de leur sang,
Faisaient passer parfois, de conquérant en flammes,
Un pouvoir inoui de souffle terrassant.

J'ai cru pouvoir former d'inoubliables choses,
J'ai cru pouvoir aimer comme on aime à vingt ans,
J'ai cru pouvoir sourire aux calices des roses,
J'ai cru pouvoir rêver d'empires tout-puissants.

J'ai rêvé, j'ai rêvé, tout périt et tout passe,
Désespérance et mort viennent tout entraver. —
Tout périt et tout meurt, tout dégoûte, tout lasse,
Mon cœur reste sans force et je n'ai que rêvé.

BARON BAUDOIN DE FLANDRE.

LE CHAMP DU MENSONGE

LÉGENDE ALSACIENNE

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"Le vieil empereur, avec sa couronne et son glaive, est venu au rendez-vous. Derrière lui marchent ses fidèles ; ils arrêtent leurs chevaux bardés de fer et attendent comme lui.

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"Le vieil empereur s'indigne : "C'est contre la loi de Dieu, dit-il, que des fils fassent attendre au rendez-vous leur père et seigneur. Va, mon écuyer, au galop de ton destrier napode, jusqu'au bout de la plaine, d'où l'on voit la route dérouler ses replis, et regarde s'ils reviennent ici."

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"L'écuyer fidèle lance son cheval qui fait voler une épaisse poussière ; il disparaît bientôt à tous les yeux. Là-bas, au bord de la plaine, il s'arrête et met sa main au-dessus des ses yeux : puis il repart à franc étrier pour venir trouver le vieil empereur.

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"Sire, là-bas, bien loin sur la route, on voit marcher, comme un grand troupeau, une multitude que personne ne pourrait compter. A travers la poussière qui les environne, le soleil fait reluire des casques et des pointes de lances : ce sont vos nobles fils qui viennent au rendez-vous."

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"Le vieil empereur fronça le sourcil, et sa barbe blanche frémit de courroux : est-ce à la tête d'une armée que des fils repentants doivent venir implorer le pardon de leur père ? Il tourne la tête et regarde ses amis : ils sont bien peu !

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"Le vieil Athalaric, son compa-

gnon d'enfance, lui dit : "Sire, il souffle sur la plaine un vent de trahison : ne restons pas ici. Il ne manque pas aux environs de villes fidèles dont les murailles sont solides." Mais l'empereur secoue sa tête blanche : il attendra la volonté de Dieu.

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"Les fils de l'empereur ont mis leurs destriers au galop ; ils accourent comme le tonnerre, suivis d'une troupe nombreuse de chevaliers bardés de fer. Ils arrivent, ils entourent l'empereur et ses fidèles ; le plus audacieux saisit par le mors le cheval du vieux souverain, qui hennit et se cabre sous l'outragé, et des voix crient : "Au monastère ! au monastère ! au monastère le prisonnier !"

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"Le fidèle Athalaric lève sa hache de combat pour défendre son maître,

mais le vieil empereur, clément comme le Seigneur Jésus, arrête sa main : "Laisse ta hache en repos, mon fidèle ami ; à Dieu de punir les fils ingrats !" Et il se livre aux traîtres, qui l'emmènent, silencieux, sans oser le regarder en face.

"Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

"Il a passé des centaines et des centaines d'années ; la plaine maudite ne produit que de la bruyère et des épines, depuis que des fils y ont attiré leur père par un mensonge pour le prendre en trahison. Mais, la nuit, des bataillons armés sortent de terre et parcourent à pas lents le Champ du Mensonge. Ce sont les fils coupables et les vassaux qu'ils ont entraînés dans leur crime : ils cherchent le vieil empereur pour lui rendre son sceptre et sa couronne et implore leur pardon à ses genoux. Au chant du coq, ils disparaissent ; et toutes leurs nuits se passent ainsi jusqu'au dernier jugement.

"Telle est, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge."

ME J. COLOMB.

PAS DE RESTES

L'ami (sympathique). — Est-ce où les restes de votre défunt mari ont-ils été enterrés ?

La veuve (tristement). — Il n'y a pas eu de restes. Il a rencontré un lion.

RÉPÉTITION

Lucie — Qu'as-tu donc à pleurer comme une fontaine, ma pauvre Marie ?

Marie. — Je pleure, mais ce n'est rien. Je voudrais que mon mari m'achète un chapeau neuf et je suis en train de répéter.

LA CIGUE ENFANTINE

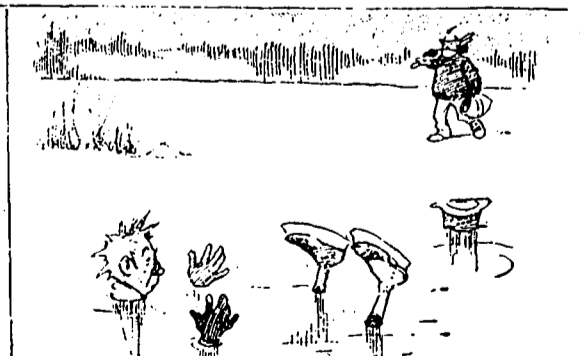
La petite Ernestine (qui a entendu dire que sa maman allait se mettre en demi-deuil). — Dis, maman, est-ce qu'il y a quelqu'un de notre famille qui est à moitié mort ?

VÉRIDIQUE HISTOIRE DE PATINAGE — (Suite)



III

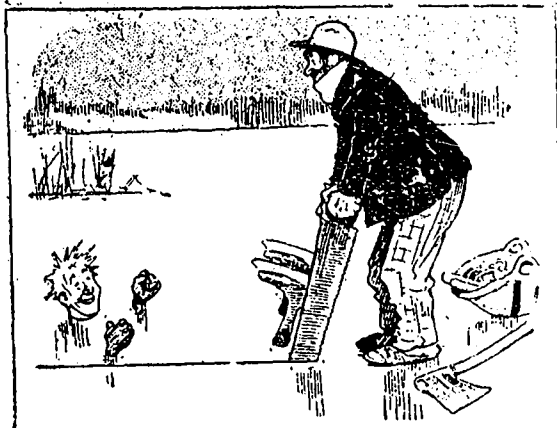
...il retomba avec une force acquise tellement formidable qu'il détermina dans la glace une solution de continuité dans laquelle il disparut presque complètement. ...



IV

...heureusement que le froid était vif, ce qui fit que, le temps de le dire, l'eau se solidifiait autour de lui, ne laissant que la tête et les extrémités de l'infortuné. Mais, dans un vapoureux lointain, il vit apparaître un bon Samaritain qui lui sembla tout naturellement de taille à le sortir de la fâcheuse position où l'avait précipité son amour immodéré du noble sport du patinage.

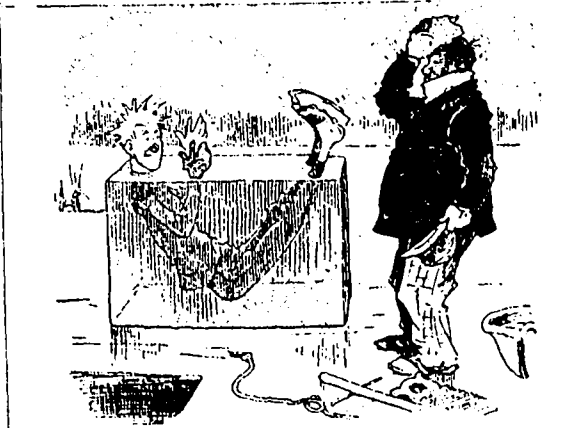
VERIDIQUE HISTOIRE DE PATINAGE — (Suite)



V

— Dépêchez-vous de me sortir de là, mon ami, et je vous récompenserai royalement. J'ai là, dans ma poche de droite, \$100 que je ne puis atteindre et pour cause, mais je ne vous oublierai pas. Allez-y hardiment.

Et le bon Samaritain, qui se nommait L'aâlœil, était voleur de son état, et revenant d'une petite expédition, se mit vigoureusement au travail afin d'extraire de l'élément perfide le jeune Comuncok, enchassé là-dedans comme un bijou rare.



VI

— Sapristi, mon cher, disait L'aâlœil en s'épongeant le front après avoir accompli son travail, ce ne sera pas de l'argent volé que celui-là, car j'ai sué sang et eau pour vous sortir de là. Et il faut que je m'en aille de suite : j'ai du monde à souper à la maison et je ne puis attendre.

DÉSÉPOIR

(Pour le SAMEDI)

Pauvre Jean ! Il pleurait, il pleurait à terre, appuyé sur sa béquille, tandis que dans sa demeure seigneuriale rentrait la fière et dure jeune fille qu'il adorait, qui lui avait été promise, et qu'il perdait avec un de ses membres. Glorieux et triste débris de la guerre il restait là, meurtri, brisé. La tête dans ses deux mains il s'était laissé tomber sur le gazon. Et dans le crépuscule qui venait, les sanglots montaient, pressés, se succédant follement. En vain dans son orgueil d'homme il s'efforçait de les comprimer, de se les rentrer dans la gorge, il ne parvenait qu'à les changer en râles angoissés, entrecoupés de hoquets, horriblement pénibles.

Oh ! Elle l'avait dit, il était un imbécile de s'être fait ainsi écharper, imbécile d'avoir conservé l'honneur de son nom au risque de sa vie, ce nom qu'il voulait remettre sans tache à celle qui devait le porter. C'était pourtant cette pensée de la revoir qui lui avait aidé à supporter l'absence, les misères du soldat, et enfin, cette horrible blessure. Oh ! cette blessure qui lui avait montré la fausseté de son idéal. Cette blessure, cerceuil sombre où toute une vie d'homme s'engouffrait, où s'éroulait son avenir, où s'évanouissaient ses rêves, et par laquelle il eut voulu voir couler tout le sang de son cœur.

HECTOR DEMERS.

PHYSIOLOGIE DU SOUPER FIN

6 heures du soir

CHEZ MONSIEUR ET MADAME DUPITON

Bouillon gras. Un pâté de foie gras. Un poulet, du fromage et deux vieilles bouteilles de vin. Voilà vingt-trois ans qu'ils font, tous les soirs, cette petite fête. C'est autant de moins qu'auront leurs héritiers.

x

AU VILLAGE

Une soupe au choux, du lard, des saucisses, du porc sous toutes ses formes, puis encore du cochon, toujours du cochon...

x

A L'HOPITAL

Infusion de mauve. Une panade. Une pomme cuite.

L'infirmier.—Ce qui peut vous consoler, monsieur, c'est qu'au moins vous n'attraperez pas d'indigestion avec ce menu. Combien de gens ne pourraient en dire autant.

Le malade (d'une voix faible).—C'est vrai... mais c'est égal, je préférerais risquer l'indigestion.

x

CHEZ LES BOULEAU

Rouleau (lisant le menu).— Sapristi !... Des huîtres, chapon truffé, suprême de volaille, canapé de foies gras... aux truffes..., cailles en caisse... Mais pauvre ami, ton infortunée belle-mère va avoir une indigestion ?

Bouleau (froide).—Je l'espère bien !...

x

VERIDIQUE HISTOIRE DE PATINAGE — (Fin)



VII

Comuncok, dont le nez, après avoir passé par toutes les teintes de l'arc-en-ciel, venait de se fixer au bleu violet, avait le plus vif désir de sortir de la position, tranquille, mais froide, qu'il occupait. — "Mais je vous dis que j'ai \$100 dans ma poche, criez-il à son sauveur, attendez que je sois sorti de là et je vous récompenserai bien." L'aâlœil connaît les hommes et il s'est contenté de faire dans le bloc de glace deux ouvertures suffisantes pour lui permettre de s'adjuger le contenu des poches de son client, et, après l'avoir débarrassé de quelques objets à lui inutiles dans sa position, tels que souliers, patins, gants et chapeau, il est allé retrouver ses invités.



VIII

Il est bien heureux pour Comuncok qu'un homme de police, qui regagnait ses pénates, l'ait aperçu sur le tard et fait transporter par un charretier jusqu'au plus prochain poste de police. Là, devant un bon feu de charbon, il s'est doucement dégelé et en a été quitte pour un mois de prison, ayant été dûment convaincu, en Cour de Police, d'avoir subrepticement essayé de s'approprier de la glace sans licence. Mais quelle aventure, mes amis, quelle aventure !

DEUX AMIS SUR LA RUE CRAIG

— Aurais-tu faim, par hasard ?
— Si j'ai faim ? A dévorer des cailloux.

— Ça tombe bien, mon cher, tu dînes avec moi, n'est-ce pas, et je t'emmène chez X... (Ici le nom du titulaire d'un restaurant à 15 centins.)

L'ami n'est pas des plus satisfait.

x

DEUX TRAMPS SUR UN BANC DE PARC

— Deux gins et un ognon cru... et encore l'ognon, c'est lui qui l'a dévoré.

x

Deux financiers dans un élégant salon de chez (pas de réclame, n'est-ce pas).

L'un des convives (commandant le menu). — Bisque d'écrevisses, deux douzaines, cuisseau de chevreuil, un perdreau glacé, salade russe... Comme vins : Meursault, Pomard, Montebello...

Le garçon (ahuri). — Et avec ça, monsieur ?

Le convive. — Avec ça, garçon, vous nous ficheriez la paix.

x

Deux nouveaux mariés (sur la rue St-Laurent).

Lui. — Voyons, avons-nous bien tout... ? le pâté que t'a envoyé ta mère !

Elle. — Du vin de chez papa...

Lui. — Un bon feu... Mais à quoi rêves tu encore ?...

Elle. — Un homard et des cornichons !

PARISIEN.

UN CAS CERTAIN

Le futur jardinier. — Quels gages comptez-vous me donner, M. le Docteur, si je viens travailler pour vous ?

Le Docteur. — Des gages ? Mais tu n'y penses pas, mon ami. Tu auras mes services gratuits en cas de maladie. Que veux tu de plus ?

Le futur jardinier. — Mais, Docteur, je ne suis jamais malade.

Le Docteur. — Tranquillises-toi, mon ami, tu le seras bien certainement ici.

BIEN POSSIBLE

Lui. — Il est certain, ma chère Marie, que tu es charmante dans ce costume ; mais aussi il coûte bigrement cher !

Elle. — O Charles ! Qu'est-ce qu'une question d'argent pour moi, quand il s'agit de te plaire.

PIS ENCORE

Madame Smith. — Il n'y a rien de plus terrible que d'être déçu dans l'amour !

Monsieur Smith. — Il y a pourtant quelque chose de pis que cela ?

Madame Smith. — Et, quoi donc ?

Monsieur Smith. — C'est d'être déçu dans le mariage.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



TANTAH, la troisième ville d'Égypte par sa population, est célèbre par sa triple foire annuelle qui est à la fois un pèlerinage et un marché : La Mecque et Nijni Novogorod.

La ville est située en plein delta du Nil, sur la voie ferrée d'Alexandrie au Caire, entre le bras de Rosette et celui de Damiette. En janvier, avril et juillet, la ville sainte est envahie par une foule énorme, et ses quatorze mosquées, ses immenses et magnifiques bazars s'animent pour quelques jours.

Si la Mecque est la ville de Mahomet, Tantah est celle de Saïd-el-Bedaoui qui, en l'an 596 de l'hégire, naquit à Fez.

Il avait trente-huit ans quand, au retour d'un voyage accompli à Médine, il se fixa à Tantah.

Il y mourut en l'an 675 après avoir vécu quarante ans sur la terrasse de la maison où il avait reçu l'hospitalité.

C'est sur sa tombe qu'Abd-el-Aly, son parent, éleva la mosquée où ses descendants, tout comme ceux de Mahomet, ont le titre de *Khalifes* et sont vénérés comme tels par les fellahs.

Des villages entiers émigrent à Tantah à cette occasion et c'est un de ces exodos, celui de janvier 1897, que reproduit notre dessin. Le vieux chef est devant, porté par un âne gris et la tribu suit, à dos de chameau, à beaudets, à pieds. Et pendant que les jeunes filles, installées dans les coffres portés par les chameaux, psalmodient des complaintes, les grelots de leurs montures tintinnabulent, et les jeunes gens jouent de la flûte et du tambour.

C'est là, la ville arabe par excellence ; ni maisons, ni voies européennes, sous le ciel étoilé d'Orient où se découpe le dôme de la mosquée de Saïd el Bedaoui. Devant toutes les maisons des étalages de gâteaux et de fruits ; au dessus des portes des guirlandes de lampes allumées ; et le bruit des cafés chantants où se presse une foule, sans cesse renouvelée, débordant dans la rue, ordinairement si calme, de la cité Sainte.

La kermesse est partout : les conteurs, ces trouvères de l'Orient, les bateleurs, les dompteurs et les charmeurs de serpents. La chaleur est intense, suffocante. Le soleil est au zénith !... Un frémissement court dans la foule, c'est le jeune Khalife, le descendant du Saïd qui va passer.

Le cortège s'avance, lentement ; une musique arabe, des timbaliers, les corporations religieuses, les étudiants, les cheiks mendiants et aveugles, les prêtres au visage caché par l'écharpe de laine.

Voilà le Khalife coiffé d'un casque, revêtu d'un lourd manteau.

Des cheiks, des joueurs de tambourin, de timbales l'entourent et on agite autour de lui les étendards sacrés et les éventails de plume. Tous s'écrasent pour le mieux voir, dans une curiosité éperdue, et l'on a la vision rapide, d'un coin, pas banal du tout, de la vie orientale dans ces contrées où les européens n'ont pas encore apporté la note, toujours la même, de leurs vêtements étriqués, de leurs mœurs unifiées et partout les mêmes.

* * *

Les 5 et 6 février avaient lieu, à Montréal, les courses internationales en patin, pour le championnat du monde.

Ces courses, organisées suivant les règlements internationaux acceptés par les diverses sociétés représentées, Scandinaves, Suisses, Russes, Américaines et locales ont été très brillantes et la victoire a été définitivement remportée par les coureurs suivants :

Championnat du monde pour professionnels, hommes ; John Nilsson.

LA FOIRE DE TANTAH EN JANVIER.

Championnat du monde pour amateurs, hommes ; McCulloch.

Championnat du monde pour jeunes garçons de moins de 15 ans, B. Spooner.

Et maintenant, quelques notes sur les heureux gagnants de ces intéressants sports.

John Nilsson, âgé de 21 ans, est né dans Minnesota ; il s'est, en très peu de temps, fait une réputation brillante.

Sa première apparition dans l'arène pour les courses à pied remonte à 4 ans où il courut dans des épreuves d'écoliers et où il remporta plusieurs prix. Il continua à courir à pied, s'entraînant successivement à toutes les vitesses, et ne prit le patin que beaucoup plus tard.

C'est durant l'hiver de 1894 que Nilsson fit 5 milles en 14 minutes et 59 secondes, record qui n'a été réduit que dans les courses de vendredi où il l'abaissa à 14 minutes et 47 secondes.

Il est le premier patineur qui ait couvert 5 milles en moins de 3 minutes par mille.

McCulloch est né à Perth (Ont), et âgé de 27 ans. Il réside au Manitoba, depuis l'âge de 4 ans.

McCulloch a chaussé les patins dès l'âge de 8 ans et il a gagné toutes les courses entre garçons de son âge, jusqu'à 16 ans, âge auquel il commença à paraître dans les courses d'hommes maintenant, sans défaillance, son titre de champion du Manitoba.

Il excelle à tous les exercices de ce gracieux sport et c'est merveille de le voir accomplir, sans efforts apparents, toutes les manœuvres de souplesse ou de force, décrivant des arabesques, patinant en arrière, sautant 18 pieds sur les patins.

C'est lui qui est son propre fabricant pour ses patins qui atteignent 18 pouces de longueur. Il en fabrique également pour les autres coureurs.

Il est vraisemblable qu'un des coureurs, le jeune E. Higgins (de Montréal) aurait remporté un prix sans les deux chutes successives qui sont venues le mettre hors de concours. Espérons que le jury lui donnera, néanmoins, une médaille d'encouragement méritée, par ses superbes aptitudes.

Voilà un résultat général bien flatteur pour le Canada qui, à part ces premières récompenses, a réussi à classer un bon nombre de ses coureurs en excellente place.

LOUIS FERRON.

La vérité dans le caractère, c'est la sincérité ; la vérité dans l'esprit, c'est le naturel.—FÉLIX HÉMON.

LES GRANDES COURSES INTERNATIONALES DU PATIN A MONTRÉAL

SOUVENIR DES 5 ET 6 FÉVRIER

Photographies de JAMES DENNISON, 261 rue Ste-Catherine



JOHN NILSSON (Etats-Unis)
Champion du monde pour les professionnels (seniors)



J. K. McCULLOCH (Manitoba)
Champion du monde pour les amateurs (seniors)



B. SPOONER (Montréal)
Champion junior du Canada



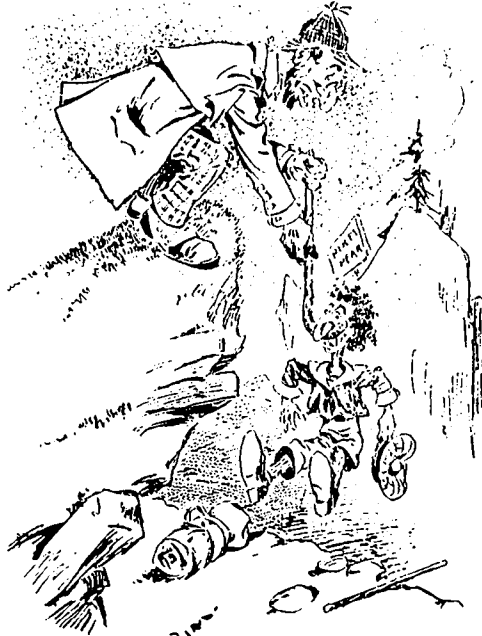
ERNEST HIGGINS (Montréal)
Un jeune et phénoménal patineur auquel deux accidents successifs
n'ont pas permis de continuer la course

UNE CHANCE



I

Mr Levy. — Tieu l'Apraham ! Comment as-tu fais, malheureux, bour de troufer sans bareil emparras ?
Isaac (pleurnichant). — Z'est barce gue ch'y ai dompé, baba, ch'ai les teux pras moulus, che ne buis bas me remuer.



II

Mr Levy. — Quelle geauce t'avoir emborjé cedde ganne-là afee moi, et gu'l'zaac ait le nez zolite !

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

Une belle-mère poursuit son gendre devant le juge de paix en lui reprochant de l'avoir qualifiée de "chameau".

Le magistrat inflige au gendre une légère amende.

Alors se tournant vers le magistrat :

— Ainsi on n'a pas le droit d'appeler sa belle mère chameau ?

— Naturellement, et c'est même pour cela que je viens de vous condamner.

— Et a-t-on le droit d'appeler un chameau : Madame ?

Le juge de paix, interloqué, hésite, puis sans plus de conviction :

— Evidemment !

— Merci, répond notre gendre, et, se tournant aussitôt vers la plaignante :

— "Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer !"

Le juge a compris trop tard.

**

M. Cardinal vient de mourir, le sourire sur les lèvres, à la suite d'un copieux repas. Sa veuve, inconsolable, fait retentir la maison de ses plaintes.

Et comme toutes les voisines s'efforcent de la calmer en lui offrant les consolations d'usage.

— Que voulez-vous, répond Mme Cardinal, j'ai les nerfs sensibles ! Un rien me met hors de moi.

**

LE MOYEN CERTAIN

Elle. — Voyez-vous, monsieur George, mon père n'est jamais que de son avis à lui, qui est toujours le contraire de celui des autres.

George. — Ah !

Elle. — Ainsi, une supposition : vous voudriez ma main, vous seriez sûr de l'obtenir en lui demandant celle de ma sœur.

George. — Ah ! sapristi ! Je vais donc devoir lui demander la vôtre !

**

Taupin, qui n'a pas de famille, a passé la journée du 1er janvier à tisonner mélancoliquement, en repassant ses vieux souvenirs.

Vers le soir, un camarade frappe à la porte de son atelier.

— Ah ! mon cher, s'écrie Taupin, ta visite me fait plaisir... Pas un muflé, excepté toi, n'est venu me voir !...

**

Un ivrogne consulte un médecin qui a la réputation d'être sévère.

— Docteur, quoi faire pour que mon nez devienne moins rouge ?

— Buvez vous qu'ils puissent nous aider dans la découverte de la vérité ?

— Je le crois, Monsieur le président ; je n'ai pas eu le temps de communiquer avec eux.

**

A l'audience.

— Je désirerais, Monsieur le président, dit l'avocat, faire entrer deux témoins qui n'ont pas été cités.

— Croyez vous qu'ils puissent nous aider dans la découverte de la vérité ?

— Je le crois, Monsieur le président ; je n'ai pas eu le temps de communiquer avec eux.

ETRANGE



Chacun a ses préférences en ce monde. Voici une bonne femme qui met tout l'argent qu'elle gagne dans ses bas.

Entendu ce lapsus peut-être volontaire :
— De quel pays est donc le nouveau député musulman Grenier ?
— Il est original du Doubs.

**

A la caserne :

Le caporal au conserit, à la théorie :

— Voyons, vous, le grand rouge, quelle est la plante qu'on porte partout là où qu'on va !

— Le tabac, mon caporal.

— Mais non, im'écile, c'est la plante des pieds, mille gibernes !

**

IL S'EST ATTENDRI UN JOUR

— Cet animal de Gaston ! Quelle poitrine de marbre ! Quel cœur sec !

— Cependant, mon cher, je l'ai vu pleurer à chaudes larmes.

— Quand ça ?

— Le jour où, l'an dernier, il a perdu cinq cent mille francs à la Bourse.

**

A la chambrée :

— Sargent, qu'est-ce qu'il y a donc eu en 93, que toujours j'en entends parler ?

— Que vous êtes ignorant, fusiller !... tout le monde sait que 93, c'est la Révolution de 48 !...

**

Entre députés :

— Eh bien, vous savez la nouvelle ? Notre ami Doumer...

— Que lui arrive-t-il encore ?

— Désireux de faire complètement peau neuve, il abandonne jusqu'à son nom. En partant pour l'Indo Chine, il s'appellera Paul Doutramer...

**

On joue un mélodrame quelconque au dernier acte duquel le héros doit mourir empoisonné par le traître.

Ce dernier acte tire à sa fin, les deux personnages sont en scène, mais le traître semble hésiter :

— J'ai oublié le flacon, murmure-t-il à l'oreille du premier rôle.

— Eh bien ! tue-moi d'un coup de pistolet.

— Je n'ai pas d'armes sur moi.

N'importe, fais vite, le public s'impatiente.

Alors, et comme pris d'une inspiration subite, l'homme se redresse et fait le geste de donner, par derrière, un violent coup de pied au héros qui tombe aussitôt en criant :

— Ah ! je meurs empoisonné !

Entre chasseurs :

— Où faites-vous l'ouverture, cette année ?

— Mais, comme tous les ans, au marché !

Dans un restaurant :

Un monsieur, auquel on vient de servir une bouteille de vin, voit s'approcher le patron qui, la bouche en cœur, lui dit :

— Comment trouvez-vous mon vin, nature, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, répond le consommateur, l'eau m'en vient à la bouche.

Dans une agence matrimoniale :

— Monsieur, nous avons un article de premier choix... une veuve de trente ans, sans enfants, deux millions...

— Est-elle jolie ?

— Pas précisément... mais elle est poitrinaire.

— En êtes-vous certain ?

— Monsieur, notre maison vous la garantit.

INNOVATION



Ça c'est un monsieur Roubaud qui a trouvé le moyen d'être à son aise quand les chars sont complets. Cela lui permet de lire son SAMEDI de 32 pages sans être bousculé.

LA FLEUR DES BANDITS

Il existe dans les archives de Montbrison un curieux document, un reçu signé du nom de Mandrin, rédigé en des termes absolument corrects, comme ceux qu'emploierait un honnête commerçant pour acquitter son débiteur.

Les bonnes manières vont se perdant, disent les personnes d'âge respectable. Si cette assertion n'est pas d'une vérité générale, il me paraît du moins certain que les voleurs sont aujourd'hui beaucoup moins polis qu'au dix-huitième siècle, l'histoire de l'autographe du célèbre bandit en fournit une irrécusable preuve.

En 1764, Mandrin se présenta aux portes de Montbrison accompagné d'une bande si nombreuse et si bien armée que les habitants renoncèrent à toute résistance. Il s'empara de la ville exactement comme l'avait fait le duc de Nemours, au seizième siècle, mais, loin de dépouiller les habitants comme l'avaient fait les troupes du duc, les affiliés de Mandrin ne leur donnèrent pas le moindre sujet de plainte : l'un d'eux s'étant approprié un objet d'une valeur insignifiante, fut puni publiquement sur la place du marché.

Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour assurer sa sécurité et celle de ses hommes, le brigand, vêtu d'un riche habit de cour, accompagné de deux de ses hommes déguisés en laquais, se présenta à l'hôtel de M. Palmaroux, receveur de taxes du district, et froidement, mais avec une parfaite urbanité :

— Monsieur le receveur général, dit-il avec un salut très profond et un élégant mouvement de son chapeau orné d'une superbe plume d'autruche, j'aurai l'honneur de dîner à votre table.

— Puis-je savoir, monsieur, à qui je suis redevable d'une telle faveur ? bégaya M. Palmaroux stupéfait, soupçonnant que ce visiteur inattendu n'appartenait pas à la meilleure classe de la société.

— La question, monsieur, est toute naturelle et j'aurais dû la prévenir : mon nom est Louis Mandrin.

— Louis Mandrin !

— Ne criez pas, monsieur, ce serait imprudent, et n'avez aucune crainte. Vous avez tort de me juger d'après des racontars. Pour connaître un homme, il faut l'avoir vu de près, c'est précisément l'avantage que je veux vous offrir en venant traiter avec vous le verre en main.

— Traiter avec moi ! répéta M. Palmaroux avec indignation, je ne vois pas quel genre de relations peut exister entre vous et moi.

Le financier n'était pas en cela tout à fait sincère, et le tremblement de sa voix, l'agitation de ses lèvres indiquaient qu'il avait au contraire deviné à quel genre d'affaires son visiteur faisait allusion. D'ailleurs Mandrin éclaircit immédiatement les doutes qu'il pouvait avoir conservés :

— Oh ! dit-il notre traité n'exigera aucune discussion, l'affaire est toute simple : conclure et signer. Vous me trouverez parfaitement honorable et régulier dans mes transactions. Je serais incapable de compromettre le crédit d'un honnête receveur ! Rien n'est plus éloigné de ma pensée. J'aime le droit et la justice, c'est pourquoi je voyage habituellement avec un certain nombre de mousquetaires, car vous savez comme moi, mon cher monsieur, qu'il faut beaucoup d'énergie pour faire triompher l'équité dans ce bas monde. Mais nous parlerons de nos affaires plus tard, soupons d'abord.

— Où sont les dames ? Elles se sont cachées, je gage ! Quelle folie ! On

m'a dit que Mme Palmaroux est musicienne ; je serai enchanté de l'entendre. La privation de musique est un des désagréments de ma profession : vous ne sauriez croire, mon cher Palmaroux, combien j'en souffre. Mme Palmaroux...

— Excusez-moi, monsieur, balbutia le receveur des taxes, mais je crains..., je crains que ma femme ne soit indisposée.

— Pour me voir ! interrompit le bandit. Oh ! la calomnie ! Mais j'aurai vite fait de rassurer une aimable dame."

Enfin le pauvre Palmaroux fut contraint de faire paraître sa femme, très effrayée d'affronter la présence du bandit, mais pas assez cependant pour avoir négligé de se parer de la façon la plus séduisante.

Le souper fut annoncé. Mandrin présenta à la maîtresse de maison une main très blanche, chargée de bagues de prix. La conversation fut animée. Le brigand, flanqué de ses deux prétendus laquais postésudemment derrière sa chaise, parla de Mme de Pompadour, de la cour, causa de théâtres, romances, et ne laissa pas tomber dans sa conversation le moindre mot qui eût trait au motif de sa visite : mais au dessert il changea brusquement de sujet.

Le receveur désirait que sa femme se retirât, mais elle demanda à rester espérant que l'homme qui venait de causer si gaiement serait accessible à son influence dans l'affaire qui allait être traitée ; mais elle s'aperçut bientôt que Mandrin avait deux caractères et qu'il y avait certains points sur lesquels il ne faisait pas de concessions.

— Pour en finir avec cette affaire, cher monsieur, combien avons-nous dans notre trésor ? demanda le bandit en avalant un dernier verre de champagne.

— Très peu, monsieur Mandrin ; les gens ne veulent pas payer, ils ferment leurs coffres et battent nos collecteurs.

— C'est très mal agir ! Mais ne perdons pas notre temps. Combien avez-vous exactement ?

— Environ sept à huit cents livres.

— Faites attention à ce que vous dites, cher monsieur Palmaroux ; vous savez que l'exactitude est tout en matière de finances et vous n'imaginez pas que je vienne à vous comme un spoliateur. Je ne ressemble en aucune manière à cette sorte de gens. Je compte mettre dans votre coffre, à la place d'argent, un bon et valide reçu, plus régulier, je puis le dire hardiment, que la plupart de ceux qui vous sont donnés. Ce sera une quittance signée par moi et scellée de mon sceau. J'ai cent cinquante mousquets derrière moi

pour donner du poids à ce document ; une pièce régulière que toutes les banques du monde accepteraient. Allons, père Palmaroux, quelle somme avez-vous en main à présent ?

Quelque chose dans les manières du brigand engagea Palmaroux à ne pas différer la réponse franche qu'on lui demandait :

— Sur ma conscience, six mille livres."

Mandrin tira de sa poche une feuille de papier et lut : "Six mille sept cent quatre-vingt-dix livres. Voici la somme que vous avez exactement, vous voyez que nous sommes assez bien informés ; mais sept cent quatre-vingt-dix livres sont peu de chose pour une conscience de receveur général."

Et se tournant vers un de ses laquais :

— Accompagnez monsieur le receveur, qui vous remettra six mille sept cent quatre-vingt-dix livres. Pour moi je ne touche jamais l'argent, cela salit les doigts, puis il serait peu galant de laisser madame toute seule ici. Je resterai donc et j'écrirai le reçu, je porte toujours du papier timbré avec moi. La régularité en toute chose, telle est ma devise."



— J'aurai l'honneur de dîner à votre table."

Et, tirant de sa poche une élégante petite boîte contenant, avec quelques feuilles de papier timbré, tout ce qu'il fallait pour écrire, il releva soigneusement le coin de la nappe pour ne pas la tacher et rédigea son reçu dans les termes suivants : "Moi, Louis Mandrin, ayant recueilli dans les coffres de M. Palmaroux, le receveur général des taxes de Montbrison, la somme de six mille sept cent quatre-vingt-dix livres, prélevée sur les habitants du district contre leur volonté, déclare ledit receveur dûment libéré de ladite somme et exempt de toute poursuite de la part des fermiers généraux ou de leurs agents ; en notification de quoi je lui laisse le présent reçu pour lui servir de décharge valable.

" LOUIS MANDRIN."

Après cet exploit, Mandrin prit congé de ses hôtes avec beaucoup de courtoisie et bientôt après il quitta la ville,

Quoique M. et Mme Palmaroux n'eussent pas lieu d'être charmés du but de cette visite, il parlèrent toujours avec éloge de la politesse et des manières élégantes du célèbre voleur.

Imité de l'anglais par

C. DICKSON.

NOUVEAU FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 JANVIER 1837

Le Masque de Velours

PAR CHAMPOL

V

(Suite)

Ce lui fut un sensible plaisir de s'apercevoir, en comptant les jours, que le lendemain était un dimanche, et elle se hâta de demander à sa tante s'il y avait, dans les environs, une église catholique où l'on pût entendre la messe.

Lady Eleanor réfléchit un instant avant de répondre.

—Oui, il y en a une à huit ou neuf milles d'ici, desservie par un prêtre français, mais vous ne pouvez y aller demain.

Simone éprouva une vive déception. L'idée seule de s'agenouiller devant un autel de son culte, de se retrouver parmi des coreligionnaires, de revoir un compatriote, lui avait semblé infiniment douce, et elle insista :

—Pourquoi ne pourrai-je pas y aller ?

—Parceque les chemins sont impraticables. La neige d'hier est retombée ce matin.

—Ce matin ! s'écria Simone avec plus d'animation que n'en comportait le sujet.

—Oui, vers sept heures. Vous qui dormez, vous ne vous en êtes pas aperçue.

Ainsi la neige était retombée pendant le sommeil de Simone, la neige avait tout recouvert, tout effacé, et, pour n'avoir pas laissé de trace, l'apparition de la nuit n'en pouvait pas moins être bien positive, comme la jeune fille se mettait à le croire par un revirement soudain.

Elle fut au moment d'en parler à lady Eleanor ; le souvenir de la colère provoquée par le récit de sa première rencontre l'arrêta, mais, de toute la soirée, elle ne put songer à autre chose, et, dans cette lassitude de l'idée fixe, elle en venait à se lancer dans les plus extravagantes conjectures, à se demander si vraiment Erlington n'habitait pas un hôte mystérieux, comme ces châteaux des romans anglais où se trouve renfermé au haut d'une tour, enfoui dans un souterrain, tapi dans une cachette, le parent dont on a volé l'héritage, le criminel menacé par la justice ou encore le fou dont on veut cacher l'existence, jusqu'à ce qu'un beau jour le séquestré s'évade, le coupable soit arrêté, l'aliéné mette le feu à la maison.

Simone ne pouvait s'empêcher de trouver le cadre tout à fait approprié à un drame, et sa tante admirablement taillée pour y jouer un rôle ; sans pouvoir dire ni de qui ni de quoi elle avait peur, avant de se coucher, elle inspecta soigneusement tous les recoins de sa chambre, verrouilla toutes ses portes. Jamais, jusqu'alors, elle n'avait été poltronne, et l'état anormal de son esprit ne laissa pas que de l'inquiéter. Sa tante était peut-être folle tout à fait, et l'on dit que la folie se gagne !

Elle passa la plus mauvaise nuit qu'elle eût encore passée, pour voir paraître le jour le plus maussade qui eût encore paru.

La pluie s'était mise à tomber, le froid vif faisait place à une humidité pénétrante. Le dégel, subitement venu, transformait la neige blanche et brillante en une boue épaisse, grisâtre, entremêlée d'énormes flaquas d'eau, et chaque branche d'arbre laissait pleuvoir de larges gouttes, qui coulaient, lentes et continues, comme des larmes. Le ciel nuageux s'abaissait jusqu'à toucher la terre. On était pris d'une infinie tristesse rien qu'à hasarder un coup d'œil au dehors.

Au dedans, le repos dominical, strictement observé par la secte à laquelle appartenait lady Eleanor, suspendait le peu de vie qui

animait encore le château. Les repas, préparés depuis la veille, étaient servis froids. Les domestiques, relégués dans leurs chambres, lisaient silencieusement la Bible. Lady Eleanor restait plongée dans une méditation farouche. Le piano était fermé. Le courrier ne fut pas distribué, et les heures, toujours si longues, paraissaient à Simone avoir encore doublé, quand, après le déjeuner, une modification inattendue dans l'ordre habituel des choses vint à se produire.

—Puisque vous ne pouvez sortir, il vous serait peut-être agréable de visiter la maison ? demanda tout à coup lady Eleanor.

Elle était déjà debout, un trousseau de clefs à la main.

Simone se leva, un peu émue.

Tout, dans les circonstances actuelles, devenait significatif, et le pressentiment la saisit qu'elle touchait enfin à la découverte vers laquelle, depuis cinq jours, elle s'acheminait lentement. Un instant, elle espéra voir sa tante soulever le faucieux rideau rouge, mais il n'en fut rien. Lady Eleanor était allée, juste à l'opposé, ouvrir une porte de communication et précédait Simone à travers une enfilade de salons.

Dans l'un des premiers, elle s'arrêta devant des trophées de chasse, et, les faisant complaisamment remarquer à Simone :

—C'est moi, dit-elle, qui ai tué autrefois ces renards, ces cerfs, ces chevreuils dont vous voyez les dépouilles, et aussi ces deux sangliers.

Elle désignait deux têtes naturalisées, encore menaçantes avec leurs mâchoires rouges, garnies de crocs formidables, et, en touchant une, elle ajouta :

—Cette bête-ci a bien failli me coûter la vie. Nous étions à deux pas de distance quand je l'ai tué raide d'une balle, là, derrière l'oreille. Son sang éclaboussait ma robe !

Au souvenir de cet exploit, lady Eleanor souriait, découvrant ses dents jusqu'aux gencives, semblant aspirer encore l'odeur agréable de ce sang versé.

Simone eut un mouvement de dégoût involontaire. Elle était douée de cette sensibilité de l'âme et de cette délicatesse extérieure qui donnent à toutes les femmes vraiment femmes l'horreur instinctive de la cruauté, et sa tante lui parut moins sympathique que jamais.

Lady Eleanor dut deviner son impression, car elle se mit à rire tout à fait, de son rire sinistre, en demandant, avec un certain mépris :

—Vous êtes étonnée qu'on ait du plaisir à tuer un sanglier ?

—Je croyais que vous aimiez les bêtes ?

—Il y en a que j'aime. J'aimais mon cheval, j'aime mon chien, autant, plus que des amis. Ces bêtes-là sont miennes. Les autres me sont indifférentes, certaines même hostiles, et je ne me gêne pas pour les faire servir à mon agrément.

—Mais quel agrément peut-on trouver à leur faire du mal ? objecta Simone.

Lady Eleanor haussa les épaules.

—Vous ne comprenez pas le plaisir de la chasse, cette jouissance de poursuivre une proie, de l'atteindre, et, quand le succès est incertain, le gibier dangereux, de défier son ennemi, de l'attaquer, de le vaincre, de le dompter, de lui prendre sa vie au risque de la sienne propre !

A l'animation de lady Eleanor, Simone entrevoyait ce qu'elle avait soupçonné déjà : dissimulée sous un extérieur glacial, une violence de passion peu commune, et elle songeait qu'il ne devait pas faire bon être, pour sa tante, la proie convoitée, encore moins l'ennemi à combattre.

—Mais, acheva lady Eleanor sur un autre ton, je n'aime plus la chasse, à présent ; je la déteste. Je ne puis plus même regarder un fusil.

Elle passait rapidement devant les panoplies d'armes appendues aux murs, et conduisait Simone à travers d'autres pièces, lui laissant à peine le temps d'admirer les merveilles partout entassées. Au milieu de ces objets d'art de tous genres, de toutes époques, amassés par des générations de personnages riches et puissants,

quelques-uns seulement paraissaient à lady Eleanor dignes d'être signalés.

— Cette coupe a été donnée par la reine Anne à un lord Erlington, chancelier d'Angleterre. Cet écusson porte les armes des Douglas d'Ecosse dont ma mère descendait.

Elle énumérait les titres de noblesse, les fonctions importantes dont ses aïeux avaient été revêtus. L'orgueil de la naissance l'emportait maintenant, chez elle, sur l'orgueil de l'argent, et Simone pensait, en l'écoutant, à cette misère qui est au fond de toutes nos vanités, à la dérision du sort, au peu de valeur qu'avaient en réalité ces souvenirs glorieux, cette immense fortune pour une vieille femme solitaire, triste et malade, n'en pouvant jouir elle-même et n'ayant personne à qui les transmettre.

Lady Eleanor trouvait, sans doute, l'étalage encore insuffisant, car elle ajouta :

— Les appartements de réception, la galerie de tableaux, les véritables curiosités d'Erlington, sont dans une autre partie du château, fermée depuis bien des années déjà. Ce petit coin que j'habite est suffisant pour une recluse. A ceux qui viendront après moi de rendre à la vieille maison sa vie, sa gaieté, ses anciennes splendeurs !

Cette perspective de disparaître pour faire place à des indifférents parut lui sourire, et elle la médita en silence tandis qu'elle revenait sur ses pas.

Simone crut le pèlerinage terminé, mais, au lieu d'aller se reposer, comme elle semblait en avoir grand besoin, lady Eleanor s'arrêtait maintenant devant une nouvelle porte, disant :

— Voici ma chambre. Entrez !

Le logis prend avec celui qui l'habite une indéfinissable concordance, une mystérieuse analogie, et la curiosité de Simone, un peu déçue, se raviva au seuil de cette chambre.

C'était bien, comme on l'eût imaginé, un lieu étrange, digne en tous points de l'hôte qu'il abritait. On n'y retrouvait aucune trace du luxe et du confort presque excessifs rencontrés ailleurs. Un paravent masquait la cheminée où jamais on ne devait faire de feu. et la pièce immense, aux étroites fenêtres, avait l'obscurité mélancolique, la nudité glaciale des vieilles églises. Les sièges à hauts dossiers de bois sculpté ressemblaient à des stalles ; le lit, placé sur une estrade, un lit antique à colonnes et à baldaquin, drapé de tentures sombres, faisait immédiatement songer à un catafalque. Quelques tableaux, groupés dans un panneau, décoraient seuls les murs, et devant ce même panneau, un prie-Dieu était adossé.

Simone savait que les protestants tiennent les images de piété aussi en mépris que les orthodoxes les ont en vénération, et elle tâcha de distinguer quels étaient les saints que sa tante favorisait d'un culte particulier.

— Approchez donc ; vous avez la vue basse, je crois, et, à cette distance, vous ne pouvez rien voir, dit lady Eleanor, qui ne perdait pas un de ses mouvements.

Simone approcha.

Ce n'était pas vers des christes douloureux, des vierges rayonnantes, des saints extasiés dans leur auréole, que se tournaient les regards de lady Eleanor, que montaient ses prières, ses plaintes, en ces moments, connus de tous, où l'on défaille sous le poids de la vie, où, à bout de force et d'espoir, on va chercher, dans l'invisible au-delà, des consolateurs et des soutiens. Dans un cadre luxueux, voilé d'un crêpe et enguirlandé d'immortelles, étaient disposées, sur un fond de velours noir, des miniatures cerclées d'or. Au milieu, un visage d'homme que Simone aurait pu prendre pour celui de son père, mais de son père attristé, affaibli, ravagé par un mal sans remède ; puis des figures d'enfants, des figures innocentes, souriantes, roses et blondes, type idéal d'une beauté trop angélique.

— C'est mon mari... ce sont mes enfants... prononça lady Eleanor.

Ses yeux restaient secs, ayant peut-être versé toutes leurs larmes, n'exprimant plus qu'une rage douloureuse, une amère révolte.

Et Simone remarquait, dans d'autres cadres, des tresses de cheveux, des fleurs sèches, un ruban, un informe dessin, crayonné par une main enfantine, reliques absurdes et touchantes, vestiges misérables, auxquels on se cramponne, d'un bonheur, d'un amour qui ne sont plus et qu'on ne veut pas avoir perdus tout entiers.

La veuve, la mère n'avait plus que cela, ne cherchait rien en dehors. Exclusive et farouche, sa passion s'était transformée en culte, bannissant toute autre pensée, tout autre espoir. Sur une banderole noire, se détachait, en lettres d'argent, cette parole de l'Écriture, la seule peut-être qu'elle se rappelât encore :

« Une voix s'est fait entendre dans Rama : c'est Rachel qui pleure ses enfants, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Avec ce retour sur soi-même, qui entre pour quelque chose dans toutes nos émotions, Simone, attendrie, contemplait l'un après l'autre chacun des visages d'enfants, et elle songeait à Georges et à Madeleine. Une des miniatures, placée un peu à l'écart, dans un cadre

spécial, lui parut même offrir une légère ressemblance avec sa petite sœur. C'était même mine joufflue, joyeuse, ce même air de force et de santé qui, hélas ! ne se trouvent point toujours une garantie d'avenir.

— Celui-ci, c'est Richard, mon dernier-né, dit lady Eleanor, celui peut-être qui m'a coûté le plus de souffrance !

Elle se détourna brusquement et sortit de la chambre. Simone qui la suivait en silence, n'osant troubler le recueillement de cette grande douleur, fut très surprise de la voir enfler un nouveau couloir et de l'entendre déclarer :

— Je veux encore vous montrer la chapelle qu'a fait construire mon arrière-grand-mère, catholique comme vous. L'entrée est à l'extérieur, mais il y a une tribune où l'on accède par ici.

Cette proposition semblait plutôt intempestive, car lady Eleanor paraissait épuisée, se traînant lourdement et ne respirant qu'avec peine. De plus, le jour était très bas, et, bien qu'il ne fût guère que trois heures, on eût dit que déjà le crépuscule approchait.

L'étroite tribune, fermée par un grillage épais, était presque obscure quand les deux femmes y pénétrèrent, et dans la petite chapelle même, qu'on apercevait, toute blanche en son revêtement de pierres, les piliers du chœur commençaient à allonger leurs ombres.

Avec un sentiment pieux, Simone parcourait du regard le modeste édifice, jadis consacré à son culte et où, sans doute, depuis longtemps nul n'était plus allé prier. Puis, soudain, ce regard s'arrêta et demeura fixé sur un seul point. La chapelle n'était pas aussi abandonnée qu'elle l'avait cru. Là-bas, tout au fond, une personne agenouillée près de l'autel se relevait, troublée probablement dans ses oraisons par le bruit qu'on venait de faire en entrant.

Lady Eleanor, qui n'avait évidemment rien remarqué, continuait ses explications, mais Simone ne les entendait plus. Elle restait la figure collée au grillage, les artères battant violemment, les yeux agrandis, cherchant à accroître leur portée insuffisante.

Celui qui se trouvait là était un homme de haute taille ; c'est tout ce dont elle avait pu s'assurer. Il quittait sa place, se disposant à se retirer, et maintenant il faisait le tour du chœur, derrière l'autel ; mais, dans quelques secondes, il reparaitrait, et, pour sortir, il lui faudrait passer en face de la tribune sous la pleine lumière d'un large vitrail. Cette fois Simone n'emporterait pas un soupçon qu'elle ne pourrait éclaircir.

A ce moment, une brusque secousse la fit reculer. Le bras de sa tante, resté sur le sien, était devenu pesant comme un bras de fer et l'attirait en arrière avec une force irrésistible, tandis que, de son ton naturel, plus bas cependant que d'habitude, elle demandait :

— Pourriez-vous lire l'inscription de ce vieux béniitier ?

Contraignant la jeune fille à tourner le dos au grillage qu'elle lui masquait encore de sa massive personne, elle la faisait se pencher sur l'antique vasque de pierre aux indéchiffrables sculptures. Puis, après l'avoir tenue ainsi un moment :

— Je suis fatiguée ; sortons, dit-elle, l'entraînant de nouveau, sans plus de façon.

Une fois hors de la tribune seulement, lady Eleanor lâcha le bras de Simone et, avant de reprendre sa marche, s'arrêta quelques secondes. Le souffle lui manquait ; des gouttes de sueur perlaient sur son front. On l'aurait dite prête à s'évanouir.

Cette défaillance fut si tôt domptée que Simone ne s'en aperçut même pas.

La jeune fille marchait en avant, absorbée, silencieuse, les idées confuses comme à la suite d'une émotion trop forte. Elle n'avait rien vu, elle ne savait rien, et elle était sûre, cependant, que l'événement attendu venait de se produire, que c'était bien *lui* qui se trouvait là, *lui* qui avait passé près d'elle, *lui* l'inconnu, le mystère, la hantise qui, enfin, prenait corps et voulait se montrer.

A chaque tournant du corridor, à chaque pas, maintenant, elle croyait le voir surgir, et elle était tellement préparée à cette rencontre, qu'elle n'eut pas à réprimer un mouvement de crainte ni même de surprise, lorsqu'en entrant dans le salon de lady Eleanor, elle se trouva tout à coup face à face avec celui qu'elle attendait.

VI

Sans hésiter, elle le reconnaissait. Elle retrouvait en lui la haute taille du promeneur nocturne, de l'hôte mystérieux de la chapelle, les traits fins, d'une douceur juvénile, du jeune homme qui l'avait accueillie à son arrivée, et jusqu'au son de voix, jusqu'à l'accent très particulier du protecteur inconnu qui avait intercédé pour elle auprès de lady Eleanor, et que lady Eleanor avait écouté.

C'était bien la même personne qui, quatre fois, s'était manifestée à elle sous des aspects divers, comme toujours elle l'avait cru, et la seule chose dont elle s'étonna fut le dénouement simple, ordinaire, touchant à la banalité, de cette énigme de sombre apparence.

Le jeune homme l'avait saluée avec un empressement respectueux, très éloigné des façons cavalières affectées lors de la première entre-

vue, puis s'avancait vers lady Eleanor, la main tendue, disant d'un ton à la fois déferent et familier :

—C'est sans doute être importun, ma tante, que de vous visiter lorsque vous êtes en si aimable compagnie ; mais, avant la fin de l'année, j'ai voulu vous exprimer mes souhaits. . .

Tout cela ne sentait nullement le drame, et pourtant Simone eut une sensation tragique dès que son attention se reporta sur lady Eleanor.

D'un mouvement violent, la vieille femme avait jeté ses bras en avant, comme pour repousser le visiteur, et elle l'interrompait par une exclamation rauque, sortant des profondeurs de sa poitrine, et plus semblable à un cri ou à un rugissement qu'à une parole.

Sans se laisser déconcerter par ce singulier accueil, il poursuivit, le même sourire aux lèvres, avec une douceur persuasive :

—Allons, ma chère tante, ne me faites pas si mauvaise mine ! Ma longue absence a dû vous donner le temps d'oublier des griefs dont il vous serait, d'ailleurs, aussi difficile qu'à moi de fournir une justification.

Il inclinait légèrement la tête du côté de Simone, comme pour lui faire entendre, à elle aussi, qu'il était à l'abri de tout reproche, qu'il n'avait rien fait pour exciter le ressentiment de lady Eleanor.

La fureur de celle-ci n'en semblait pas moins à son paroxysme, dépassant de beaucoup l'accès dont Simone avait déjà été témoin. Un tremblement convulsif l'agitait, l'énergie lui montait aux lèvres, et, incapable encore d'exprimer sa colère en paroles, elle brandissait sur l'intrus les clefs qu'elle tenait toujours, avec l'intention apparente de les lui jeter à la tête.

Il envisagea sans doute cette extrémité, car il recula d'un pas ; mais, persévérant néanmoins dans ses essais de conciliation :

—Je comprends, reprit-il, que ma vue vous soit pénible par les souvenirs qu'elle vous rappelle, et je respecterais cet injuste préjugé si notre malheur commun — il soupira — n'était encore un lien nouveau, un devoir de plus qui m'appelle ici. . .

Lady Eleanor avait recouvré l'usage de ses facultés, et, sans lui permettre d'achever sa phrase :

—Laissez-moi ! dit-elle sourdement. Sortez !. . . Ne revenez plus, ou, je vous le jure, quelque nom que vous portiez, quelque ami qui vous protège, je lâche sur vous mes valets et mes chiens.

Elle ajouta en anglais deux ou trois phrases qui échappèrent à Simone, ainsi que les réponses étrangement calmes du jeune homme.

Il paraissait plutôt apitoyé que blessé par les inqualifiables violences dont il était l'objet, comme si ces violences eussent provenu d'un être privé de raison ; en effet, à le voir en ce moment auprès de lady Eleanor, on ne pouvait guère hésiter à supposer que le bon sens et le bon droit fussent vraiment de son côté, et lorsqu'il sortit, après avoir de nouveau salué les deux femmes, Simone du moins, lui rendit son salut avec un peu plus de sympathie qu'à l'arrivée.

Lady Eleanor restait embarrassée, honteuse peut-être des accès auxquels elle venait de se livrer.

—Je regrette cette scène, dit-elle à Simone. Je regrette surtout que vous y ayez assisté sans pouvoir la comprendre.

Puis, en guise d'explication, elle ajouta :

—Quoique qu'il ait jadis fait partie de la famille, celui-ci que vous venez de voir m'est devenu étranger, plus étranger que le dernier mendiant qui passa sur la route. Depuis des années, ma porte lui est interdite. J'ai appris par vous qu'à mon insu il l'a déjà franchie. Cette audace vient de se renouveler encore, mais ne se renouvellera plus tant que je serai vivante et maîtresse de mes volontés.

Lady Eleanor levait la voix comme si elle se fut adressée à des auditeurs plus éloignés que Simone, et celle-ci l'écoutait, cherchant en vain un sens apparent ou caché à ce qui venait de se passer sous ses yeux.

Il était impossible d'admettre que lady Eleanor ignorât la présence du jeune homme dans sa maison : un instant auparavant encore, elle venait de le voir. Ses manœuvres pour détourner de lui l'attention de Simone en étaient la preuve. Pourquoi donc alors, dans quel but, cette feinte surprise, cette colère, toute cette comédie ? Simone ne put retenir une protestation.

—Mais, ma tante. . . commença-t-elle.

—Non ! pas ici ! interrompit lady Eleanor, qui soulevait bruyamment le chassis de la fenêtre à guillotine. Je ne veux pas respirer le même air que cet homme ! Allons-nous-en !

Ce ne fut qu'une fois hors de la pièce que Simone put reprendre :

—Vous ne le voyiez donc pas, tout à l'heure. . . à la chapelle ?

—Qui ? Thomas Erlington. . . ce misérable ? . . .

Lady Eleanor eut une inspiration forte, et, précipitamment :

—Oui, c'était lui. Je l'ai vu, mais alors la sainteté du lieu le protégeait. Ne me parlez plus de cela. . . jamais !. . .

Cette colère l'avait bouleversée. Elle dut se retirer dans sa

chambre, où, seulement un peu avant l'heure du coucher, elle fit appeler Simone.

Son humeur bizarre semblait tout à fait rasserenée, et, avec une sorte d'enjouement :

—La monotonie de mon existence a failli me faire oublier une date qui a cependant son importance, dit-elle. Ce jour est le dernier de l'année, le jour des souhaits, le jour des étrennes !. . .

Ces mots, évoquant des joies et des tendresses, sonnaient étranges sur les lèvres pâles de lady Eleanor, aux oreilles de Simone.

—Il y a longtemps que je ne cours plus les magasins, reprit la vieille femme, mais peut-être trouverai-je encore le moyen de vous offrir un présent.

Elle alla à un meuble ancien, aux formidables ferrures, fit jouer un mécanisme compliqué, qui abaissa le panneau de devant, et, appelant Simone :

—Portez sur la table tout ce que vous trouverez là dedans.

Au bout de quelques minutes, la table était encombrée d'une foule d'écrins de dimensions et de formes diverses : écaillé, galuchat, peluche, velours ou maroquin, armoriés ou chiffrés. Lady Eleanor les ouvrit les uns après les autres devant Simone éblouie. Quoique certaines montures fussent absolument démodés, presque toutes trop massives et d'un goût contestable, jamais, aux plus riches vitrines, dans les plus splendides corbeilles de mariage, la jeune fille n'avait vu, réunis en pareille quantité, des bijoux comparables pour la grosseur et l'éclat des pierres. Les diamants dominaient, des diamants énormes, superbes, auxquels les reflets des bougies qu'on venait d'allumer, arrachaient des ruissellements de feu.

—Nos bijoux de famille, dit lady Eleanor, souriant de l'admiration de sa nièce.

Puis elle ajouta :

—N'est-ce pas vraiment bien dommage qu'ils n'aient plus que moi à parer ?

Et, soudainement, posant sur les magnifiques cheveux de Simone un peigne de brillants en forme de couronne :

—C'est à une jeune tête comme la vôtre que conviennent de tels ornements !

Malgré la résistance de la jeune fille, elle s'amusa encore à lui passer un collier, à lui agraffer des bracelets, et reprenait :

—Regardez-vous à la glace maintenant, et dites-moi si la parure n'est pas utile, même et surtout quand on est jolie.

Simone se voyait très belle. Tout ce qui était riche, noble, éclatant, ce qui eût écrasé une autre mettait en valeur l'élégance aristocratique de toute sa personne, cet air de grande dame qui lui était naturel et qui ne portait nul préjudice au charme de sa jeunesse. Son front haut semblait fait pour ce diadème quasi royal ; autour de son cou fin et blanc, ce tortil de perles était à sa vraie place. Elle n'éprouva cependant nul plaisir à se voir ainsi parée. Cette exhibition, qui l'eût amusée autrefois, ne lui causa qu'une contrariété instinctive. Sa susceptibilité de jeune fille pauvre s'en alarmait, et elle se hâta d'ôter tous ces bijoux qui ne lui appartenaient pas et qu'on aurait pu la croire capable de convoiter.

Elle commençait à refermer les écrins, quand lady Eleanor l'arrêta en disant :

—Pas si vite ! Avant de remettre tout ceci en place, choisissez, je vous en prie, un de ces bijoux. Ce sera mon présent.

Simone hésita ; puis, comme sa tante insistait :

—Eh bien ; je prendrai cette bague, dit-elle, découvrant le seul objet qui lui parût assez modeste pour être accepté, un mince cercle d'or ayant pour chaton deux petites perles.

Sans faire d'objections, lady Eleanor passa la bague au doigt de Simone et reprit, voulant sans doute compenser, par un effort d'amabilité, le fâcheux effet de ses violences :

—C'est le moment, je crois, de vous souhaiter une heureuse année et d'ajouter à ces vœux l'accompagnement d'usage. . .

Ses lèvres effleurèrent la joue de Simone ; ce baiser était froid, glacial, inattendu et singulier comme tout ce qui émanait d'elle ; ces vœux, dans les circonstances présentes, pouvaient être pris pour une dérision.

Jamais année, comme l'année qui venait, n'était apparue à Simone, incertaine, redoutable, dépourvue de ce prestige dont la jeunesse se plaît à parer l'avenir.

Quand elle s'éveilla le matin du 1er janvier, elle eut peine à croire que ce jour mélancolique et solitaire fut vraiment le jour de l'an, si joyeusement fêté jadis. N'était-ce pas un signe du changement survenu dans sa vie, l'inauguration d'une nouvelle période, différant en tout de l'heureux passé, le commencement d'une série d'épreuves et de douleurs ?

En retrouvant à son doigt la bague donnée par sa tante, Simone songea involontairement que, pour les gens superstitieux, les perles sont de mauvais augure, symbole de larmes, et elle se débattait encore sous l'influence de ces fâcheux pronostics, n'ayant pas même le courage de se lever, lorsqu'on lui apporta un paquet de

lettres et de dépêches non distribuées la veille. Elle les ouvrit avec une appréhension trop tôt justifiée.

La crise se produisait, plus terrible encore qu'on ne le redoutait.

La Société avait dû déposer son bilan, et, à la suite de l'éclat provoqué, des scandales inconnus se faisaient jour, des écroulements successifs avaient lieu, l'un entraînant l'autre, la publicité des journaux propageant l'exaltation, hâtant les catastrophes. Un des administrateurs, particulièrement compromis dans l'affaire, s'était brûlé la cervelle. M. d'Avron, mandé au parquet comme tout ses collègues, s'affolait devant le déshonneur entrevu, et dans les mots illisibles, dans les phrases incohérentes qu'il avait jetés sur le papier, Simonne trouva des expressions de regret, des recommandations, des réticences, comme une arrière-pensée fatale, qui lui enfoncèrent au cœur une inexprimable épouvante.

Elle s'était assise sur son lit, prenant son front à deux mains et comprimant les sanglots qui gonflaient sa poitrine.

Il n'y avait qu'à peine le temps d'agir et pas celui de se lamenter. Elle connaissait son père; elle le savait violent et faible, capable de ce faux courage et de cette inconsciente lâcheté qui mènent aux résolutions désespérées. Elle seule, peut-être, aurait l'intuition, l'influence, la vigilance nécessaires pour le garder, pour le sauver à cette heure des tentations suprêmes.

Il fallait le rejoindre, il fallait partir tout de suite.

Hâtivement, elle décacheta une autre lettre.

Celle-là était d'Osmin, très courte, précisant les faits sans nulle considération accessoire et se bornant à dire que si, dans un délai de quarante huit heures, on avait les fonds ou un engagement formel de lady Eleanor, l'affaire pourrait encore s'arranger.

Quarante-huit heures! Il avait écrit le samedi, et on était au lundi!

Simonne relut encore ces lettres et les dépêches qui n'en étaient qu'un rappel pressant.

La prison! Est-ce que c'était possible que son père allât en prison, lui si bon, si inoffensif, lui qu'elle adorait, lui qui était son père? Non, cette chose monstrueuse ne pouvait pas être, quand il y avait là, tout près, un moyen de l'empêcher.

Et soudain, un grand élan, un de ces élans auxquels on fait sage-ment de s'abandonner quand on ne peut être sûr ni de sa raison, ni de ses calculs, emporta Simone.

Cet argent qui représentait l'honneur, le bonheur, la vie des siens, elle le voulait avec une âpre convoitise, elle l'aurait, de gré ou de force, n'importe comment, n'importe à quel prix.

En une minute elle avait été debout, vêtue d'un peignoir, les cheveux tordus au hasard, et déjà courait par les corridors, dans la direction, maintenant connue, de la chambre de sa tante.

Un domestique, rencontré au passage, montra probablement selon la consigne donnée, quelque velléité de l'arrêter; mais, en son flegme britannique, il n'avait pas encore déterminé la mesure à prendre, que Simone était à la porte de lady Eleanor.

Là seulement, elle reprit haleine; puis, comme elle entendait du dedans le chien grommeler, craignant que lady Eleanor, ainsi avertie, ne poussât ses verrous, elle entra sans frapper, comme une bombe.

Lady Eleanor était assise sur une de ses chaises gothiques à haut dossier, ses mains inactives posées sur ses genoux, ainsi qu'elle se tenait, en général, tout le jour; mais son maintien n'avait pas la rectitude habituelle; sous le plis flottant de sa robe de chambre de flanelle grise, les formes de son corps se dessinaient très affaïssées; sa tête nue montrait des cheveux entièrement blancs, et, en ce déshabillé, elle paraissait de vingt ans plus âgée qu'à l'ordinaire, tout à fait vieille et décrépite. Elle gardait cependant son même air d'impassibilité sévère, presque majestueuse, et, à son aspect, Simone sentit se refroidir instantanément l'audace qui l'avait soutenue, resta embarrassée, interdite, toute confuse de sa brusque intrusion.

Lady Eleanor ne parut nullement s'en étonner.

—Bonjour, ma chère, dit-elle. Asseyez-vous.

Elle fit signe à la femme de chambre, qui s'embesognait au fond de la pièce, d'avancer près du sien un autre siège pareil, puis de se retirer.

Ces divers ordres une fois accomplis, elle commença brièvement:

—Vous avez à me parler? Il y a donc du nouveau?

Et, sans attendre la réponse, mettant la main sur les lettres que Simone tenait encore:

—Cela vous épargnera le soin de me renseigner, dit-elle.

La rapidité, l'imprévu de son action, n'avait pas laissé à Simone le loisir de résister.

Déjà lady Eleanor déplaçait la lettre de M. d'Avron, et Simone frémit en songeant aux épithètes malsonnantes, aux fongueuses malédictions dont le pauvre homme ne se faisait pas faute de charger son impitoyable belle-sœur.

Toujours impassible, celle-ci savoura lentement cette lecture, examina le reste du paquet avec une égale attention; et, quand elle eut achevé, se retournant vers Simone d'un air plutôt satisfait:

—Celui qui a écrit ceci, dit-elle, montrant la lettre d'Osmin, est un homme de tête et de sens. Grâce à lui, me voilà maintenant très bien au courant de la situation. C'est plus grave encore que je le croyais.

Et continuant sans la moindre marque d'humeur:

—Pour votre père, il agit avec son imprévoyance habituelle. Quel bénéfice trouve-t-il à m'invectiver, moi, la seule personne dont il puisse attendre un secours encore opportun?

Elle avait lâché ces mots un à un, ses yeux plongés dans ceux de Simone, y cherchant la plus intime expression, le plus léger reflet d'une pensée.

—Mais ce secours, demanda la jeune fille, c'est tout de suite, c'est aujourd'hui même qu'il devrait venir.

—Je le sais aussi bien que vous.

—Eh bien! alors, ma tante?...

Dans la voix, sur les traits de Simone se lisait une supplication si ardente, qu'il fallait être bien dur pour y rester insensible.

—Je n'ai rien décidé encore, ma chère, répliqua tranquillement lady Eleanor.

C'en était trop maintenant de cette vaine patience, de cette éternelle fin de non-recevoir, et Simone reprit avec fougue:

—Pour prendre cette décision, attendrez-vous donc qu'elle devienne inutile? Que vous faut-il de plus? Ne sommes-nous pas assez malheureux? Ne voyez-vous pas jusqu'où peut aller le désespoir de mon père? Vous qui portez son nom, ne comprenez-vous pas ce que c'est que le déshonneur? Vous qui avez tant aimé, tant pleuré les vôtres, ne comprenez-vous pas ce que c'est que de trembler pour les siens? Depuis bien des jours, je souffre et je me tais. Aujourd'hui je ne peux plus? Tout ce que j'aime est menacé, et vous seule pouvez me le garder. Pourquoi ne le feriez-vous pas? Je vous conjure!... Je vous supplie! Voulez-vous que je me mette à genoux?

Elle se courbait à demi devant lady Eleanor, mais celle-ci la retint en disant:

—Non, non, cela serait inutile! Ce n'est pas ainsi qu'il faut parler.

Elle forçait Simone à se rasseoir, et, reprenant d'autorité la direction de l'entretien:

—Répondez seulement. Que ferez-vous si je refuse ce que vous demandez?

Des visions tellement affreuses passèrent devant les yeux de Simone qu'elle demeura atterrée, son cœur cessant presque de battre et ses lèvres murmurant des mots inintelligibles.

Pendant quelques secondes, lady Eleanor la considéra, paraissant jouir de son désarroi. Puis, plus bas:

—Que ferez-vous si je vous l'accorde?

Simone se leva, lui prit les deux mains et, les portant à ses lèvres, dit ardemment:

—Oh! je vous aimerai tant, tant!... et je vous bénirai, et je prierai pour vous tous les jours de ma vie!...

Lady Eleanor eut une moue dédaigneuse et dit sèchement:

—Ce n'est pas assez.

Simone se rejeta en arrière avec un sanglot étouffé. Ces alternatives étaient trop fortes pour son épuisement, et son esprit ne parvenait plus à suivre la marche capricieuse des idées de sa tante.

Lady Eleanor reprit avec le même flegme:

—Vous êtes jeune. Vous ne savez pas encore que le monde est un grand marché où nul ne donne rien pour rien, où chacun use de ce qu'il a pour acquérir ce qui lui manque. Vous demandez beaucoup de moi. Êtes-vous disposée à m'offrir beaucoup en échange?

—Tout ce que vous voudrez! s'écria Simone avec ferveur, tout ce que j'ai!

—Donnez-moi ce que je demande, continua lentement lady Eleanor, et je vous donnerai, moi, bien plus que vous ne demandez. Vous ne vous occupez, en ce moment, qu'à sauver votre famille du déshonneur. Avez-vous songé au moyen de la garantir ensuite de la pauvreté?

Simone fit un geste découragé. Ses ambitions n'osaient aller jusque-là.

—Eh bien! j'y songe, moi, reprit lady Eleanor. Au lieu de la misérable aumône que vous sollicitez, je vous offre une fortune, une fortune immense qui vous appartiendra, dont vous pourrez disposer à votre gré...

Elle se penchait vers Simone, parlant presque à voix basse, avec des inflexions caressantes, insinuant doucement dans l'oreille de la jeune fille les promesses tentatrices.

—Ce sera pour vos parents non seulement le salut, mais le repos, le bonheur. Au lieu de déchoir, votre famille atteindra un point de prospérité encore inconnu. Georges deviendra ce qu'il voudra, Madeleine sera richement dotée...

Le mirage éblouissant passait devant les yeux de Simone, qui murmura, éperdue:

—Mais cette fortune... quelle est-elle?

—Ma fortune.

—Et que voulez-vous de moi en retour ?

—Votre vie.

Lady Eleanor disait cela d'un ton si étrangement dégagé, qu'une fois de plus, Simone la crut folle. Mais son regard avait une lucidité parfaite, quoique, au fond de ses prunelles, brillât une lueur de féroce convoitise.

—Ma vie ?... répéta Simone.

—Oui. Je vais m'expliquer à vous une fois pour toutes. J'aime passionnément ceux qui sont à moi, rien que ceux qui sont à moi.

Restez en dehors d'eux, et votre sort n'est aussi indifférent que le sort de ce moucheron qui vole. Devenez mienne, et il n'y a pas de bien dont je ne vous comblerai...

Lady Eleanor avait entouré de son bras le cou de Simone, et la jeune fille croyait sentir une chaîne déjà nouée autour de ses épaules, un esclavage appesanti sur elle, comme une prise de possession de sa personne. Effrayée, mais déjà résolue, elle se demandait à quel prix elle allait pouvoir acheter le bonheur des siens.

—Vous voudriez que je reste avec vous ? demanda-t-elle doucement.

—Oui.

—Toujours ?

—Oui.

—Mais je pourrai voir mes parents ?

—Tant qu'il vous plaira.

Simone hésita un instant, puis, se jetant dans les bras de sa tante :

—Eh bien ! dit-elle, sauvez-les, et je vous aimerai assez pour pouvoir être votre fille aussi !

Lady Eleanor resta froide devant cet élan.

—Une adoption ne me suffirait pas, dit-elle. Il faut que vous deveniez réellement ma fille.

Simone resta interdite. Sa tante, encore une fois, se jouait d'elle en lui posant une condition impossible.

—Ce que j'exige est faisable, reprit lady Eleanor, devinant sa pensée. Ma véritable fille, mon héritière, la maîtresse de mes affections comme de tous mes biens, ce sera celle qui aimera, qui consolera, qui épousera mon fils...

Tandis que lady Eleanor prononçait ce dernier mot, une transfiguration subite se produisit en elle. Une faible couleur montait à ses joues, un éclat humide à ses yeux, et Simone eut conscience que l'armure montrait son défaut, que la créature qui se tenait près d'elle était humaine, vivante, palpitante, femme au moins par un côté.

—Oui, mon fils. J'ai un fils, poursuivit lady Eleanor avec véhémence. Il m'est resté un enfant, le meilleur, le plus cher, qui me représente toutes mes joies et toutes mes douleurs, que je chéris de toutes mes tendresses. Jamais je ne lui ai rien refusé. Son bonheur a été le seul rêve de ma vie. Or, c'est vous, aujourd'hui, qui êtes nécessaire à ce bonheur, et il vous aura... je veux qu'il vous ait !...

Elle étreignait plus fort, d'un air de détermination farouche, en reprenant :

—Est-ce que vous ne pouvez pas faire cela pour moi, de le rendre heureux, quand je me charge, à mon tour, de rendre heureux tous les vôtres ? Vous êtes capable de remplir cette tâche, je le sais. Quand vous êtes arrivée ici, j'ai pensé tout de suite que le hasard ou... comment disiez-vous ?... que la Providence ne vous amenait pas sans motif, et, depuis cinq jours, je vous ai étudiée à fond.

Plus doucement, elle ajouta :

—Lui, mon fils, n'a pas attendu de vous avoir étudiée. Dès qu'il vous a vue malheureuse, il vous a ouvert cette porte... et dès qu'il vous a vue, il vous a aimée...

—Mais où m'a-t-il vue ? Quand m'a-t-il vue ? s'écria Simone, revenant enfin de la stupeur où l'avaient jetée ces déclarations. Moi, je ne l'ai pas vu... à moins que...

Elle s'arrêta. Si courtes qu'eussent été leurs rencontres, un étranger ne s'était-il pas, à diverses reprises, trouvé sur son chemin ?

Lady Eleanor ne lui laissa pas formuler sa question, et avec une fureur concentrée :

—Non, non ; n'allez pas vous méprendre. Celui qui a eu l'impudence de se présenter devant vous est mon neveu, Thomas Erlington.

Ainsi ils étaient deux. Dans l'esprit de Simone, un travail pénible s'opérait, tandis que lady Eleanor reprenait, s'adoucisant de nouveau :

—Mon fils, Richard, vous ne l'avez jamais vu, c'est vrai, mais cela n'empêche pas qu'il ne vous connaisse.

Le nuage continuait à s'épaissir. D'un geste accablé, Simone passa la main sur son front et soupira :

—Je ne comprends plus !

—Je vais vous faire comprendre, dit lady Eleanor.

Une légère hésitation, une sorte d'embarras la tint un moment

silencieuse. L'aveu qui se préparait devait coûter terriblement à son orgueil, et elle continua avec effort :

—Vous l'avez deviné déjà, sans doute, il y a dans l'existence de mon fils quelque chose d'anormal. Ne vous alarmez pas. Rien dans son cas qui puisse effrayer ou éloigner une femme raisonnable. Il a le meilleur cœur, l'intelligence la plus vive, la santé la plus robuste. Il est né privilégié sous tous les rapports ; seulement... il a été victime d'un accident terrible.

Lady Eleanor s'arrêta, oppressée. Puis elle reprit, très sombre :

—Un accident ! Était-ce bien un accident ? Un jour qu'il chassait avec Thomas Erlington, son fusil a éclaté... et il a été atteint... en pleine figure. La blessure ne s'est pas trouvée mortelle, comme on le croyait d'abord..., comme on y comptait peut-être, mais elle a laissé des traces.

Lady Eleanor parlait vite, ayant maintenant hâte d'achever.

—Cela aurait pu être pis encore. Il n'est pas devenu aveugle... il n'est pas entièrement défiguré. D'ailleurs, qu'importe la beauté pour un homme ? Cependant, de ce jour, sa vie a été brisée. Mon fils est, comme moi, très fier, très susceptible. Il n'a pu se résigner à son malheur, supporter l'injure des regards curieux, des remarques indiscrettes, reparaitre en son état actuel devant ceux qui l'avaient connu autrefois. Il avait été si beau, si brillant, si heureux !... Et maintenant...

Avec un gémissement sourd, elle acheva.

—Maintenant il vit ici, séparé du monde, se cachant aux rares étrangers qui franchissent notre seuil, souvent même aux domestiques, comme un prisonnier, comme un paria... lui, lui, mon Dieu !... et voilà près de trois années que cela dure. Il avait vingt-six ans quand ce malheur lui est arrivé : il en a aujourd'hui vingt-neuf... et je devais me dire que je le verrais toujours souffrir ainsi... ; qu'après moi, lorsqu'il serait seul, il souffrirait encore davantage... ; je ne pouvais rien pour le consoler, lui, mon unique enfant, tout ce que j'aime au monde ! Je le suppliais de se marier. Avec son nom, sa fortune, il pouvait encore choisir... mais il ne voulait pas. Il a tout refusé, il m'a répété que l'idée du mariage lui était odieuse, jusqu'au jour où, à la dérobée, sans que vous vous en soyez aperçue, il a pu distinguer vos traits, entendre votre voix recueillir les mots tombés de votre bouche. Est-ce un ressouvenir de sa famille paternelle, de sa patrie d'origine, que vous avez éveillé en lui ? Il tient de son père, il a été élevé à la française. Il est Français... Par quelle attraction mystérieuse son cœur a-t-il été vers vous... ; par quelle fibre secrète l'avez-vous pris ?... C'est impossible à dire... ; mais ce qui est certain, c'est que Richard vous aime comme un fou.

Lady Eleanor attendit un instant une réponse, un mot de Simone, et la jeune fille restant muette, insensibilisée par la surprise :

—Vous ne comprenez donc pas ? dit-elle. Il vous aime ! Vous seule avez le pouvoir de remettre le bonheur dans son existence. Épousez-le, c'est tout ce que je demande. Y consentir ne vous coûtera guère, je suppose. Vous devez être touchée d'une pareille affection, et vous êtes trop intelligente pour qu'à vos yeux une légère disgrâce physique puisse même entrer en ligne de compte avec les avantages inappréciables qu'offre un tel mariage, surtout en votre situation.

Lady Eleanor avait parlé catégoriquement, non en avocat qui plaide une cause, mais en juge qui prononce un arrêt, et cette assurance insolente mit le comble à l'indignation accumulée chez Simone, depuis qu'elle parvenait à comprendre enfin l'offre étrange, incroyable et pourtant réelle qu'on osait lui adresser.

—Ma tante, dit-elle avec hauteur, je ne suis pas à vendre.

Sans sourcilier, la vieille femme répliqua :

—Si vous aviez un peu plus vécu, vous sauriez que tout est à vendre, pourvu qu'on y mette le prix. Vous estimez vos sottises susceptibilités plus cher que l'honneur et la vie de vos parents.

Simone, qui avait fait un pas pour sortir, s'arrêta, rappelée à l'amer sentiment de sa dépendance, et, avec une colère qu'elle ne pouvait maîtriser :

—Mais c'est abominable, ce que vous me dites, et là, seulement, il y aurait de quoi me faire détester votre fils !

—Détester mon fils !

Lady Eleanor s'était redressée tout d'une pièce, et, d'une voix basse, saccadée, plus impressionnante que tous les éclats :

—Si vous détestez mon fils, alors, moi, je déteste vos parents. S'il vous plaît de briser le cœur de Richard, alors, que votre père et votre mère aillent mourir dans un grenier, que les enfants tombent dans la misère ou dans la honte. Peu m'importe ! Vous l'aurez voulu par une folie indigne, une cruauté sans nom, car enfin on ne repousse pas un homme par cette seule raison qu'il vous aime et qu'on ne le connaît pas.

Son premier emportement dissipé, Simone s'en avouait déjà l'impudent excès, et elle reprit, moins violente :

—Ne fallait-il pas, avant tout, me le faire connaître ?

—Vous le connaîtrez, dit lady Eleanor avec une froideur ironique, dès que vous l'aurez accepté.

Et, s'échauffant un peu :

—Croyez-vous que je vais exposer Richard à votre examen, à vos questions, à vos hésitations qui seraient pour lui, dans son état, une torture véritable ? Je ne vous ai rien caché de ce qui le concerne, je le jure, et ce que vous savez doit vous suffire pour prendre une décision.

Simone n'avait pas un instant envisagé comme acceptable cette nouvelle et folle exigence qui mit le comble à son dédain.

—Ma décision est toute prise, dit-elle ; je refuse.

—Fort bien, ma chère. Vous êtes libre.

Lady Eleanor ne manifestait aucun dépit ; mais comme Simone se disposait à sortir, elle la rappela.

—Vous laissez là vos lettres ! Il faudrait pourtant y répondre.

Un instant, Simone avait tout bravé, tout oublié. Maintenant, de nouveau, se rappelant :

—Ma tante ! implora-t-elle.

Sans l'écouter, lady Eleanor continuait :

—Vous direz à vos parents qu'ils n'ont plus rien à espérer. Vous pourrez leur expliquer comment leur sort a été dans vos mains et comment vous avez choisi pour eux l'opprobre et la pauvreté. Peut-être auront-ils quelque peine à vous remercier. Allez, ma chère. Vous n'avez plus de temps à perdre.

Simone sortit lentement, ne sachant pas bien de qu'elle faisait ni où elle allait. Trois ou quatre fois, elle se trompa de chemin avant de regagner sa chambre, et, quand elle s'y retrouva enfin, elle demeura un instant hébétée, chancelante, ne voyant, ne sentant, ne pensant presque rien, rassemblant toutes ses forces, toutes ses facultés pour soutenir un poids très lourd qui pesait sur elle, qui, sans cela, l'eût écrasée : l'impression d'un désastre irréparable, le sentiment d'une terrible responsabilité, le remords confus d'une faute vague.

Les choses redevinrent soudain précises à son esprit, et alors, loin de s'apaiser, sa souffrance s'accrut, s'aiguisa, prit cent formes diverses. Il fallait, à présent, comme l'avait dit lady Eleanor, apprendre à ses parents le résultat de son voyage.

Elle alla à sa table et essaya de rédiger un télégramme.

Mais, tandis qu'elle écrivait, il lui semblait voir distinctement, ainsi qu'on voit dans un kaléidoscope, la scène qui se produirait au moment où cette dépêche arriverait à son adresse. Le petit papier bien était entre les mains de M. d'Avron ; il le dénichait avec empressement, avec espoir. Sa femme se penchait sur son épaule pour lire plus vite. Puis, aussitôt, la déception amère, l'expression désolée des visages. Cette vision était à Simone la force d'achever sa tâche. Chaque mot, à peine écrit, lui semblait un dard lancé au cœur des siens, et elle le retenait, l'effaçait, le changeait indéfiniment, cherchant en vain la manière de formuler doucement la cruelle vérité.

L'obstacle était sans doute brutalité du style télégraphique. Elle commença une lettre qu'elle déchira, la recommença, pour la déchirer encore. Loin d'adoucir l'effet de la fatale nouvelle, les périphrases ne servaient qu'à y ajouter un énervement douloureux.

Simone jeta sa plume. Le mieux était de tout dire de vive voix. Ses compagnes devaient quitter York ce même soir : en partant tout de suite, elle pouvait les rejoindre, être à Paris le lendemain.

Avec une activité fébrile, elle se mit à faire sa malle, heureuse malgré tout de sortir de cette maison maudite, d'aller vers ceux qu'elle aimait, vers son chez elle.

Mais, à la première réflexion, cette joie instinctive se dissipa. Elle ne devait s'attendre à trouver au retour que des douleurs, des regrets, des reproches.

Des reproches ! Est-ce qu'elle ne les aurait pas mérités ? Est-ce qu'en cet instant, si elle l'avait voulu, bien voulu, ses parents ne seraient pas en sûreté, à jamais honorés, heureux, prospères ? Presque involontairement elle songea qu'elle n'aurait pas dû peut-être répondre à sa tante par un refus si net, si prompt, et, aussitôt, elle se repentit d'avoir pensé cela, frémissante d'une nouvelle révolte à l'idée de cette chose horrible : sa jeune vie achetée à prix d'argent, jetée en pâture à un être repoussant, à une sorte de monstre, obligé de cacher sa laideur. Elle ne pouvait avoir pitié de cet homme dont l'amour n'était qu'une injure, la recherche qu'une odieuse tyrannie. La parenté qui les unissait le lui rendait plus méprisable encore, et elle avait hâte de s'éloigner, ne fût-ce que pour ne plus jamais entendre parler de lui, pour fuir à jamais son invisible présence.

Elle se remit à sa besogne un instant suspendue, puis, de nouveau, s'interrompit pour reprendre les lettres et les relire. Elle éprouva, à cette seconde lecture, une émotion bien plus vive encore qu'à la première. Chaque phrase lui allait au cœur, comme un cri de détresse, l'appel ou le conseil d'une voix aimée, et il lui semblait coupable, barbare, impossible d'y rester sourde. A la dernière page, son père avait griffonné en travers quelques lignes, passées d'abord inaperçues. Elle les déchiffra. Cela commençait ainsi : " Au cas où nous ne nous reverrions pas... ", et, nettement alors, elle comprit que cette journée passée sans secours, elle ne le retrouverait plus.

Elle regarda sa pendule. Midi sonnait ; c'était la moitié du délai suprême qui expirait déjà. Simone sentit son courage s'évanouir soudain, et, tombant à genoux devant son lit, la figure cachée dans ses mains, elle se mit à sangloter comme un enfant.

Une main se posa sur son épaule, et, de force, elle dut relever sa figure en larmes.

Lady Eleanor était là, prête à profiter de cette défaillance, sans doute attendue.

—Faut-il faire atteler pour vous reconduire à la gare ? demanda-t-elle brièvement.

Simone bégaya entre deux sanglots :

—Pas encore.

—Ah ! ma proposition vous semble digne d'examen !... Examinez à loisir. Je ne suis pas pressée, moi.

Lady Eleanor fit un pas pour s'éloigner. Simone la retint par sa robe,

—Non, restez... Écoutez... C'est tout de suite qu'il faut agir !

—Mais, ma chère, pour agir, je n'attends que votre promesse.

—Vous promettez... Comment voulez-vous... ? Je ne sais pas moi-même ce que je pense ; je dépends de mes parents.

—Je me charge d'obtenir leur consentement. Donnez-moi le vôtre.

—Eh bien ! je les consulterai ! Je verrai... j'essayerai... Venez-nous en aide, et, par reconnaissance...

Lady Eleanor secoua la tête, et, avec son rire impitoyable :

—La reconnaissance est beaucoup moins pressante que la nécessité. Vous ne vous déciderez jamais, si vous ne vous décidez pas aujourd'hui.

—Aujourd'hui !... Vous ne pensez pas... Vous ne pouvez exiger sérieusement...

—J'ai le droit de demander en échange d'un service immédiat et positif une promesse immédiate et positive aussi. Donnez-moi votre parole pure et simple d'épouser mon fils, et à l'instant même, là, sous vos yeux, je télégraphie à mon banquier de Paris de mettre l'argent à la disposition de votre père. Cela vous va-t-il ?

Lady Eleanor, allant à la table, prenait la plume rejetée par Simone, et la vision qui hantait tout à l'heure la jeune fille se transformait.

A travers l'espace, les mots couraient, volaient, messagers de paix et de joie, et là-bas, à la maison, il n'y avait plus que des visages heureux, des sourires et des bénédictions.

—Sommes-nous d'accord ? demanda lady Eleanor, tenant toujours sa plume.

Simone s'éveilla de son rêve :

—Non, non, dit-elle en laissant retomber sa tête, je ne peux pas...

Lady Eleanor vint s'asseoir sur le lit. Entre ses doigts glacés, elle prit une des mains de Simone, et, penchant sur la jeune fille sa face pâle et rigide, elle se mit à parler.

Les études faites du caractère de Simone lui servaient maintenant. Avec une merveilleuse habileté, elle savait l'émouvoir, l'effrayer, la toucher juste à l'endroit sensible. C'étaient toujours les mêmes choses qu'elle lui répétait, de la même voix monotone, faisant, pour ainsi dire, pénétrer de force ses arguments dans le cerveau de Simone, dominant peu à peu, de sa volonté inflexible, cette volonté affaiblie, jusqu'à ce qu'en l'écoulant, la jeune fille, en vint à sentir vaciller ses propres idées, à douter de sa raison, de son devoir et de la réalité.

Par un dernier effort, la pauvre enfant tâcha d'échapper à cette fascination.

—Oh ! mon Dieu ! dit-elle, si j'avais quelqu'un pour me conseiller !

Elle cherchait vainement : ceux qui l'auraient protégée, guidée, plainte au moins, étaient hors de portée, et elle n'avait là personne qui pût prendre son parti, qui fût de sa famille, de son pays ; elle était livrée sans secours au pouvoir de ses persécuteurs.

Elle se sentait abandonnée de tous.

Il lui venait de ces pensées bizarres, inspirations ou folies, telles qu'en suggèrent les circonstances extrêmes :

—Menez-moi à votre fils, demanda-t-elle tout à coup à lady Eleanor. Il porte mon nom. Il a peut-être un sentiment d'honneur, et c'est lui qui me défendra !

Elle s'avancait résolument, charmante en sa noble hardiesse.

Lady Eleanor l'arrêta.

—Je vous mènerai à Richard quand vous serez sa fiancée. Jamais avant !

—Vous avez dit qu'il y avait dans les environs un prêtre catholique, un prêtre français. Où est-il ? Je veux le voir.

—À quoi bon ?

—Alors ne parlons plus de rien, car jamais je ne me déciderai ici, sous une pression semblable à celle que vous exercez sur moi ! Cette fois, Simone était résolue.

Lady Eleanor eut une courte hésitation.

—Préparez-vous, dit-elle enfin, on va vous conduire chez le Père

Arnaud, puisqu'à vous autres catholiques, il faut toujours un confesseur dans la manche !

Sur cette phrase qu'elle lançait si dédaigneusement, en femme qui n'a jamais eu besoin d'avis ni de soutien, lady Eleanor sortit, laissant Simone s'apprêter à la hâte, et elle ne reparut qu'au moment où la jeune fille montait en voiture.

—Je vais vous montrer le cas que je fais de votre loyauté, dit-elle à Simone. Voici ma dépêche toute préparée. Si, après votre entretien, vous êtes disposée à m'obéir, à m'obéir en tous points, mais alors seulement, vous la porterez vous-même au télégraphe qui est proche du presbytère.

Simone devina le piège caché sous cette marque de confiance, mais elle n'eut pas le temps de répliquer : le papier avait été glissé dans sa poche, et la voiture roulait déjà.

Quoique l'équipage de lady Eleanor n'eût pas servi depuis longtemps, il était d'une élégance et d'un confort irréprochables. Pourtant Simone, blottie dans des fourrures au fond du grand landau soigneusement calfeutré, grelottait de tous ses membres, et, malgré leur ardeur, les chevaux, de magnifiques pur sang, lui faisait l'effet de ne pas avancer d'une ligne. A travers les glaces, on ne voyait que de confuses silhouettes d'arbres se profilant dans la brume. Simone n'avait aucune idée de la route parcourue, ni de l'endroit où menait cette route, elle n'aurait guère pu préciser davantage le sentiment qui déterminait son expédition : peut-être un désir lâche de rejeter sur autrui une trop lourde responsabilité, un besoin égoïste d'apaiser sa conscience. L'influence de lady Eleanor ne la troublait plus, et elle comptait sur le prêtre pour lui répéter ce qu'elle se disait en elle-même : que certains sacrifices dépassent les forces humaines, outragent les lois de la nature, presque celles de la morale.

Les roues crièrent sur un pavé. On traversait le village d'Erlington. Puis, on le dépassait. On allait toujours. Simone s'impatientait. Que de temps perdu ! Comme il eut mieux valu repartir, ainsi qu'elle le projetait d'abord !

L'allure des chevaux se ralentit. On montait une côte, et, arrivé en haut, la voiture cessa de rouler. Le valet de pied, sautant en bas du siège, vint ouvrir la portière. Une rafale de vent humide enveloppa Simone, et elle vit devant elle, adossé à un petit coteau, ou plutôt à un talus boueux, une maisonnette n'ayant qu'un rez-de-chaussée, avec deux fenêtres et une porte.

Ces dimensions infimes n'étaient même pas compensées par cet aspect propre et soigné qu'ont, en général, les plus modestes cottages anglais. Les murs salpêtrés, le toit chancelant, les contrevents pourris suaviaient la misère.

Simone était descendue, ayant peine à croire que ce fût bien là le presbytère. Mais, tout à côté, elle remarqua une sorte de grange surmontée d'une croix et entourée d'un petit cimetière dont les tombes portaient aussi des croix. Juste à ce moment, le curé lui-même se montra sur son seuil.

La vue d'un équipage arrêté devant sa porte parut le surprendre, et, voyant Simone qui s'avavançait, il ôta précipitamment quelque chose d'informe qu'il avait sur la tête et qui devait être un chapeau, mais incroyablement râpé, en même temps qu'il rentrait ses souliers éculés sous sa soutane qui montrait la corde.

Lui-même, d'ailleurs, vieux ou vieilli avant l'âge, maigre, ratatiné, chauve, avait l'apparence usée, pauvreteuse, d'une simplicité presque vulgaire.

—Monsieur le curé, demanda Simone, pourrais-je vous parler un instant ?

A l'accent français de cette voix, la physionomie mélancolique du prêtre s'éclaira.

—Une compatriote ! Tout à votre disposition, dit-il, et avec bien du plaisir !

Il faisait entrer Simone dans un petit parloir dégarni, froid, orné seulement de quelques mauvaises gravures aux sujets mystiques, et lui avançait un fauteuil de paille devant le feu de coke à demi-éteint qu'il s'efforçait de ranimer.

—Je viens d'Erlington, commença Simone. Je suis la nièce de lady Eleanor, que vous connaissez peut-être.

—Je la connais depuis bien longtemps : j'allais dire la messe au château les dimanches autrefois, du temps de son mari, qui était catholique.

—Moi aussi, je suis catholique, dit Simone.

Le curé eut un second mouvement de satisfaction, plus vif que le premier.

—Et, en cette qualité, j'ai recours à vous dans une épreuve cruelle que je traverse.

—Mon enfant, je ferai pour vous tout ce que je pourrai.

Le prêtre était venu s'asseoir en face de Simone. Il oubliait l'incorrection de sa tenue, l'embarras ressenti tout à l'heure en présence de cette élégante visiteuse, et Simone ne remarquait plus rien de tout cela. Rappelé aux fonctions de son ministère, il était le supérieur, le père, et elle se sentait le disciple, l'enfant humble et

confiante. Elle n'eut pas de peine à tout lui dire, car il savait écouter ; mais, à mesure qu'elle avançait dans son récit, elle s'étonnait de ne pas l'entendre manifester, par un mot, l'indignation, le scandale qu'il devait en éprouver. Pour provoquer une remarque, elle dut lui dire en finissant :

—Ne me sentant pas sûre de mon jugement, je désirerais avoir votre avis.

Comme il ne répondait pas, elle le regarda et fut frappée de l'exaltation qui lui sautait dans ses yeux.

—Oh ! mon enfant ! s'écria-t-il d'un ton pénétré, n'y aurait-il pas dans cette épreuve une grâce signalée ? Notre unique visée, à nous tous chrétiens, doit être de travailler à l'œuvre de Dieu, de passer cette courte vie à faire le plus de bien possible. Or, vous avez l'occasion de faire ici plus de bien que nulle part ailleurs, plus de bien mille fois qu'il ne m'a été donné d'en faire en trente ans de lutte et de souffrance !..

Durant ces trente années, passées loin de sa patrie, en pays hérétique, dans l'isolement, les difficultés, les persécutions de toute sorte, à recruter et à défendre un petit troupeau, de jour en jour éclairci, le vieillard n'avait eu d'autre soutien que ce zèle passionné, cette abnégation farouche sans lesquels il n'est point d'apôtre. Il s'était habitué à ne rien envisager qu'au point de vue divin, et, dans l'absolutisme de ses convictions, il faisait bon marché des répugnances, des besoins, des instincts d'autrui comme des siens propres, substituant aux avis prudents de l'expérience humaine l'austérité sublime des conseils évangéliques.

Il continua :

—Ce n'est pas seulement le bonheur terrestre de vos parents que vous pouvez assurer, mais encore le salut d'une âme, de beaucoup d'âmes ! En ces dernières années, un grand mouvement s'est produit qui mène ou, pour mieux dire, ramène l'Angleterre vers le catholicisme. Pour seconder cette impulsion, pour propager notre foi, pour combattre à armes égales l'Église protestante, riche, puissante, soutenue par les lois, que faudrait-il ? C'est triste à dire : d'abord de l'argent. L'argent, ce sont les églises où le peuple voit de près notre culte, les écoles où il l'apprend, dès l'enfance, le service des paroisses, la dignité des prêtres établis et maintenus. Ensuite il nous faut des appuis dans l'État, des catholiques influents et haut placés pour nous défendre, nous protéger, attirer à nous les masses par leur exemple. J'ai causé souvent avec votre cousin Richard. Quoique élevé par sa mère dans l'erreur, il a un certain attrait pour notre religion. L'influence d'une femme pieuse déciderait aisément sa conversion, j'en suis sûr ; et de combien d'autres conversions celle-là ne serait-elle pas suivie ?

Toute bonne chrétienne qu'elle était, Simone ne se préoccupait guère de l'âme de Richard, et l'œuvre proposée la laissait très froide. Des paroles du prêtre, elle ne retint qu'une chose :

—Nous avez connu mon... mon cousin ? prononça-t-elle. Pourriez-vous me dire comment il est ?

Simone rougissait. S'enquérir de cela lui semblait déjà une concession dangereuse, avilissante.

Empressé, le Père Arnaud répondit à cette curiosité fort légitime :

—Je puis vous renseigner en toute sûreté de conscience, car je connais votre cousin depuis son bas âge. Il a un noble cœur, des vertus solides, une charité inépuisable. Sa conduite a toujours été à l'abri de tout reproche, malgré les tentations d'une jeunesse brillante et d'une immense fortune ; il ne lui manque que de revenir à la foi de ses pères pour offrir toutes les garanties désirables.

—Ce n'est pas cela que je demandais, reprit Simone. Comment est-il... sous les autres rapports ?..

—Mais, ma chère enfant, vous ne l'ignorez pas. L'héritier d'Erlington se trouve l'un des plus grands seigneurs d'Angleterre.

—Non... pas cela encore, murmura-elle, d'autant plus embarrassée que son interlocuteur était plus éloigné de la comprendre. Il est affreux, n'est-ce pas ?..

Le saint homme parut tomber des nues.

—Et qu'importe, mon enfant ! Le mariage est, non pas une profane union, née d'une fantaisie passagère, d'un futile attrait, mais une alliance sacrée, fondée sur le devoir, et c'est la beauté de l'âme qu'il faut rechercher avant tout.

Cette maxime ne suffit pas à Simone, qui demanda encore :

—L'avez-vous vu ?

—Je l'ai vu avant son accident, et depuis aussi, mais alors il avait un bandeau qui lui cachait une partie du visage, avoua le prêtre. Mon Dieu ! tout le monde sait ce que peuvent être les cicatrices laissées par des blessures. Que de militaires en ont !

Puis, avec une inconsciente fourberie :

—En pareille matière, je ne garderais d'influencer personne. Cependant...

Il reprenait sa thèse, presque aussi acharné que lady Eleanor à vaincre les répugnances de Simone, emporté malgré lui par le désir ardent que ce mariage put s'accomplir, et lorsque, ayant terminé

son exhortation, il reconduisit la visiteuse, il regardait d'un œil enflammé sa misérable église, voyant déjà en imagination s'élever à cette place une église toute neuve, en pierre, au clocher ajouré, plus belle que les temples protestants du voisinage, et il voyait encore s'y presser, à la suite de leur maître, tous les tenanciers d'Erlington, bien d'autres aussi, entraînés par l'exemple donné de si haut ; il se voyait lui-même officiant avec des ornements d'or et de soie, au milieu d'un flamboiement de cierges, d'un nuage d'encens parfumé. Ce qu'il ne voyait pas, c'était l'holocauste immolé pour obtenir tous ces biens, la jeune créature qui était venue chercher auprès de lui assistance et consolation et qui s'en allait plus incertaine et plus affligée qu'elle n'était venue.

La voiture était repartie, et, renversée sur les coussins, Simone défaillait presque. Le matin, elle avait laissé son déjeuner intact ; l'épuisement physique ajoutait encore à son immense fatigue morale. Le sacrifice, repoussé avec horreur, n'était donc pas impossible, pour qu'un prêtre, un vieillard expérimenté, l'autorisât, le consillât ? Est-ce qu'elle se serait trompée, aveuglée par l'égoïsme, par l'ignorance de la vie ? Qui la tirerait de cette angoisse ? Qui trancherait ce doute poignant ?

Faute de mieux, elle se prit à chercher quel eût été l'avis de ses parents s'ils étaient à même de le lui donner.

Son père ?... Il devait tant souffrir en ce moment ! Quel courage il lui faudrait pour repousser ce salut espéré ! Sa mère ? Simone connaissait la passion de Mme d'Avron. Ne serait-elle pas la première à implorer sa fille pour son mari, à vouloir le sauver à tout prix ?

Et les enfants ? Qui sait si, un jour, les enfants ne lui reprocheraient pas le déshonneur, la mort de leur père pour lequel, à sa place, ils auraient peut-être eu le courage de se dévouer ?

Alors, affolée en sa détresse, Simone songea encore à Osmin. Osmin, cet homme du peuple, ce vulgaire manieur d'affaires !... Il avait consacré toute sa vie au devoir filial ; il n'aurait pas, lui, laissé aller son père en prison ! Et elle remontait plus haut, plus loin, cherchant des encouragements, des exemples. Du passé, une figure se détachait, entourée d'une sorte de culte. L'aïeule héroïne n'avait pas hésité, elle, quand il s'était agi de donner sa vie pour les siens !

Ainsi, tous la condamnaient, tous ceux qui avaient droit à sa tendresse, à sa vénération, à sa confiance, et comme elle se débattait encore contre la certitude accablante de sa lâcheté et de son erreur, une seconde fois, obéissant à des ordres reçus au départ, le cocher arrêta les chevaux.

Au lieu de revenir à Erlington, on était entré dans le village duquel dépendait l'église du Père Arnaud, et l'on se trouvait devant une porte au-dessus de laquelle Simone lut cette inscription : *Post-Office, Telegraph.*

Abaisant le marchepied, le domestique immobile attendait qu'elle descendit, et elle descendit, machinalement, cédant à une impulsion irrésistible.

Elle entra dans le bureau du télégraphe, situé au fond d'un petit magasin où l'on vendait de l'épicerie. En la voyant s'avancer vers le guichet, un grand garçon, occupé à fourrager dans un baril de harengs, se redressa, s'essuya les mains, ôta son tablier et vint majestueusement s'asseoir derrière le grillage.

Les doigts de Simone tremblaient tellement qu'il lui fallut une minute pour tirer de sa poche la dépêche de lady Eleanor. Elle la passa à l'employé, qui se mit à pointer les mots, et dit :

— *Five shillings.*

A grand'peine, Simone retrouva sa bourse, mais il lui fut impossible de compter la monnaie, ce que dut faire à sa place le télégraphiste, avec le mépris naturel à un employé doublé d'un commerçant. Il avait tourné le dos, et elle restait encore là, hésitante, éperdue, prête à ouvrir la bouche pour le rappeler, redemander la dépêche ; mais, déjà, retentissaient les petits coups secs, frappés par la machine électrique en mouvement.

Il était trop tard pour rien changer.

Du même pas automatique qu'à son entrée, Simone sortit du bureau. Sans trop savoir comment, elle se retrouva dans la voiture, lancée maintenant au grand galop sur la route d'Erlington, et, au bout de deux ou trois minutes seulement, elle se rendit bien compte de ce qu'elle venait de faire.

Alors, une dernière révolte, un dernier sursaut d'horreur et de dégoût la soulevèrent, et, affolée, elle voulut revenir en arrière, ne pas rentrer là où on l'attendait, sauter à bas de cette voiture, s'enfuir à travers les bois. Elle essaya de baisser les glaces, qui résistèrent, d'appeler le cocher, qui n'entendit pas. N'y aurait-il pas, au moins, sur la route un passant capable de venir à son appel, de lui porter secours.

Vivement, avec son mouchoir, elle essuya les vitres ternies. On était en plein champ, sur un chemin désert. Un bruit de roues se distinguait pourtant, et, venant en sens inverse, apparaissait un petit dog-cart attelé d'un poney. Au moment où les deux équi-

pages se croisèrent, elle se jeta en avant, tandis que le gentleman, assis sur le siège du dog-cart, se penchait pour regarder à l'intérieur de la voiture, et Simone, qui était prête à appeler un étranger à son aide, resta muette en présence de Thomas Erlington.

Il dut pourtant deviner son intention, car il stoppa brusquement, puis, tournant bride, se lança à la poursuite de la voiture qui filait de plus belle. Mais, entre son poney et les trotteurs de lady Eleanor, la lutte était trop inégale, et, au bout de quelques minutes, il resta en arrière, distancé.

Était-ce un ami, un protecteur qu'elle laissait là ? Simone l'ignorait. A première vue, il lui avait déplu. A présent, la haine de lady Eleanor le lui rendait sympathique. Mais qu'importait ! elle avait eu le temps de réfléchir. Ni lui ni personne ne pouvait plus rien pour elle, liée maintenant par sa parole, livrée à la fatalité.

Pas une joie ne lui vint du bonheur, de la délivrance des siens. Trop chèrement elle les achetait !

Si longue en allant, comme, au retour, la course avait été rapide ! Déjà le landau franchissait les grilles larges ouvertes d'Erlington. Simone revit, sur le perron, lady Eleanor. Est-ce qu'elle était restée là tout le temps ?

— Ma dépêche ? demanda-t-elle.

— Elle est partie... répondit Simone d'une voix à demi-étranglée.

Pas un mot de plus ne fut échangé tandis que les deux femmes rentraient ensemble. Lady Eleanor accompagna Simone dans sa chambre, et alors, seulement, la serrant dans ses bras,

— Ma fille ! dit-elle.

VII

Simone ne lui rendit pas son étreinte. Elle était raide, pâle, glacée, le corps et l'âme subitement engourdis.

— Pauvre petite ! reprit lady Eleanor. Cette journée a été rude. Vous êtes fatiguée, et puis vous n'avez pas déjeuné encore.

Simone tomba tout d'une pièce dans le fauteuil qu'on lui avançait devant une petite table servie.

Elle n'avait plus la force de parler, de penser, de résister, et s'abandonnait à ces soins, rappelant un peu ceux que les tortionnaires prodiguaient à leurs patients dans l'intervalle de deux supplices.

Ne parvenant pas à la ranimer, lady Eleanor suggéra :

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous coucher et de dormir.

L'idée de s'isoler dans le sommeil, loin de tout et de tous, plut à Simone, qui se laissa conduire à son lit et s'y jeta tout habillée. En mettant sa tête sur l'oreiller, un scrupule lui revenant, elle murmura :

— Il faut avertir mes parents...

— D'après nos conventions, ceci me regarde, répliqua lady Eleanor.

Simone ne dit plus rien et, avec un grand soupir de soulagement, se tournant du côté du mur, ferma les yeux et ne tarda pas à tomber dans un sommeil d'aneantissement.

C'était une prostration complète où pas une pensée ne survivait, l'entier épaissement de l'imagination, de l'intelligence, de la mémoire, de tout l'organisme surmené, et quand, après trois ou quatre heures, ce sommeil prit fin, Simone se rappelait à peine ce qui était arrivé, pourquoi elle était là, couchée avant la nuit, et d'où venait cette tristesse, cette angoisse affreuse dont elle se sentait oppressée.

D'un coin de la chambre, lady Eleanor s'avancait. Alors Simone se souvint et recula jusqu'au fond du lit avec un gémissement de terreur.

Sans se déconcerter, sa tante lui mit sous les yeux une dépêche reçue déjà de M. d'Avron en réponse à la sienne.

C'étaient des remerciements enthousiastes, un hymne de joie, un cantique de bénédiction.

— Vous le voyez, dit-elle, vos parents sont heureux. C'est à mon fils que nous devons songer, à présent !

Et Simone se taisait toujours :

— Levez-vous, prononça-t-elle avec fermeté. Depuis bien des heures déjà, Richard vous attend. Il faut aller le trouver.

— Non ! non ! s'écria énergiquement Simone, je ne veux pas !...

— Reniez-vous votre parole après que j'ai tenu la mienne ?

Simone avait encore cette loyauté héroïque, cette honnêteté absolue qu'on ne rencontre guère, hélas ! que chez les personnes très jeunes, ignorantes de la vie, de ses compromissions forcées, de ses défaillances excusables à force d'être naturelles. Jamais la pensée de se soustraire à sa promesse ne lui était venue : elle ne réclamait qu'un délai, un délai aussi long que possible, et elle suppliait :

— Plus tard ! une autre fois ! pas aujourd'hui !

— Si, aujourd'hui. Dans votre intérêt même, mieux vaut en finir avec des tergiversations inutiles. Que gagne-t-on à ajourner ce qu'on est obligé de faire ? Venez, ma chérie !

Moitié par persuasion, moitié par force, lady Eleanor avait décidé Simone à se lever.

—Votre robe est chiffonnée, observa-t-elle. Il faut en mettre une autre. Celle que vous aviez le premier soir après votre arrivée. Il aimera à vous revoir ainsi. Je vais vous aider !

Elle avait déjà préparé la robe et se mettait à déshabiller Simone qui se laissait faire, toute à ses pensées, ne songeant même pas à s'étonner du complet changement des manières de sa tante, ni à remarquer l'avidité triomphante avec laquelle lady Eleanor la regardait, la maniait, touchait sa peau satinée, soupesait la masse de ses cheveux. A un certain moment, la vieille femme s'agenouilla pour déboutonner les bottines de Simone, et, prenant entre ses mains les pieds de la jeune fille, les caressa, les réchauffa avec autant de plaisir qu'elle avait dû en éprouver jadis en touchant ceux de ses petits enfants, et Simone se rendit alors vaguement compte que cette femme orgueilleuse et dure était sa protectrice, son amie, son esclave autant que son bourreau, qu'elle lui donnerait son dévouement, sa sollicitude, son amour, tout, hormis la liberté !

Mais, loin de toucher Simone, ces sentiments l'importunaient, la fatiguaient. L'envie lui venait de les mépriser, de les repousser, d'en user pour sa vengeance.

—Laissez-moi, dit-elle. Vous me faites mal !

—Oui. Vous souffrez à présent, mon enfant, et vous m'en voulez beaucoup. Plus tard, vous me remercirez.

—Je suis malheureuse par vous, pour toujours ! s'écria désespérément Simone.

Et, cherchant à faire retomber son malheur sur qui le provoquait, avec une sorte de satisfaction âpre :

—Votre fils aussi sera malheureux. Vous pouvez exiger que je l'épouse, mais comment voulez-vous que je l'aime ?

Cette objection était depuis longtemps prévue et réfutée.

—Quand vous le connaîtrez, vous l'aimerez forcément, affirma lady Eleanor, pleine d'une superbe fatuité maternelle. Vous êtes d'ailleurs, trop attachée aux vôtres pour ne pas vous attacher à votre mari. Enfin, vous avez de l'honneur : une fois devenue sa femme, le devoir vous liera, puis l'habitude, et, aveuglé comme il l'est par sa passion, Richard, au moins, ne s'apercevra pas de ce qui manque.

Elle avait ainsi tout calculé, tout arrangé, pour le bonheur de l'un aux dépens de l'autre. Elle le disait, trahissant naïvement l'insondable profondeur de son égoïsme, et, pour s'excuser devant Simone, sans doute aussi devant sa propre conscience, elle ajoutait :

—Une mère a le droit de faire passer avant tout les intérêts de son fils. Vous donner à Richard était le seul moyen d'assurer son avenir, et je n'avais pas le temps d'attendre que la résolution vint de vous. Je suis malade, Simone, très malade. Je peux mourir d'un instant à l'autre, et je ne veux pas que mon fils reste seul au monde. Il n'y a qu'une femme qui puisse remplacer une mère. A présent, je m'en irai tranquille.

Sa mort la laissait aussi indifférente que le malheur de Simone. La première, elle s'oubliait pour son fils, et cette complète immolation personnelle adoucissait, atténuait, palliait, en quelque sorte, la férocité monstrueuse de son idolâtrie.

Elle avait achevé la toilette de Simone et elle l'entraînait maintenant. Sur le seuil de sa chambre, la jeune fille tenta une dernière révolte :

—Et si mes parents vous refusent leur consentement ? demanda-t-elle.

—Soyez tranquille, nous ne passerons pas outre.

Simone ne vit pas le sourire qui accompagnait cette réponse. Son âme éplorée se réfugiait en un suprême espoir, et si lady Eleanor ne l'eût fait luire à ses yeux, peut-être aurait-elle refusé de la suivre ou défailli en chemin avant de parvenir au but redouté.

A l'entrée du petit salon où s'étaient écoulées tant d'heures lourdes, pénibles, délicieuses cependant en comparaison de l'heure présente, lady Eleanor lui fit faire encore une pause.

—Souvenez-vous de ce dont nous sommes convenues, recommanda-t-elle anxieusement : vous ne devez faire aucune remarque, aucune question sur l'état de Richard, ni surtout rien dire, rien montrer, qui puisse lui laisser croire que vous agissez à regret. Ce serait abuser de sa délicatesse, le forcer à vous rendre votre parole, vous dégager par un subterfuge. Vous n'en êtes pas capable ?

—Je n'invoquerai pas l'honneur de votre fils, promit dédaigneusement Simone. Ce serait inutile.

Elle n'était pas dupe de cette manœuvre, concertée, sans doute, entre la mère et le fils, pour épargner autant que possible à ce dernier les désagréments d'une situation embarrassante. Lady Eleanor, néanmoins, se contenta de sa réponse.

—C'est bien, dit-elle, entrons. Il est là.

Poussant la porte, elle fit faire un pas à sa nièce. Et, malgré elle, attirée par la fascination de l'effroi, Simone, avidement, regarda.

.....

Le rideau rouge était écarté. Derrière, apparaissait une baie de

communication et, faisant suite au salon de lady Eleanor, la petite pièce où Richard se tenait d'habitude, entendant tout ce qui se disait chez sa mère, s'associant, invisible, à la vie commune.

Mais, à présent, la cachette devenait inutile, et il en était sorti. Il était là, debout, à la place même où, la veille, était apparu Thomas Erlington, et, dans le crépuscule du jour finissant, une rapide illusion égara Simone. Richard aussi était grand, élancé ; vu ainsi à contre-jour, on aurait pu le prendre pour Thomas ou pour son frère jumeau.

Il fit un mouvement et s'avança, détruisant brusquement la ressemblance.

Au lieu de la figure douce et juvénile dont Simone gardait le souvenir, elle distinguait vaguement une tache noire, une chose informe, inhumaine, plus répulsive à première vue que toute laidure naturelle.

Le jeune homme fit encore un pas, et elle se rendit compte.

Richard portait un bandeau de soie noire, une sorte de loup artistement agencé qui lui coupait le visage en travers, depuis le milieu du front jusqu'à la lèvre supérieure, percé seulement de deux trous à travers lesquels paraissaient les yeux.

L'adaptation était étroite, parfaite, ne permettant d'entrevoir, de deviner rien de ce qu'on voulait cacher et, dans cette interruption complète, dans cet obstacle que le regard ne pouvait percer, il y avait un effrayant problème, un inconnu aux fantastiques terreurs.

Les yeux mêmes, bleu sombre, très grands, très vifs, et la bouche fine, bien dessinée, rouge et saine sous une moustache blonde laissée à découvert, ces traits isolés qui paraissaient, qui souriaient, qui vivaient dans ce masque, en faisaient plus saisissant l'aspect lugubre. Simone s'était attendue à une émotion forte et pénible, mais non à l'appréhension harcelante de ce déguisement sinistre.

Richard avançait encore.

—Ma chère petite cousine ! dit-il.

Elle ne s'aperçut pas de la douceur infinie qu'il mettait dans ces simples mots. Elle ne les entendit peut-être même pas. De prime abord une idée l'avait saisie et absorbée tout entière :

—Que peut cacher ce bandeau ?

Et elle ne songeait à rien, elle ne voyait rien en dehors de ce lambeau d'étoffe, de cette chose si minime, si fragile, qui suffisait pourtant à marquer Richard d'un signe fatal, à le mettre à part des autres hommes.

—La pauvre petite est intimidée, dit lady Eleanor avec commiseration, tandis que ses ongles s'incrustaient brutalement dans le bras de Simone. Cela ne peut te surprendre !

En s'adressant à son fils, elle se transformait, adoucie, câline, donnant à la gaucherie même de ce tutoiement inaccoutumé une tendresse particulière.

—Je crois plutôt, dit tristement Richard, que, de près, je lui fais peur.

Les griffes de lady Eleanor s'enfoncèrent plus profondément encore, et Simone balbutia :

—Ne pensez pas... vous devez comprendre... vous savez bien...

Elle protestait ainsi faiblement, par respect de la parole donnée, par une machinale habitude de bonne éducation, par un involontaire mouvement de pitié. Elle remarquait, à présent, l'ardeur suppliante des yeux qui interrogeaient les siens, l'émotion communicative de la voix de Richard, elle démêlait en lui quelque chose de doux, de triste qui le faisait très différent de sa mère et qu'il tenait certainement du côté paternel, comme sa prononciation, son allure, ses manières ; et peut-être que si, en ce moment encore, honnêtement, il eût rendu à Simone la parole extorquée, si, loyalement, il eût découvert son visage, elle aurait pu le regarder d'un regard compatissant, indulgent, avoir encore pour lui de l'estime, de la reconnaissance, être touchée de ce grand amour qu'il avait pour elle, qui sait ? peu à peu, un jour, en venir à considérer comme généreux, méritoire, faisable, le sacrifice, le dévouement que personne ne lui eût imposé.

Mais il n'eût pas l'inspiration noble, seule capable de changer leur sort à tous les deux ; il affirma au contraire tout de suite son intention de profiter des droits honteusement acquis, de s'associer à l'infamale machination de lady Eleanor.

—Je sais que vous avez consenti, dit-il d'un ton troublé. Je comprends ce que vous faites pour moi. J'ai peut-être tort d'accepter... mais la tentation est trop forte.

Il baissa la tête et, à demi-voix, demanda, cachant mal son inquiétude :

—Vous ne reprenez rien de ce que vous avez dit :

—Je ne reprendrai pas ma parole, répliqua Simone avec effort, à moins que vous-même...

—Oh ! pour moi, s'écria-t-il ardemment, il n'y a plus qu'une chose en ce monde : c'est de vous aimer et de vous rendre heureuse ! Cela paraît une bien folle prétention de ma part, mais, malgré tout, il me semble que je pourrai vous rendre heureuse !

Il parlait de la rendre heureuse au moment même où il consom-

inait le malheur de toute sa vie, et comme si ce n'eût pas été assez d'audace impudente, Simone sentit sur ses doigts une amicale pression.

Il avait osé lui prendre la main !

Cela, elle n'était pas obligée de le subir, pas encore au moins. Vivement, elle se dégagait, elle serait partie si sa tante ne se fût trouvée là pour la retenir.

— Ta fiancée est d'un pays où les femmes ne sont pas accoutumées à autant de liberté que chez nous, observait lady Eleanor, souriante. Ne l'oublie pas, mon enfant.

Il n'insista pas, il feignit de la croire, d'attribuer à une prudence exagérée la hauteur de Simone, et celle-ci n'essaya pas de s'expliquer davantage. De lui, pas plus que de sa mère, elle n'avait rien à espérer. Ses tourments avaient fini par se fondre en une angoisse stupéfiée, et dès que Richard ne la regardait plus, elle se mettait à fixer éperdument la tache noire qui lui tenait lieu de figure, et, avec une continuité exaspérante, elle se répétait cette même question, passée à l'état de refrain :

— Est-ce qu'un tel homme peut être le fiancé de quelqu'un ?

Dans son esprit à la fois délicat et pratique, le fiancé n'avait jamais joué le rôle mirobolant qu'il tient dans la plupart des cervelles vides de jeunes filles, mais, s'il ne lui était pas apparu séduisant et parfait, un séraphin mélangé de mousquetaire, elle avait toujours supposé que le guide et le compagnon de sa vie devrait être son égal sous tous les rapports. Elle avait vu déjà plusieurs de ses amies accepter joyeusement celui qu'on leur destinait, le suivre avec une confiante tendresse, et il n'était pas possible que son lot à elle se trouvât si différent de celui des autres, que tout ce qui dût remplir son existence à peine commencée, tout ce qu'on lui donnât à chérir en ce monde fût cet être bizarre, disgracié, honteux en sa misère. Une mère aveugle, un prêtre exalté, pouvaient former ce projet, mais ses parents, à elle, en comprendraient l'infamie, ne le laisseraient pas s'accomplir. Ces fiançailles n'étaient qu'un cauchemar dont elle s'éveillerait.

Et, comme en un cauchemar, elle allait, venait, écoutait, répondait des paroles inconscientes, que lady Eleanor se chargeait de compléter, de corriger, d'interpréter à sa guise.

Richard dina à côté d'elle dans la grande salle à manger, et ce maître de maison sans visage lui semblait un de ces spectres de légendes assis à la table des vivants. Un instant seulement il lui fit l'effet d'un être réel, ordinaire.

Après le dîner, lady Eleanor avait dit :

— Vous vous étonniez, Simone, lorsque je vous faisais jouer du piano, moi qui déteste la musique. C'est que mon fils l'aime par-dessus tout. Vous allez l'entendre à votre tour. Richard, va chercher ton violoncelle.

Il avait obéi. Aux volontés de sa mère, il ne faisait jamais d'objections.

Pour jouer, il s'était placé dans la pénombre avec une adresse habituelle, s'arrangeant pour tourner le dos à demi. On ne voyait que sa tournure élégante, sa tête blonde, sa pose d'une noblesse naturelle. C'était un homme, égal aux autres hommes, et, quand il joua, ce fut bien aussi l'âme d'un homme qui vibra, d'un homme jeune, ardent, passionné, et Simone pensa tout à coup que Richard, si grands que fussent ses torts, l'aimait peut-être véritablement. Une émotion passagère l'étreignit. Personne encore ne l'avait aimée !

Le violoncelle se tut, et Richard se retourna.

Simone était redevenue de glace. Auprès d'elle, lady Eleanor soupirait, extasiée :

— Voilà trois ans que je ne l'ai vu ainsi ! Autrefois, il avait tant de talent, tant d'esprit, tant de gaieté ! Vous lui rendrez tout cela...

Oui, c'était possible qu'il eût du talent, de l'esprit. Mais ces qualités intellectuelles ne servaient qu'à faire ressortir encore l'abaissement de son caractère, et cet amour, ce bonheur qui éclataient en lui, cet amour égoïste et tyrannique, ce bonheur lâche, barbare, soulevaient chez Simone une indignation débordante.

L'âme de Richard, comme son visage, lui semblait receler un mystère, cacher une tare indélébile. Ce n'était plus seulement le dégoût, l'aversion physique qui l'éloignaient de lui, mais le mépris le plus irrévocable des sentiments, un mépris entier, profond, ne laissant pas de place même à la pitié.

Il y avait plus. Au fond d'elle-même, Simone éprouvait une sensation inconnue, lancinante, brûlante comme une piqûre venimeuse, un élan furieux, irraisonné, qu'elle ne dominait pas, qui lui faisait mal, qui lui faisait peur. Qu'était-ce donc ? Elle finit par comprendre.

Elle qui avait toujours eu le cœur tendre et miséricordieux, elle qui n'avait jamais détesté personne, pas même lady Eleanor, maintenant elle apprenait la haine. Elle commençait à haïr Richard.

Et, au moment même où cette certitude s'imposa, lady Eleanor leur disait avec sa tranquille décision :

— Nous parlerons de votre mariage aussitôt que mon beau-frère et ma belle-sœur se seront prononcés.

Telle était cependant la scrupuleuse fidélité de Simone à sa parole, qu'elle ne protesta pas, que, ni ce jour, ni les jours suivants, il ne lui échappa, devant Richard, un désaveu formel, une plainte définie. D'ailleurs, elle le vit peu, se disant malade pour éviter sa présence et étant réellement fiévreuse, brisée, hors de combat. Dans les rares moments où ils furent réunis, elle se borna à le tolérer, sans ajouter rien à cet effort, déjà presque au-dessus de ses forces.

Lui se montrait de plus en plus discret, tenu à distance par cette froideur et gêné par la surveillance jalouse de lady Eleanor qui se trouvait là, toujours entre eux, comme la plus vigilante des duègnes, prétextant :

— C'est à ta cousine et non à toi que je dois, à présent, servir de mère.

Elle traitait véritablement Simone en fille idolâtrée, choyée, lui laissant, hormis en ce qui touchait ses rapports avec Richard, toutes les libertés, toutes les prérogatives. La jeune fille se sentait la maîtresse, la reine incontestée de cette demeure où, si peu de temps auparavant, elle était entrée en suppliante. C'est vers elle seule que convergeaient maintenant l'attention, les pensées, la vie de chacun, et le dédain même qu'elle en faisait, son attitude morne, indifférente, était tenue, ainsi qu'un caprice de princesse, pour une grâce de plus. Mais ces privilèges et ces hommages qu'on lui rendait comme à la fiancée de Richard mettaient le comble à ses appréhensions, et, devant cette assurance de tous, l'espoir qui l'avait encore soutenue jusque-là s'affaiblissait par degrés.

Vers le milieu de la semaine, lady Eleanor lui annonça :

— J'ai la réponse de votre père.

— Et... ?

— Et il arrive !

Simone eut une exclamation de joie. Son père ! n'était-ce pas le salut, la délivrance ?

— Il arrive dans quelques jours, reprit lady Eleanor, pour remplacer auprès de vous votre mère, empêchée par sa santé, s'occuper lui-même des préparatifs de votre mariage qu'il préfère, comme moi, voir célébrer ici, pour plus de commodité et plus de hâte. Il est très pressé, votre père, plus pressé que moi !... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Mais il ne sait pas... ? commença Simone.

— Je ne lui ai rien caché de ce qui concerne Richard.

— Et il trouve... ?

— Il trouve que votre cousin est un parti magnifique. C'est ce que trouveraient tous les pères à sa place.

Simone demeura anéantie.

L'affection mutuelle et l'habitude peuvent fondre ensemble les natures les plus opposées. Par de minimes et journalières concessions, on en arrive insensiblement à penser, à agir de même, à faire partie pour ainsi dire d'un même tout. Mais, pour reconstituer les personnalités il suffit d'une séparation, si courte soit-elle. L'influence du milieu n'agit plus ; on cesse de se modérer, de se pondérer mutuellement ; l'équilibre rompu, chacun reprend son penchant naturel, redevient, paraît ce qu'il est en réalité, et l'on s'étonne des divergences inattendues d'opinions, de goûts, de jugement qui se produisent, de ce qu'on découvre dans les autres, souvent dans soi-même, et qu'on n'eût jamais soupçonné si l'on fût resté ensemble.

M. d'Avron était léger, Simone le savait ; elle n'aurait pu croire, cependant, que cette légèreté allât si loin, qu'il fût capable, lui, père si tendre, de ratifier ainsi, sans examen, l'étrange choix de sa fille. Il en ignorait, à la vérité, les motifs déterminants, mais sa prévoyance paternelle aurait dû lui faire deviner ce que lady Eleanor voulait avec un art perfide, ce que Simone n'avait pas le droit de dire, et, ébranlée en sa croyance filiale, la jeune fille se demanda s'il n'y avait pas là plus qu'un malendu, si quelqu'un, quelque chose ici-bas résistait à certaines tentations, si, devant beaucoup, beaucoup d'argent, le cœur des parents, ne se troublait pas.

Et, à genoux, à cette place où elle avait pleuré sur le sort des siens, voués au déshonneur et à la misère, désespérément elle pleura sur son propre sort, mille fois plus affreux, car on ne lui laissait pas, à elle, cette dernière liberté, ce dernier bien, la possession de soi-même.

Puis, ce fut fini. Abandonnée de tous, elle s'abandonnait à son tour. Mais c'était l'amertume de la défaite et non la douceur de la résignation qui emplissait son âme. A force de souffrir, elle se sentait devenue méchante.

Ce soir-là, Richard lui offrit sa bague de fiançailles, et, tandis qu'il la lui mettait au doigt, elle fut prise d'un accès de rire nerveux. A quoi bon ces simagrées quand il ne s'agissait que d'une vente d'esclave !

En rentrant dans sa chambre, elle y trouva tous les bijoux de lady Eleanor et, au hasard, les jeta dans une armoire.

Le lendemain, devant sa porte, une gerbe énorme de roses était déposée : le premier bouquet de Richard. Simone avait beaucoup aimé les fleurs. Coilles-là, superbement épanouies en plein hiver, n'eurent pour elle ni couleur ni parfum, et ce fut lady Eleanor qui dut les ramasser et les mettre dans l'eau.

La mère de Richard ne se rebutait de rien, semblait ne rien ressentir. Dans la journée, elle proposa à Simone :

— Voulez-vous que nous allions à Londres au-devant de votre père ? En même temps, nous nous occuperons des achats indispensables, tandis que Richard veillera ici aux autres préparatifs.

Lady Eleanor qui, depuis des années, n'était pas sortie de sa maison, parlait de se mettre en route comme d'une chose toute naturelle, et Simone ne fit aucune objection. Peu lui importait où elle irait, pourvu que Richard ne vint pas.

— Vous allez me l'ôter ! dit-il avec consternation, implorant sa mère. Qu'est-ce que je deviendrai sans elle, à présent ?

— Je ne l'emène que pour te la ramener bientôt, et, alors, tu la garderas toujours ! dit lady Eleanor en souriant.

Son amour maternel était trop dévoué pour connaître la jalousie, mais cette adoration réciproque de la mère et du fils ne touchait même pas Simone ; elle y voyait seulement une odieuse complicité et, en partant le lendemain avec lady Eleanor, elle n'avait qu'un seul souhait, un seul rêve, hélas ! irréalisable : ne jamais revenir.

Quoique ne quittant plus Erlington, lady Eleanor avait gardé, près de Belgrave-Square, un hôtel magnifique et toute une maisonnée qui se trouvèrent prêts à la recevoir.

— Vous pourrez venir ici quand vous vous ennuierez à la campagne, dit-elle à Simone. Du reste, vous pourrez aller en France aussi. Je n'aurai pas l'égoïsme de vous retenir.

Simone resta froide et impassible. Sa vie était finie, et l'endroit où elle en cacherait les misérables restes ne la préoccupait pas plus que ne préoccupe un mort l'endroit où l'on met son cercueil. Tout lui était égal ; l'arrivée même de son père la laissait insensible. Il lui semblait que ce n'était plus le même père et qu'elle n'était pas non plus la même fille que jadis, comme si un siècle d'éloignement et d'oubli eût passé entre eux.

Cependant, quand elle alla avec sa tante le chercher à la gare et qu'elle le vit sauter à bas du train, toujours jeune, lesté, souriant, elle courut à lui, se jeta à son cou, se serra contre lui avec une frénésie de noyée. Il la couvrait de caresses.

— Mon enfant bien-aimée ! Ma chère petite exilée !

Il la quitta pour se précipiter au-devant de lady Eleanor. Simone ne put en croire ses yeux, mais il lui sembla qu'ils s'embrassaient ! Dans la voiture, M. d'Avron parla beaucoup, racontant ce qu'il avait souffert, ce qu'il avait redouté, la joie du dénouement heureux.

— Vous avez été pour moi une sœur, la meilleure des sœurs ! dit-il à lady Eleanor avec son facile enthousiasme. Je ne doute pas que vous ne soyez pour ma fille la meilleure des mères, et c'est en toute confiance que j'ai approuvé son choix. Où donc est mon neveu ? J'ai hâte de l'embrasser.

Il oublia vite le désappointement causé par l'absence de Richard, et, en arrivant à l'hôtel de Belgrave-Square, sa bonne humeur s'accrut notablement. Souvent il cessa de regarder sa fille pour jeter autour de lui un coup d'œil satisfait, et sa première parole, quand il se retrouva seul avec Simone, fut :

— Ta tante doit posséder une fortune fabuleuse ?

— Je le crois.

— Et tout cela t'appartient ! C'est à faire tourner la tête. Qui aurait cru, cependant, ma pauvre petite, que ton dévouement pour nous serait si vite récompensé ?

Simone se détourna avec un amer ricanement. Ainsi son père ne comprenait même pas son sacrifice. Bien mieux, il en faisait une récompense !

— Et maman ? Ne vous a-t-elle rien dit pour moi ? demanda Simone.

— Ta mère ? Ah ! mon Dieu ! elle m'a fait des recommandations qui n'en finissent plus. Tu sais comme elle se tourmente toujours. Elle voulait venir, mais nos terribles secousses l'ont tout à fait épuisée. Tu n'étais pas là, heureusement ; tu ne te doutes pas de ce que nous avons traversé.

M. d'Avron continuait, l'esprit encore frappé, revenant sans cesse aux mêmes idées ;

— Jusqu'à ces derniers temps, j'ignorais les malheurs que peut entraîner le manque d'argent. Vois-tu, c'est horrible !...

Il frissonnait, gardant au fond de ses yeux troublés l'égaré de ceux qui ont vu de trop près l'abîme.

— Toi, au moins, tu ne connaîtras jamais ces souffrances-là, reprit-il.

— J'en aurai d'autres.

— Ah ! évidemment la vie n'est pas toute rose ! Tu la commences pourtant dans les meilleures conditions possibles. Je suis prudent. J'ai pris sur Richard tous les renseignements imaginables : caractère, conduite, tout est parfait ; je ne dis rien de la situation. Quant

à son amour pour toi, la meilleure preuve en est qu'il t'épouse sans dot.

— Vous n'oubliez qu'une chose, observa ironiquement Simone.

M. d'Avron eut un geste d'impatience. Il n'aimait pas qu'on refroidit ses exaltations.

— Hélas ! oui, dit-il, son extérieur... Mais, sans cela, ce serait une perfection, et la perfection n'est pas de ce monde. Et puis, il ne s'agit là que d'un simple accident qui peut arriver à n'importe qui, dont ses enfants ne risquent pas de se ressentir.

— Et sa femme ?

— Oh ! mon Dieu ! je me rends parfaitement compte que de prime abord, quelques hésitations te soient venues, auxquelles tu as eu le bon sens de ne pas t'arrêter, puisque tu as donné ton consentement avant que nous ayons donné le nôtre, ce qui même était assez déplacé.

Il essaya d'un air sévère qui ne lui allait pas, puis, soudainement attristé :

— Après tout, mes pauvres enfants, j'ai perdu le droit de vous blâmer, et mon seul désir c'est que vous ne portiez pas trop la peine de mes imprudences. Grâce à ta tante, je ne suis pas un homme déshonoré ; mais je suis un homme ruiné. Cet esclandre a donné le dernier coup à mon crédit. Mes créanciers se jettent sur moi comme les chiens sur un cerf aux abois. Avron et notre maison de Paris vont être expropriés, et, il y a trois jours... — il baissa la voix — on a saisi nos meubles !... oui, nous en sommes là, par ma faute !...

— Oh ! papa ! cher papa !

— Juge de l'état où j'ai laissé ta mère et les enfants ! Osmin obtiendra des délais avec la procédure, et peut-être...

Il n'acheva pas sa pensée, mais, au bout d'un instant, demanda :

— Quand te maries-tu ?

C'était lui qui, le premier, posait cette question fatale ! Simone réunit tout son courage.

— Je ne sais... bientôt... quand vous voudrez !...

Elle n'ajouta rien, dédaignant de se plaindre, sourdement irritée.

— Je m'entendrai avec ta tante, conclut M. d'Avron.

Le beau-frère et la belle-sœur s'entendaient toujours maintenant. Après quarante ans d'hostilité, ils en étaient venus, d'emblée, à un parfait accord dans la communauté soudaine de leurs intérêts.

— Nous n'avons pas besoin de nous connaître davantage, dit lady Eleanor.

— Entre proches parents !

— Nous sommes tous décidés ?

— Certainement.

— Et vous êtes pressé... de retourner en France ?

— Je l'avoue.

— Done, il est inutile de prolonger une situation embarrassante... pour tout le monde.

— Fort inutile. Mais bien des choses nous retarderons encore.

— Quoi donc ?

— Il faut des dispenses... plusieurs dispenses... pour un mariage mixte... entre cousins germains.

— Elles sont demandées.

— Et puis... le trousseau.

— J'ai commandé ici ce qui était nécessaire. Pour le reste, Simone attendra que sa mère soit rétablie et en état d'y veiller elle-même.

— Vous pensez à tout ! dit M. d'Avron, attendri de la façon délicate dont sa belle-sœur comprenait à demi-mot les difficultés de sa position et songeait à y porter remède.

C'était évidemment une excellente femme, un grand cœur, et il se reprochait durement de l'avoir si longtemps mal jugée.

On demeura encore à Londres plusieurs jours, qui furent employés par M. d'Avron à visiter les monuments, et par lady Eleanor à traîner Simone dans les magasins, chez les couturières et les fournisseurs de toutes sortes.

Dans ces courses, la jeune fille ne trouvait qu'une fatigue immense, éœurante, étourdissante, et elle se demandait comment lady Eleanor pouvait encore se tenir debout.

— Tu es maigrie, tu as mauvaise mine, finit par remarquer M. d'Avron.

— Elle se reposera à Erlington, dit lady Eleanor avec sollicitude.

— Moi aussi, j'ai hâte d'y arriver, reprit M. d'Avron. Nous repartons demain, n'est-ce pas ! Il faut que j'aille voir la Tour cet après-midi.

Il alla voir la Tour et en revint fort ému par le souvenir tragique d'Anne de Boleyn et des enfants d'Edouard.

Le lendemain, il était tout à l'entrain du voyage ; l'aspect morne du pays ne le troubla pas. En été ce devait être très riant...

Les terres qui s'étendaient à perte de vue autour du château, la magnificence grandiose d'Erlington achevèrent de le séduire, et il ne s'assombrit pour la première fois que lorsqu'il se trouva en présence de Richard.

A force d'en écarter la pensée inquiétante, il avait presque oublié l'infortune de son futur gendre, et ce bandeau noir lui fut très

désagréable à voir. Pendant une heure au moins, il resta silencieux, méditatif, puis il finit par en prendre son parti et par considérer Richard avec une sympathie croissante.

— Un brave garçon, déclara-t-il, résumant ses impressions, le soir, un tête à tête avec Simone. Et tout à fait un des nôtres ! Je retrouve en lui cette intelligence, cette douceur, cette distinction de mon pauvre frère. Il serait aussi un homme superbe... Mais, quel dommage qu'il ait cette vilaine machine sur la figure !

Et, se rapprochant de Simone :

— Dis-moi, demanda-t-il avec inquiétude, qu'est-ce qu'il cache là-dessous ?

— Je ne l'ai pas vu, répliqua Simone laconiquement.

— Tu ne l'as pas vu ? C'est vrai ?... et tu l'épouses ?

M. d'Avron écarquilla les yeux, puis, trouvant une explication avantageuse :

— C'est un beau trait ! dit-il convaincu, un acte de courage et d'habileté dont peu de femmes seraient capables. Tu as voulu d'abord t'accoutumer, t'attacher à lui, de façon à pouvoir ensuite passer plus facilement sur ce qui t'aurait peut-être arrêtée à première vue. Mais, moi, je ne suis pas astreint aux mêmes précautions, et, avant tout, je veux le voir.

C'était ce que Simone avait souhaité, attendu avec cette ténacité d'espoir enracinée dans notre cœur jusqu'à son dernier battement. En retrouvant Richard, elle avait senti renaître, plus violente encore, son invincible aversion. Pour n'en rien témoigner, pour subir sans révolte apparente l'accueil tendre et joyeux de son fiancé, il lui avait fallu épuiser ses dernières forces, se contraindre jusqu'à se briser.

Une chance lui restait encore. Toujours accessible à l'impression présente, M. d'Avron qui, de loin, trouvait tout acceptable, reculerait peut-être devant l'horreur dévoilée à ses yeux. Et puis, en tout cas, au moins par lui elle saurait, elle assouvirait cette curiosité ardente, avide, malsaine, qui la tourmentait sans répit.

— L'avez-vous vu ? demanda-t-elle à son père, sitôt qu'elle le retrouva le lendemain.

— Pas encore. J'ai passé la matinée avec l'intendant à visiter les étables... une merveille ! C'est étonnant que tu ne t'intéresses pas à ces choses-là.

Le soir, Simone réitéra sa question, et, de même, M. d'Avron répondit :

— Pas encore ! On m'a mené aux serres. Rien de beau comme ces serres !

Interrogé de nouveau, il dut avouer :

— La chose est très délicate. Le mieux serait que Richard s'offrit de lui-même à cet examen, et je ne doute pas qu'il n'y songe. C'est un fort galant homme.

Richard n'y songea pas, et, au bout de quelques jours, M. d'Avron, très perplexé, déclara :

— Que veux-tu ! le pauvre garçon me donne toutes les preuves d'affection ; il me traite comme si j'étais son père ; il t'adore. Tu ne peux imaginer tout ce qu'il me dit de bon et de touchant. Je n'ai pas le cœur de lui répondre par une demande désagréable, de lui faire une peine cruelle. On est si susceptible en pareille matière !

— Mais alors ?...

— C'est entre parents que ces choses-là se traitent. Je m'adresserai à sa mère. Seulement, il faut que l'occasion vienne. Ta tante est très bonne, certainement, mais pas toujours facile à manier.

Il soupira. Plus que sur tous, lady Eleanor avait barre sur lui, soit en raison de la différence de leurs caractères, soit en vue des services rendus ou à rendre, et ce n'était pas sans une humiliation pénible que Simone constatait la dépendance craintive où son père était tombé.

Pourtant, à la fin, il se risqua. Les dispenses étaient arrivées, et lady Eleanor parlait de fixer la mariage à quinzaine.

— Elle m'a dit de venir causer avec elle en particulier ; je vais lui lâcher la chose, déclara-t-il à sa fille, la quittant d'un air résolu.

Simone avait passé par tant d'alternatives qu'il ne lui restait plus la force de s'agiter. Sans trop d'impatience, elle attendit son père, qui ne reparut qu'au bout de deux ou trois heures.

Il semblait passablement démonté.

— Une belle équipée que tu m'as fait faire ! s'écria-t-il d'un ton de mauvaise humeur. Je viens d'avoir de ta tante une scène épouvantable ; des reproches, des récriminations très désagréables, et qui sont fondés par-dessus le marché !

A ces souvenirs, il blémissait encore de terreur, et, avec véhémence :

— Voilà ce que tu m'attires ! Oui, tu es cause de tout. A-t-on jamais vu une fille accepter un fiancé dans de pareilles conditions ? Arrangez-vous ensemble maintenant ! Tu ne nous a pas consultés avant d'agir, et je n'ai rien à voir dans cette affaire.

Il fit plusieurs fois le tour de la chambre, puis, moitié irrité, moitié admiratif, il reprit :

— Ta tante est une femme terrible. Elle a des raisonnements

brutaux qui vous mettent au pied du mur. " Si vous n'étiez pas suffisamment renseigné, m'a-t-elle dit, pourquoi votre fille s'est-elle engagée, et pourquoi avez-vous sanctionné cet engagement ? Votre exigence, légitime au début, serait, à présent, un acte de mauvaise foi, un déni de confiance envers nous. Et puis, à quoi cela vous servirait-il de voir Richard ? Au point où nous en sommes, quel qu'il soit, il deviendra votre gendre. Vous ne pouvez plus rien changer à cela." Et, ma foi ! elle a raison. Nous sommes trop avancés pour reculer. Quand le vin est tiré, il faut le boire !

Lui, qui n'était point chargé de vider le calice, en trouvait l'amertume supportable. Mais il dut voir dans la physionomie de Simone quelque chose qui le troubla, car, se radoucissant, il acheva :

— Après tout, ma pauvre petite, ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de ce mariage, ni qui t'y ai poussée, rends-moi cette justice ! Ce serait le rompre que d'insister davantage auprès de ta tante ou de hasarder une démarche auprès de Richard. Eleanor me l'a montré clairement. Ne regretteras-tu pas cette rupture ? Songe que, dans notre situation, tu ne retrouveras jamais un aussi beau parti... hélas !... peut-être un parti quelconque ! Moi, je ferai ce que tu voudras. Réfléchis bien. Suis ton inspiration... et surtout ne t'occupe pas de nous. Avoir en vue autre chose que ton intérêt serait, de notre part, une indignité.

Il s'efforçait d'oublier en cet instant les papiers timbrés pleuvant à son domicile, le cortège d'haussiers dansant autour de lui une fantastique sarabande, les grandes affiches collées aux murs, publiant sa ruine, sa maison bientôt livrée à des étrangers, tandis qu'il s'en irait avec sa femme et ses trois enfants chercher fortune ou plutôt chercher misère à l'aventure. Et les trois cent mille francs prêtés par lady Eleanor ! Comment les rembourser ?

Simone à son tour, le regarda et le devina.

— Vous avez raison, dit-elle lentement. Ma tante a raison. Tout le monde a raison. Je ne demande plus rien. Il faut que ce mariage se fasse... et je le ferai.

— Volontiers ?

— Oui, volontiers.

Ce mot lui brûla les lèvres en passant. Mais ne fallait-il pas que son martyr procurât au moins le bonheur de quelqu'un, le bonheur entier, complet, sans mélange de remords ?

Son père l'embrassa avec un redoublement de tendresse, et déjà repris par son optimisme habituel :

— Veux-tu que je te dise mon idée ? Ces Anglais sont si originaux ! Qui sait si Richard n'a pas voulu éprouver ton affection et si, en fin de compte, toutes ces précautions ne sont pas que des coquetteries pour se montrer ensuite beaucoup mieux que tu ne le crois... peut-être pas défiguré du tout ! Alors, ce serait l'idéal, car, pour un bon mari, tu n'en trouveras jamais de meilleur !

Avec un attendrissement dans la voix, il poursuivit :

— Ta tante vient de me montrer le contrat. On ne peut être plus généreux, plus désintéressé. Non seulement Richard te reconnaît une dot énorme, mais encore...

Simone l'interrompit :

— Je ne veux pas savoir !

Cette munificence de Richard lui était odieuse, comme si tout ce qu'il ajoutait au prix dont il l'avait achetée l'eût mise davantage en sa possession. Les cadeaux superbes qu'il prodiguait lui semblaient plus pénibles à recevoir que des insultes, obtenaient d'elle à peine un coup d'œil et un remerciement. Un jour, il lui remit sous enveloppe une somme destinée aux pauvres. Elle qui aimait tant les pauvres jadis, ne voulut pas même faire ainsi la charité et, sans l'ouvrir, remit l'enveloppe au Père Arnaud. Envers sa nouvelle famille, Richard multipliait les largesses, n'oubliant personne, envoyant à Georges et à Madeleine des caisses de joujoux qui auraient fait tourner la tête à de petits princes, comblant Mue d'Avron d'attentions charmantes, ayant probablement même donné des témoignages plus solides, car M. d'Avron paraissait avoir recouvré son entière sérénité. Il voulait sans doute faire apprécier sous toutes les formes à sa fiancée les bénéfices du marché conclu, et ces bienfaits semblaient à Simone d'autant plus avilissants qu'elle ne pouvait en avoir aucune gratitude. Le moment n'allait-il pas venir de payer tout cela !

Le mariage était fixé au commencement de février. Dans le château régnait une animation relative. On avait fait rouvrir les beaux appartements du corps de logis principal, et l'on y préparait, pour le futur ménage, une installation qui émerveillait M. d'Avron, pourtant blasé sur les choses de luxe. Simone fut reconnaissante à lady Eleanor de lui en interdire l'accès sous prétexte de surprises à ménager, tant la seule pensée de cet endroit et de la vie qu'elle y mènerait lui causait de mortelle angoisse.

Cette stupeur morne, cette sorte de cauchemar la prenait tout éveillée, qui s'était emparée d'elle au début de ses fiançailles, l'avait ressaisie ; elle s'y absorbait de plus en plus, vivant ces derniers jours dans l'hébétéude apathique du condamné à mort. Elle, autrefois si active, si pleine de mouvement, restait pendant des heures

étendue sur une chaise longue ou affaissée dans un fauteuil à écouter le tic tac de la pendule et à compter, l'une après l'autre, les minutes qui tombaient dans le passé, qui la rapprochaient du terme fatal. Parfois, ce tic tac finissait par lui devenir insupportable; alors, elle se sauvait dans le jardin ou, plus souvent, à cause du mauvais temps, elle se réfugiait dans les serres. L'affaiblissement de sa santé la rendait très sensible aux impressions physiques, au froid surtout; l'atmosphère surchauffée des plantes exotiques lui procurait un bien-être passager, puis l'émanation forte de la terre humide, les odeurs de fleurs lui montant à la tête mettaient un peu plus de vague encore dans ses pensées.

Un jour, dans la semaine qui précéda son mariage, comme elle s'était blottie sous un massif de palmiers, bien à l'abri, guettant un furtif rayon de soleil qui passait à travers le vitrage et examinant machinalement les formes bizarres d'une collection de cactus, groupés à quelque distance, à sa grande surprise, elle vit arriver Richard.

Jusqu'alors, il n'était jamais sorti du château, jamais non plus il n'avait fait une tentative pour se trouver seul avec elle. Que signifiait encore cette nouvelle fantaisie ?

— Vous me permettez de m'asseoir auprès de vous ? demanda-t-il avec cette courtoisie respectueuse qu'il témoignait à sa fiancée.

Simone fit de la tête un signe affirmatif.

Il s'assit à ses côtés sur un siège rustique.

— J'avais besoin de causer avec vous, dit-il. J'ai beaucoup d'inquiétude. D'abord, à votre sujet.

— A mon sujet ?

— Oui, vous êtes malade, ma chère petite cousine.

Elle n'avait pu prendre encore sur elle de l'appeler Richard ni de se laisser appeler Simone, et ils usaient, en se parlant, des titres auxquels leur parenté leur donnait un droit incontestable.

— Non, je ne suis pas malade, dit-elle avec un peu d'impatience. Ne vous inquiétez pas de moi.

— Certaines idées ne peuvent manquer de me venir parfois quand je vous vois abattue, souffrante... ou triste, reprit Richard. Pourquoi ne me montrez-vous pas un peu plus de confiance, d'amitié ? Nous sommes si près du moment où nous n'aurons plus de secrets l'un pour l'autre ! Pourquoi ne pas me dire ce que je serais si heureux d'entendre ?

Allait-il demander une déclaration d'amour à présent ? Simone eut aux joues une rougeur de colère, et elle détourna la tête.

— Pardonnez-moi, reprit-il sans se troubler, si j'ai été trop ambitieux. En me donnant votre parole, vous m'avez donné la meilleure, la seule preuve d'affection que je pouvais espérer ; mais je voudrais qu'une fois encore, nous causions franchement, sans arrière-pensée. Vous vous rappelez ce que ma mère vous a dit quand elle vous a parlé de moi pour la première fois, et ce que vous lui avez répondu ?

— Je me le rappelle.

Le même frisson passait encore dans les veines de Simone, qu'elle avait eu lorsqu'on lui avait proposé de devenir la femme de Richard.

— Et vous vous rappelez aussi, continua-t-il, de plus en plus hésitant, le moment où ma mère vous a menée... où vous m'avez vu...

— Oui.

Il prenait sa main et elle la lui abandonnait, pliée maintenant aux exigences de la situation, mais ressentant, toutefois, le même tressaillement d'antipathie que le premier jour où leurs doigts s'étaient effleurés.

— Rien n'est changé dans vos sentiments ? demanda-t-il encore.

— Rien !

Cette réponse dont la franchise, la spontanéité, n'étaient pas suspectes, ne devait lui laisser aucun doute, et, pendant une courte minute, Simone, follement, espéra de lui un tardif remords, une suprême miséricorde. Mais il se borna à rester un instant méditatif, la contemplant avec un peu de tristesse, et dit, comme se parlant à lui-même :

— On ne peut s'étonner que tant d'émotions, tant de secousses successives aient laissé leur trace. Ma pauvre chérie, ce sera à moi de vous faire oublier le passé !

Il serrait sa main plus fort, et il se rapprochait avec un ardent désir d'en dire davantage, de prononcer d'autres mots, d'avoir d'autres effusions. Mais il n'osa pas. Elle se détournait de lui, irritée, les lèvres serrées. Ainsi, encore, il venait de se jouer d'elle ! A quoi bon laisser échapper ce qu'elle avait été au moment d'avouer, trahir sa parole, abaisser son orgueil en une vaine supplication ?

— C'est tout ce que vous vouliez me dire, mon cousin ? demanda-t-elle, faisant un mouvement pour se lever.

— Non. Oh ! non. J'ai même oublié ce pourquoi je suis venu. Qu'est-ce que je n'oublierais pas auprès de vous ? C'est une question que je n'ai pas osé traiter devant ma mère et qui a, cependant, son importance. Mais, d'abord, il me faut vous rappeler un incident que vous avez peut-être perdu de vue, au milieu d'événements plus

graves. Un certain dimanche, le dernier jour de l'année, un jour que je n'oublierai jamais de ma vie, que vous non plus vous n'avez pas oublié...

Non, elle ne l'avait pas oublié ! Elle s'en souvenait confusément, comme les damnés doivent se souvenir des choses de la terre.

Ce dernier jour de l'an passé avait été son dernier jour de bonheur, et, depuis, une éternité de tourments s'était écoulée.

— En revenant de la chapelle, poursuivit Richard, vous avez été témoin d'une scène pénible.

Tant de scènes pénibles s'étaient succédé qu'elle ne savait plus bien de laquelle il était question.

— Quelqu'un s'est présenté à ma mère et a été fort mal reçu. Vous ne savez pas bien de qui je parle ?

— C'était votre cousin Thomas Erlington.

Tout à coup Simone se rappelait très nettement, et, sans savoir pourquoi, elle se ranimait, attentive, intéressée.

Richard continua :

— Je crains que ma mère ne vous ait donné de Thomas une mauvaise opinion que je voudrais détruire. Thomas est mon proche parent, mon meilleur ami, un homme d'honneur, un homme de cœur s'il en fut. Je peux répondre de lui comme de moi-même. Il est à peu près de mon âge ; nous avons été élevés pour ainsi dire ensemble. La petite propriété qu'il habite touche à nos terres. Nous nous voyions chaque jour et nous vivions en frères quand est survenu le malheureux accident qui devait tout changer pour moi.

Jusqu'à là Richard n'avait fait, à cet accident, que des allusions rares et indirectes auxquelles lady Eleanor s'était toujours empressée de couper court.

Cette fois un plus il ne s'appesantit pas, et poursuivit :

— Vous devinez que ma mère a été alors au désespoir, mais ce qui vous semblera plus étonnant, c'est que, depuis cette époque, elle a pris en haine le pauvre Tom, soit qu'elle ait été aveuglée pour le rendre responsable d'un hasard fatal, soit qu'elle ne puisse, en sa jalousie maternelle, pardonner à son neveu d'être moins éprouvé que son fils. J'ai eu beau faire, je ne suis jamais parvenu à vaincre ces préventions. Elle a fermé sa porte à Thomas, et, depuis deux ans, je ne le vois qu'en cachette, à de longs intervalles. Sa dernière tentative de réconciliation a eu pour seul effet de rendre les défenses de ma mère si formelles que je n'ose y contrevenir ; et, cependant, je ne puis me séparer du compagnon de toute ma jeunesse, si dévoué, si fidèle. Il a consolé mes heures douloureuses, il doit prendre sa part du moment le plus heureux de ma vie. Je crois bien qu'à présent, ma mère vous aime et vous écoute plus que moi ; voulez-vous m'aider à lui arracher la grâce de Thomas ? Tous les vôtres me sont si chers que vous devez bien aimer un peu les miens !

Richard invoquait les obligations contractées ; Simone ne voulut se soustraire à aucune.

— Je ferai ce que vous désirez, dit-elle, mais vous ne devez pas avoir grande confiance dans l'étendue de mon pouvoir.

Richard ne scruta pas l'intention cachée dans cette remarque. Il s'était levé, inquiet, en entendant un bruit à l'entrée de la serre. Puis, aussitôt rassuré :

— Voilà ma mère qui vient s'écria-t-il.

Lady Eleanor s'avancait d'un pas pressé, et quand elle les eut découverts :

— Ah ! vous étiez là tous les deux seuls ! dit-elle.

Alternativement, elle les interrogeait d'un œil irrité.

— Ne pouvons-nous pas être ensemble, allégna Richard, quand nous sommes si près du jour où nous ne nous quitterons plus ?

Cette réponse eut le don d'apaiser immédiatement lady Eleanor. Elle vint s'asseoir à côté de Simone, et ce repos ne lui était pas inutile, car la sueur perlait sur son front, tandis qu'une respiration bruyante et inégale soulevait sa poitrine.

— Pourrait-on savoir le sujet de votre entretien ? demanda-t-elle en reprenant haleine.

— Je crains, dit Richard que vous n'en soyez pas très satisfaite.

Un nouvel étouffement coupa la parole à lady Eleanor, qui reprit d'une voix saccadée :

— Voyons...

— Il s'agit... il s'agit... de ce pauvre Thomas.

Le nom abhorré ne provoqua pas le sursaut attendu, et, avec un certain soulagement, comme si elle eût redouté quelque chose de pire :

— Tu veux encore... Tu ne te lasseras donc jamais de m'importuner à ce sujet !

— Je ne suis plus seul, maman. Nous sommes deux à vous solliciter.

(A suivre)

FAUST

DUO POUR VIOLON ET VIOLE

Chœur des Soldats.

OPERA

de

CH. GOUNOD.

Violin and Viola staves. Dynamics: *f*, *sempre f e cresc.*, *f*, *sempre f crescendo*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*.

Violin and Viola staves. Dynamics: *p*, *rit.*, *p marciale.*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*. Tempo markings: *1^o Tempo.*, *2^o Tempo.*

Violin and Viola staves. Dynamics: *f*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*.

Violin and Viola staves. Dynamics: *f*, *ff*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*. Tempo marking: *Piu animato.* Lyric: *ete - seen - du.*

Violin and Viola staves. Dynamics: *ff*, *sempre ff*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*. Tempo marking: *Piu animato.* Lyric: *ete - seen*

Piano staff. Dynamics: *f*, *ben marcato, e sonoro*. Tempo marking: *Allegro molto*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*. Label: **PIANO**

Piano staff. Dynamics: *f*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*.

Piano staff. Dynamics: *f*, *p*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*. Tempo marking: *Allegro molto*

Piano staff. Dynamics: *mf*, *f*. Performance markings: *1*, *2*, *3*, *4*, *5*. Tempo marking: *Allegro molto*

This system contains the first five staves of the musical score. From top to bottom, the staves are:

- Violin I: Starts with a *mf* dynamic, followed by *f* and *ff*.
- Violin II: Starts with a *mf* dynamic, followed by *f* and *ff*.
- Piano: Starts with a *mf* dynamic, followed by *f* and *ff*.
- Piano: Starts with a *mf* dynamic, followed by *f* and *ff*.
- Piano: Starts with a *mf* dynamic, followed by *f* and *ff*.

 The system concludes with a *ff* dynamic marking.

(A suivre)

This system contains the next five staves of the musical score. From top to bottom, the staves are:

- Violin I: Starts with a *p* dynamic, followed by *mf* and *f*.
- Violin II: Starts with a *p* dynamic, followed by *mf* and *f*.
- Piano: Starts with a *p* dynamic, followed by *mf* and *f*.
- Piano: Starts with a *p* dynamic, followed by *mf* and *f*.
- Piano: Starts with a *p* dynamic, followed by *mf* and *f*.

 The system concludes with a *ff* dynamic marking.

Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 7 février.

Que dire de la mode, autour de laquelle gravitent en faveur du printemps toutes les créations et combinaisons que fabricants et couturiers éditent pour faire nouvelle cette ensorceleuse, qui, toujours belle, toujours seyante, vient avec un cortège de jolies fantaisies, de surprises heureuses à chaque renouvellement de saison, donner aux choses même connues un charme et un attrait nouveaux.

On ne sait en effet par quel prodige, ne pouvant toujours créer des



CAMISOLE EN PERCALE FINE froncée devant et dans le dos sur un empiècement plissé, manche large. Cette camisole est ornée de fine broderie anglaise et de rubans. Matériaux : 3 verges de tissu, 7 verges de broderie.

choses inédites, elle arrive à les transformer de telle sorte, qu'elle leur donne une allure charmante avec l'illusion de l'inconnu.

Il en est ainsi de nos robes et de nos vêtements qui ont complètement modifié leurs formes. Les jupes réduites à des proportions raisonnables se garnissent sur les côtés et se serrent dans le bas de garnitures. Quant aux manches, le soupçon de ballonage posé en ornement dans le haut devient de moins en moins volumineux. La manche, qu'elle soit froncée sur sa longueur ou qu'elle colle au bras à la façon d'un gant, se garnit dans le bas d'un volant de dentelle, d'une petite ruche ou se termine en gracieux cornet couvrant en partie la main. Quant aux étoffes, il y a à leur sujet le plus grand éclectisme ; le velours, le satin, le drap et la variété des lainages la plus fantaisiste, en gaufré, créponné, style fleuri, est prodigieuse ; enfin, tout ce qu'on aime, tout ce qui plaît, se trouve mis à la portée de chacune, et une couturière habile sait mettre à profit toutes ces jolies choses pour combiner ces arrangements, ces trouvailles, qui font toutes les femmes pimpantes et gracieuses à peu de frais.

Les nuances de la saison prochaine seront à l'unisson du renouveau ; le vert, cette couleur du printemps se verra dans toute sa gamme accueilli avec faveur par la mode, il régnera dans toutes les teintes douces, auxquelles s'ajouteront le vert-de-mer, le vert-de-gris et tous les jolis tons bronzés. Bon succès sera fait au bleu, au mauve, ces seyantes couleurs des blondes, au brun doré, aux tissus imprimés, aux foulards dont les dessins ressortiront d'une façon très nette, sur le fond de l'étoffe. Avec toutes ces nouveautés, jamais les femmes n'auront été plus jolies et n'auront eu des costumes plus ravissants.

Les corsages conserveront pour la plupart la forme blouse, si seyante et si facile à faire nouvelle, grâce aux fantaisies imaginatives sans cesse renouvelées, tantôt par des draperies croisées, des revers, des ceintures et mille choses plus attrayantes les unes que les autres.

Comme costumes de rue d'un effet original, nous citerons une robe en lainage écossais fond beige et drap bleu. La jupe est ouverte aux coutures du tablier sur des quilles de drap bleu, avec boutons et brandebourgs dans le haut. Corsage blouse recouvert par un boléro en drap bleu se repliant pour former des revers lesquels se recouvrent de guipure crème sur satin noir. Manche à coude en drap avec petite manche courte en écossais, col droit avec collerette de dentelle et nœud de satin noir

derrière. Chapeau de feutre brique orné de plumes de coq, et d'un motif en strass.

Un autre joli costume pour jeune femme est en drap cachemire "capucin". La jupe est fendue de côté pour laisser voir une quille en moire même ton retenue par des boutons en passementerie. Le corsage boléro, s'ouvre sur un gilet de moire, fermé par de très petits boutons, collarlette et jabot en mousseline gaufrée paille. Manche plate jusqu'à l'épaule et recouverte dans le haut par trois volants superposés en moire faisant l'office de jockeys.

Mais nous sommes en pleine saison de danse : disons donc un mot sur les étoffes qui composent les toilettes charmantes portées à ces fêtes qui ravissent les jeunes filles.

Pour elles, la gaze de soie rayée brochée ton sur ton, dans les nuances blanc, crème, vert pâle, paille, rose ou bleu à peine teinté sur transparent de même teinte, leur fait de délicieuses robes. La jupe est ras de terre avec balayeuse découpée et ruchée à l'intérieur, afin de lui donner du soutien et de l'ampleur par le bas. Corsage froncé décolleté en carré ou en arrondi, avec petites manches "papillon" et haute ceinture d'une couleur différente, mais en harmonie de ton avec la robe. Avec le blanc toutes les couleurs peuvent se mettre, mais on choisira de préférence pour la robe paille une ceinture mauve, et comme fleurs des violettes, avec la robe rose, la ceinture blanche ou vert d'eau est seule indiquée.

Pour jeune femme, une jolie toilette en satin Liberty rose pâle, garnie dans le bas d'une ruche doublée en même satin, corsage décolleté drapé sur le côté et retenu sur l'épaule par une boucle en pierres fines. Petites manches bouillonnées en velours rose ; sur le côté de la jupe et traversant le corsage, quilles faites d'entre-deux de dentelle. Dans les cheveux, petit pouf de plumes roses et fine aigrette blanche.



BLAGUE A TABAC ET CIGARETTE.—Encore un gracieux cadeau à faire à un père, à un frère, ou à un ami : une jolie blague à tabac, convenant parfaitement aux fumeurs de cigarettes, d'un modèle nouveau bleu marin orné de cordonnets d'or et pouvant se faire loutre, grenat et noir. Le travail tout en demi-barrettes avec cordonnets très fin, se termine par 7 rangs de barrettes avec tête festonnée vieil or : l'inscription cigarettes peut être remplacée par les initiales.

Pour sorties de bal, le broché de couleur rehaussé de velours, les brocarts superbes sont mis à contribution et composent des vêtements d'une richesse sans pareille. Les doublures sont aussi luxueuses et il en est de même des garnitures qui sont d'une richesse inconnue jusqu'ici. Nous avons vu en ce genre d'élégance un vêtement bogarene en beau brocart mauve rosé, drapé légèrement devant et retroussé à la taille dans le genre Médicis, avec dos ajusté recouvert de point d'Angleterre formant plis Watteau ; entièrement doublé d'hermine royale. Col haut en même fourrure, avec intérieur en point d'Angleterre. Impossible de rêver un vêtement plus merveilleux.

VICOMTESSE D'AULNAY.

Lorsque la nature a plusieurs voies pour parvenir à un même effet, elle suit toujours infailliblement la plus courte.—DESCARTES.

ASSERTION TÊMÉRAIRE



Le jeune Tison. — Oh, Alpha, j'aime tant cette fille que je me sens capable de l'épouser, quand bien même j'aurais deux belles-mères.



Chronique Théâtrale

QUEEN'S THEATRE

Mr James W. Reagan occupe, au premier rang, une place remarquable parmi les comédiens. Il a été quatre saisons avec les Minstrels de Primrose et West, et la pièce dont il est l'étoile cette saison est une comédie-drame irlandaise en 4 actes, *The Bells of Shandon*, un des grands succès partout où elle a été jouée sur le continent américain. Elle est morale et originale à la fois, et montée de façon à ce que Mr James W. Reagan y déploie toutes ses qualités de comédien et de chanteur.

Le rôle de Terence O'Malley, qui est un jeune amoureux, est bien adapté à son talent souple et juste.

Les chansons qu'il chante sont toutes nouvelles et sont, pour plusieurs, d'impugnantes mélodies.

Il est supporté par une excellente compagnie et les décors spéciaux, comprenant deux jolies vues de la vieille église Shandon, regardant la rivière Lée, sont d'un réalisme charmant.

Il y a longtemps que pareil spectacle ne nous a été donné et celui-là sera compté parmi les plus intéressants et les plus agréables que nous aurons entendus cette saison.

En foule au Queen's pour aller applaudir James W. Reagan, sa compagnie et *The Bells of Shandon*.

THÉÂTRE ROYAL

Dans les représentations de la *French Folly Company*, apparaît le nom de Mr Ed. F. Ruhl qui, cette saison, a donné au public un nouvel essor dans la voie des représentations Extravaganza; ses efforts ont été couronnés de succès et il suffit d'assister à ses représentations pour en être abolumment convaincu.

"Une réception d'or et d'argent" est montée d'une façon extraordinaire avec costumes et décors du plus grand luxe et de la plus étonnante originalité.

Il y a des variétés et des transformations électriques, ballets, etc., qui sont une révélation.

La musique est légère, remplie de mélodies délicieuses, et possède tous les éléments nécessaires pour lui assurer la popularité ainsi que les chœurs. Enfin, l'élément féminin est représenté par de jeunes et jolies filles, ayant des voix mélodieuses et merveilleusement habillées.

La représentation est terminée par "French Folly at home" qui est un burlesque servant à introduire la nouveauté du siècle, Seeley Dinner, tel que donné à Sherry's, New York, par la "Petite Égypte", Cora Routt, Annabell, Clara Middleton et Gorgie May.

Scènes véruces, reproduites fidèlement, mais humoristiquement.

Somme toute, la satire la plus joyeuse qui ait été vue en cette ville, d'événements que chacun connaît.

Sur le tout circule tous les bons-mots à la mode.

Prix réguliers 10c, 20c et 30c.

PALLADIO.

Les hommes admirent chez leurs semblables les bêtises que les animaux se refusent à commettre.—ROBERT DE FLERS.

CHÛSES ET AUTRES

CHAPEAUX POUR CHEVAUX ET LUNETTES POUR VACHES

Il est des pays, l'Inde, par exemple, où les chevaux, pour braver les rayons d'un soleil torride, sont coiffés de chapeaux. C'est à Calcutta que cette originale invention prit naissance. Très fréquents autrefois, les cas de mort par insolation sont très rares aujourd'hui chez la gent chevaline.

Ces chapeaux, aussi singuliers que pittoresques, sont formés de moelle de *sola*, nom indien d'une sorte de sureau. Ces coiffures hygiéniques, autant que bizarres, sont disposées de manière à se conformer exactement à la tête comme à la nuque du quadrupède. Qu'on se figure deux trous pour le passage des oreilles et une ouverture en forme de tunnel entre les deux oreilles pour la ventilation.

Le nom indien de ces chapeaux zoologiques est *sola tîpi*. Il paraît que l'instinct coquet de la bête n'est pas insensible à l'élégance quelquefois raffinée de ces chapeaux, dont le cheval semble aussi fier qu'une mule andalouse de ses grelots et de ses rubans. Un jour, peut-être, à l'aide d'un mécanisme ingénieux, ces chevaux en chapeaux de paille arriveront-ils à se saluer les uns les autres — à moins qu'ils ne dévorent à belles dents leur propre coiffure.

Voici maintenant les lunettes pour vaches. Dans certaines provinces de la Russie, il n'est pas rare de rencontrer des troupeaux de bétail qui offrent au voyageur un spectacle absolument fantastique: bœufs et vaches sont pourvus de lunettes bleues pour les protéger contre les terribles ophtalmies que provoque chez ces ruminants la réverbation des neiges. Rien d'étrange et de troublant comme l'aspect de ces quadrupèdes promenant dans la campagne leurs besicles phénoménales. Avec ces gros verres abritant leurs gros yeux, bœufs et vaches ont l'air de bêtes savantes dont la vue se serait affaiblie à la suite d'études mystérieuses ou de lectures exagérées.

Quel joli pendant aux chevaux en chapeaux de paille que ces vaches en lunettes bleues!

X...

La famille, ce n'est pas seulement de dîner ensemble.—GOUNOD.

La femme qui se masculinise pour prouver son égalité avec l'homme, prouve qu'elle ne se croit pas son égale en restant femme.

MME NELLY LIEUTIER

MOTS HISTORIQUES

Je sors du tombeau comme un vieillard et n sort.

Latour Saint-Ybars disait que ce vers comique se trouvait dans la tragédie d'Adolphe Dumas, intitulée: *Le Camp des Croisés*, et à cette occasion, il racontait l'anecdote suivante:

Quand cette tragédie fut représentée aux Français, Adolphe Dumas s'étant rencontré avec Alexandre Dumas père, s'écria: "Ah! mon cher maître, on dira de nous: Les deux Dumas, comme on a dit: Les deux Corneille".

Et Alexandre lui répondit d'un air bon enfant: "Mais certainement, mon cher Thomas".

CORRECT



Mme Flaherty. — C'est correct, Tom, t'outiens-le pendant que je vais aller chercher un policeman.

SOMBRE RÉVEIL



Albina. — Oui, ma chère, j'ai bu cinq verres de limonade, mangé une grosse tarte, six sandwiches au jambon, gros comme ça, deux assiettes de crème à la glace, des pommes, une cuisse de dinde avec de la sauce aux tomates et j'étais en train de me mettre un bon morceau de bœuf d'inde bouilli dans la bouche quand... je m'éveillais.
Elisa (saisie d'horreur). — Oh, ma pauvre amie !

ACROSTICHE

(Pour le SAMEDI)

Age, si tu voulais, aux accords de ma lyre,
Nous nous parlerions bas de l'amour, de ses lois,
Tu connaîtrais alors ce que fut mon délire,
O Dieu ! quand je te vis pour la première fois.
Inonde tout, so'eil, de ta blanche lumière,
Nous aimons à te voir éclairant la carrière,
Et pourtant tu n'as pas d'assez puissants rayons,
Tu ne peux éclipser ses blancheurs d'alcyons,
Tu n'auras jamais la douceur de sa prière,
Et l'infini flottant dans sa prunelle altière.

HECTOR DEMERS.

Montréal, 27 janvier 1897.

OFFICIER D'ACADÉMIE.

Il y a une vingtaine d'années de cela. Dans un des lycées du centre de la France, un brave garçon, aimé de tous ses élèves et estimé de la population, était chargé de l'enseignement d'une des classes élémentaires. Il s'appelait Jacques P..., si ma mémoire ne me trompe pas ; et j'ignore ce qu'il est maintenant devenu.

Depuis vingt-huit ans qu'il appartenait à l'Université et depuis près de vingt ans qu'il était attaché au lycée en question. Jacques n'avait jamais mérité que d'excellentes notes de ses chefs ; mais, comme c'était un garçon modeste et ne cherchant point à se faire valoir, les chefs se bornaient à le bien noter, et nul ne songeait à lui faire obtenir, en dehors des éloges qui lui étaient prodigués, la moindre récompense exceptionnelle.

Or, par une chaude après-midi d'un jeudi de juin, comme Jacques se promenait aux environs de la ville sur les bords ombragés de la rivière, des cris perçants poussés à quelques centaines de mètres attirèrent son attention. Instinctivement il accourut dans leur direction et bienôt il aperçut sur la rive opposée un groupe de personnes, — homme, femme et enfants, — criant à qui mieux mieux et faisant des gestes désespérés dans la direction d'un point noir entraîné par le courant et paraissant animé de mouvements désordonnés.

Le professeur n'eut pas un instant de doute ; un accident venait d'arriver ; quelqu'un était en train de se noyer dans la rivière.

Sans une seconde d'hésitation, en un clin d'œil, Jacques, excellent nageur, se déshabilla à demi et se précipita à l'eau au secours du malheureux en détresse...

Un instant après il ramenait, sain et sauf sur l'autre rive, et remettait aux enfants, qui avaient anxieusement suivi les péripéties du sauvetage...

le chien, leur ami et compagnon habituel qu'ils avaient bien cru perdu.

Pendant que l'animal secouait ses poils mouillés et gambadait follement autour des enfants en jappant joyeusement, les parents de ceux-ci s'avancèrent vers le sauveteur pour le remercier comme il convenait.

Une double et mutuelle surprise se produisit alors.

On se reconnut de part et d'autre, car le propriétaire du chien était l'Inspecteur d'Académie en résidence dans la ville où professait Jacques.

— Veuillez m'excuser, Monsieur l'Inspecteur, dit aussitôt le professeur, de me présenter devant madame et devant vous dans une tenue peu convenable, mais...

— Mais vous êtes tout excusé, mon cher ami, ou plutôt vous n'avez nul besoin d'excuse : vous avez droit à tous nos remerciements, et soyez certain que je n'oublierai pas ce que vous venez de faire pour nous.

Puis, après lui avoir serré la main, l'Inspecteur ajouta :

— Je ne vous retiens pas plus longtemps, car ce que vous avez maintenant de mieux à faire est de rentrer bien vite chez vous prendre des vêtements secs pour ne pas attraper de mal. Sauvez-vous donc, et merci de nouveau. Nous recauserons de tout cela, je vous le promets.

Telle fut la façon dont Jacques attira sur lui — d'une manière extraordinaire — l'attention de son Inspecteur d'Académie qui tint sa promesse et n'oublia point le service rendu.

En effet, quelques mois plus tard, Jacques était nommé officier d'Académie avec la mention : "Services exceptionnels."

Voilà comment le sauvetage d'un chien lui valut en quelques minutes de natation la décoration universitaire que n'avaient point encore pu lui faire obtenir ses vingt huit années d'enseignement.

FR. DESPLANTES.

COUP DOUBLE

La maman. — Allons bon, tu t'es encore battu ! Charlot, que tu es peu raisonnable et que je suis obligé d'avoir un petit garçon comme toi.

Charlot. — Et en plus tu me dois 25 centins.

La maman. — Vingt-cinq centins, parce que tu t'es battu ?

Charlot. — Dame, ne devais-tu pas me conduire chez le dentiste pour me faire extraire une dent et n'est ce pas 25 centins qu'il prend pour ça ?

La maman. — Certainement, mais...

Charlot. — Et bien, je me suis battu, avec Totole et il me l'a cassée !

RENSEIGNEMENT

Le chasseur (essoufflé). — Dis, garçon, as-tu vu passer un lapin par ici ?

Le garçon. — Oui, m'sieu !

Le chasseur. — Et, il y a-t-il longtemps de cela ?

Le garçon. — Dame, je crois qu'il y aura trois ans au 1er mars prochain.

VENGEANCE TERRIBLE

Maud. — Tu es donc fâchée, Henriette ?

Henriette. — Fâchée ? Je suis enragée. Et j'ai juré de me venger et de rendre à cet homme la vie la plus misérable qu'il se puisse trouver, quand je devrais l'épouser pour y arriver.

Triste chose que la conversation ; même celle qui roule sur des choses intéressantes a si peu de résultat. Il y a à présent des lieux communs en esprit comme on bêtise. — BENJAMIN CONSTANT.

DEVINETTE



-- Une odeur de friture et pas de friturière ! Elle est pourtant quelque part !

UNE VILAINE INVENTION



Mme O'Mara (qui vient de lire sa gazette). — Ils disent, Pat, qu'il naît un nouveau bébé à chaque tic-tac de l'horloge ?
Mr O'Mara. — Alors, bon Dieu, que tous les animaux féroces du monde entier dévorent celui qui a inventé les horloges.

PROSES RUSTIQUES

GELÉE BLANCHE

La gelée cuit les pauvres feuilles, les pauvres feuilles de l'été, toutes rouges et frileuses sous le ciel gris de novembre, précurseur du morne hiver.

x

Au premier rayon matinal, elles vont pleuvoir toutes faibles, et s'aplatir sur le sol avec des allures d'oiseaux blessés. Et les tomberont toutes, moites encore de la gelée cuisante.

x

Tout est tombé. L'œuvre de mort est faite. L'arbre, maintenant tout nu, grelotte. Et l'on dirait, à voir ce tas de feuilles éparées, l'affaissement des robes et du linge fin d'une jeune malade.

x

Et l'on dirait aussi la décomposition d'un rigide cadavre, debout encore sous les autans. Les chairs glissent, tombent à terre, ne laissant frissonner qu'un immense squelette sous la morsure du vent d'hiver.

JEAN VOLANE.

DANS LA MUSIQUE

Dans la cour de la caserne du 15^e régiment d'artillerie, les bleus arrivés la veille se promènent mélancoliquement, regardant autour d'eux d'un air effaré ; ils sont encore en civils ; les uns, ceux qui viennent de la campagne, ont de grandes blouses bleues, des casquettes de soie noire ; les autres, les citadins, sont vêtus de vestons, de jaquettes, mais tous, paysans et bourgeois, sont dépaysés ; les mains dans leurs poches, ils errent comme des âmes en peine en attendant l'heure de la soupe, la première qu'ils vont goûter au régiment.

Au deuxième étage du bâtiment B, les musiciens viennent de terminer la répétition ; quelques-uns se mettent à la fenêtre, regardant les bleus dont l'air ahuri leur rappelle leur arrivée. Latruffe, le hautbois soliste, deuxième prix du Conservatoire, avise un bleu vêtu d'un veston de drap jaune et coiffé d'un petit chapeau melon, qui ne sait ou cacher ses grosses mains rouges.

— Hé, p'sit, le bleu, là ?

Le bleu lève la tête et se découvre poliment.

— Qu'est-ce que vous faites pour le moment ? demande Latruffe.

— Rien, M'sieu.

— Vous n'êtes commandé pour aucun service ?

— Non, M'sieu.

— Eh bien, montez ici, au second, porte à droite ; il y a de l'ouvrage.

Le bleu s'empresse d'obéir.

— D'où êtes vous, jeune homme ? interroge Latruffe ?

— Je suis de Fontenay les Pucés, M'sieu.

— Qu'est-ce que vous faisiez chez vous ?

— J'étais chez mes parents, M'sieu ; mon père est maire de Fontenay-les Pucés.

— Vous êtes le fils du maire ? dit Latruffe, bon métier, ça ; cela ne doit pas être fatiguant ; je suis sûr que l'on ne vous a jamais fait astiquer un fourreau de sabre ?

— Non, M'sieu.

— Je ne sais vraiment pas ce que les instituteurs vous apprennent. Eh bien, vous allez astiquer le mien.

— Je veux bien, M'sieu.

— Asseyez vous sur ce banc : voici de la brique et des chiffons.

Latruffe prend la position militaire et récite une théorie fantaisiste sur le temps du commandement.

— Garde à vo !

Pour astiquer le fourreau de sabre, le canonnier prend délicatement la

brique entre le pouce et l'index de la main droite et la réduit en poudre impalpable.

Le bleu casse la brique.

— Très bien. Ecoutez d'abord la théorie.

Au commandement : Préparez vous à astiquer ! le canonnier saisit le chiffon entre le pouce et deux doigts de la main gauche, le passe dans la main droite, le trempe dans la brique pilée, le repasse dans la main gauche et marque un temps d'arrêt. Au commandement : Astiquez ! le canonnier fixe perpendiculairement le fourreau de sabre entre ses genoux et maintient la pointe à égale distance des basanes de son pantalon en frottant vigoureusement.

Attention ; exécutez le mouvement.

Préparez vous à astiquer !

Le bleu se rappelle tant bien que mal la théorie de Latruffe et obéit.

— Astiquez ! commande Latruffe.

Le bleu frotte le fourreau si bien et si longtemps qu'il devient luisant comme un miroir.

Quand il a fini, Latruffe en passe une inspection minutieuse.

— Très bien, jeune homme, dit-il, vous avez des dispositions ; voici huit autres fourreaux que vous allez astiquer avant d'aller déjeuner, cela vous donnera de l'appétit.

Latruffe remet au bleu les sabres appartenant à ses camarades.

Le bleu retire son veston, son gilet, et se met bravement à l'ouvrage, encouragé par Latruffe qui le complimente.

Le bleu est en nage, la sueur coule sur son front.

— Je suis content de vous, lui dit Latruffe. Savez-vous ce que vous devriez faire ?

Vous devriez entrer dans la musique.

— Mais... M'sieu... c'est que...

— Quoi ?

— Je ne la connais pas la musique.

— Cela ne fait rien ; il y a justement un emploi vacant, le porte-bannière vient d'être renvoyé dans ses foyers ; voulez-vous le remplacer ?

— Je ne demande pas mieux, M'sieu.

DEVINETTE



— La charité, mon bon monsieur, s'il vous plaît, Merci bien.

— A qui cette bonne femme parle-t-elle ?

—C'est une bonne place ; vous serez exempt de tout service et, peut-être, si la quatrième partie de chapeau chinois en si bémol vient à vaquer, vous la donnera-t-on ?

—Qu'est-ce qu'il y a à faire ? interroge le bleu dont les yeux s'illuminent de convoitise en pensant au chapeau chinois.

—Il n'y a qu'à la porter ; elle n'est pas très lourde et vous êtes vigoureux.

—Oh ! je la porterai bien, M'sieu. Est-ce qu'on la sort souvent ?

—Seulement les jours de grande cérémonie. En plus, vous serez chargé de son entretien. Une fois qu'elle est astiquée, il en a pour longtemps.

—Je vous remercie beaucoup de vot'bontai, M'sieu.

—La place est très courue, ajoute Latruffe, mais je vous recommanderai au chef.

—M'sieu, dit le bleu d'un air embarrassé, si vous vouliez accepter... me faire le plaisir... enfin me faire celui de venir déjeuner avec moi à la cantine.

—Mes camarades et moi, dit Latruffe en désignant deux musiciens dissimulant à grand'peine une forte envie de rire, nous n'avons pas l'habitude d'accepter quoi que ce soit de nos inférieurs ; pour cette fois, cependant, nous voulons bien faire une exception en votre faveur. Consentez-vous, Messieurs ?

—Je ne sais pas si nous devons, fait un des musiciens.

—Vous me feriez bien plaisir, Messieurs, dit le bleu.

Après quelques façons, ces messieurs se décident ; tous trois accompagnent à la cantine le bleu, enchanté d'avoir trouvé un protecteur. Il paie à déjeuner et offre du vin bouché à un franc vingt-cinq, le meilleur que possède le cantinier.

En se séparant, Latruffe renouvelle au bleu ses promesses.

—Venez dans quelques jours trouver le chef ; venez pendant la répétition ; c'est le seul moment où il est toujours de bonne humeur et parlez lui aussi du chapeau chinois.

Deux jours se passent, les musiciens du 45^e d'artillerie sans tache, sont à la répétition ; ils étudient une fantaisie tirée du *Vaisseau fantôme* de Wagner ; cela ne marche pas du tout.

Le chef exhale sa mauvaise humeur.

—Tas de rossards, hurle-t-il en battant furieusement la mesure, quoi qu'est ce qu'ils ont donc aujourd'hui ?

Ils ont tous fait la noce hier ?

Mous comme des chiques ! je vous en flanquerais des permissions de la nuit ; consignés jusqu'à perpète ; saligauds.

Attaquez-moi ça plus vigoureusement. Eutez-moi ce piston ? On dirait un veau qui beugle.

Recommençons.

—Arrêtez ! Arrêtez ! s'écrie le chef furieux. Quel est le sale colon qui a lâché un sol dièze ? C'est le hautbois, c'est Latruffe ! Un prix du Conservatoire qui vous fiche des sols dièzes en ré ! Je t'en donnerai des prix de violon. A partir de demain, tu prendras la contrebasse.

—Je n'ai pas l'embouchure, murmure Latruffe.

—T'as pas l'embouchure ?... j'vas t'en fiche une, moi, d'embouchure.

Recommençons... la, la, la, la, la... (la répétition continue).

A ce moment on entend frapper vigoureusement à la porte.

—Entrez, beugle le chef de musique qui commence à voir rouge.

Et l'infortuné bleu, fils du maire de Fontenay-les-Paces, fait, dans la salle de répétitions du 15^e une entrée à peu près aussi triomphale que celle d'un chien dans un jeu de quilles.

—Qu'est-ce qu'il veut ce sale bleu là, grommelle le chef d'un air furibond, allons, enfant d'gueon, qu'est-ce que tu veux, planté là comme un poireau.

Le bleu interloqué, balbutie :

—M'sieu... j'viens pour... ou a du vous dire... la bannière... l'chapeau chinois...

—Qu'est-ce que tu veux que j'te demande ? vilain muscau. J'nai pas d'temps à perdre, moi.

—Je viens pour la bannière... Si c'était un essai de vot'bontai, je voudrais porter la bannière d'la musique et aussi le chapeau chinois ?...

—Porter la bannière ! beugle le chef lui courant dessus en brandissant son bâton. J'vais t'apprendre, moi, à faire le loustic quand on a encore le nez plein d'lait... Ah triple sabot... sale rossard... mulle... chinois toi-même, abruti... attends moi.

Mais le bleu terrifié s'enfuit, poursuivi par le chef hors de lui, pendant que tous ces bons apôtres de musiciens se roulent de joie.

Latruffe, second prix de violon du Conservatoire, en a fait une maladie de peau.

MAR. EF.

La vérité domine tout ; on ne la méconnaît pas impunément, et elle rend seule des services définitifs. — BERTHELOT.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 11 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2289 ED F. G. DANIEL

23 j 8

JOYEUX ATTRIBUT



C'est un joyeux attribut et une figure joyeuse que présente cet objet, — un tire-bouchon. — Mais combien aussi peut-il rappeler à beaucoup de gens, leurs débuts dans la terrible passion de l'alcoolisme. Heureux encore les hommes de cette génération pour lesquels la guérison est auprès du mal. Il suffit d'aller à l'Hospice Auclair ou chez le Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis, ou chez le Dr Létourneau, 803 rue Cadieux.

Dans une vacherie :

—Votre vache donne, dites-vous, trois gallons de lait par jour... combien en vendez-vous, là-dessus ?

—Environ une trentaine.

* *

PROPOS D'AÉRONAUTE

—Nous sommes montés à une hauteur, à une hauteur ! Et la terre était petite, petite... Ce qu'il a fallu viser pour descendre !

Une Recette par Semaine

DÉGRAISSAGE A LA POMME DE TERRE

Pour nettoyer les étoffes de laine on peut employer le procédé suivant :

Laver votre étoffe dans de l'eau tiède, dans laquelle vous avez mis de la pomme de terre râpée très fin, ensuite rincer soigneusement dans de la bonne eau de rivière, puis sans tordre votre étoffe, étendez-la à l'ombre sur une corde et laissez-la sécher ainsi.

B. DE S

Maman a l'habitude de conduire de temps en temps Bébé au Musée. Dimanche dernier, par une pluie battante, l'enfant manifeste le désir d'y aller.

—Il pleut, mon cher ami, ce n'est pas possible.

—Alors, répond naïvement Bébé, quand il pleut, le Musée n'y est pas ?

* *

Dans le cabinet du docteur, à sa consultation.

—Ça ne va pas, docteur !... Je vais être obligé de cesser tout travail de tête...

—Vous êtes homme de lettres ?

—Non, je suis coiffeur !

* *

Quelques combles.

Du zèle pour un agent de police :

Entrer dans un café pour arrêter les frais de billard.

De l'ingéniosité pour un ingénieur :

Percer un canal qui réunisse l'amer Picon à la mère Moreau.

De la bizarrerie :

Être manchot des deux bras et cependant avoir le cœur sur la main.

SEUL IL SUFFIT

Pour les affections de la gorge, des bronches et des pommions, n'employez que le *Baume Rhumal* seul ; il vous guérira promptement et sûrement.

TRIO DE PROVERBES

Il y a temps pour tout.

×

Temps vient, temps passe ; fol est qui se compasse.

×

Nature ne peut mentir.

SANCHO PANÇA

Une annonce peu ordinaire :

“ M. Michel, maître d'hôtel à la Cocarde, route de X..., prévient aussi que l'on trouve chez lui toute espèce de voitures confortables, telles que : Calèches, Omnibus, Breack, Victorias, *Corbillards*, etc., etc.”

Un rêve, quoi !

* *

Chez un loueur de voitures.

Un postulant se présente comme cocher.

—Vous avez déjà l'habitude ? lui demande-t-on.

—J'étais garçon de café.

—Mais alors... nous ne pouvons...

—Pardon c'est moi qui versais.

—Ah ! c'est différent.

Et on l'embauche séance tenante.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Cette semaine on s'est encore, comme de coutume, arraché les scriptums de cette société ; cela est devenu un véritable besoin, comme aussi un devoir, pour tous ceux qui, dès ses débuts, lui ont accordé leur patronage et le lui continuent en dépit de tout.

C'est que chacun sait ce qui a été fait et est encore accompli, chaque jour, par les administrateurs de la Société.

Chacun est à même de constater, de visu, l'étonnant chemin parcouru depuis trois ans. Chacun enfin, peut, en assistant aux cours du Conservatoire National de Musique se pénétrer de l'utilité incontestable, et incontestée, de cette création artistique.

Cela suffit et au-delà pour assurer à la Société Artistique Canadienne le concours raisonné et fidèle de tous les amis de l'instruction et de l'art.



Prostration Nerveuse, Insomnie, Faiblesse. (2)

WEST BROOKFIELD, QUE., Oct. 1, 1890.

Le Tonic Nerveux du Dr. Koenig que j'avais commandé était pour une jeune femme de ma famille. — La prostration nerveuse, l'insomnie, la faiblesse, etc., etc., dont elle souffrait, la rendaient inutile à elle-même et aux autres. Il y a grand changement aujourd'hui. Cette jeune personne est beaucoup mieux, plus forte et moins nerveuse. Elle va continuer à prendre votre remède ; je le crois très efficace.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

A Fini Ses Études.

BRIDGEPORT, CONN., Août, 1893.

J'ai eu une première attaque d'Épilepsie il y a à peu près trois ans ; plusieurs médecins m'ont soigné sans succès, mais m'ont conseillé d'abandonner mes études théologiques. Le Tonic Nerveux du Père Koenig ne m'a pas failli ; après en avoir fait usage j'ai complété mes études, et je suis maintenant assistant. Je connais ainsi un membre de ma congrégation qui a été guéri par son emploi.

TH. WIEBEL, Pasteur, 357 Central Av.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades pauvres recevront cette médecine gratuite.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

LAROCHE & CIE, Québec.

Je n'ai jamais osé ouvrir mon cœur à personne tant que j'ai vécu.

VAUVENARGUES.

TEABERRY FOR THE TEETH PLEASANT AND HARMLESS TO USE 25c. ZOPESA-CHEMICAL CO. TORONTO

POTRAIT DE MGR FABRE

Pour Encadrer - Grandeur 12 x 15

IMPRIMÉ SUR PAPIER DE LUXE

En vente dans tous les dépôts de journaux
au prix incroyable de

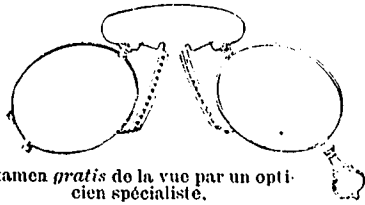
seulement **2 cts** seulement

PAR LA MALLE, 3 CENTINS.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

A. MONGEAU
NO 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitre.)



Examen *gratis* de la vue par un opticien spécialiste.

N..., l'auteur dramatique, possède une pupille assez joïe, mais alligée d'une maigreur invraisemblable.

Décidé à combattre ce vice rédhibitoire, il va trouver, l'autre jour, le médecin de la famille et demande une ordonnance.

— Donnez à cette jeune fille de la belladone, répond le docteur.

— Comment !... Est ce que cela fait engraisser ?

— Mais certainement, mon cher... La belladone a la propriété de dilater la pupille.

**

Deux excursionnistes s'arrêtent devant une assez curieuse et très vieille église.

— Voilà, dit l'un d'eux, une construction qui ne date pas d'hier.

— Oh ! Monsieur, fait le guide avec conviction, si elle n'avait pas été restaurée plusieurs fois, elle serait bien plus ancienne encore !

**

— Alors, l'usurier refuse d'escompter tes billets ?

— Oui, il dit comme cela que je suis mineur.

— Alors, résigne toi : La valeur attendra le nombre des années.

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896

1687 RUE NOTRE-DAME. - - - - - MONTRÉAL

Liste des prix a chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de.....	\$1000 00
Un Prix de la valeur de.....	400 00
Un Prix de la valeur de.....	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun.	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun.	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun.	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun.	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun.	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun.	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun.	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun.	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun.	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun.	999 00

Tirage tous les vendredi, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents.
Valeurs rachetées sans escompte.

Passage d'un discours prononcé au dernier congrès culinaire :

— Et maintenant, Messieurs, nous allons aborder la question palpitante par excellence, la question "sauciale."

Concerning

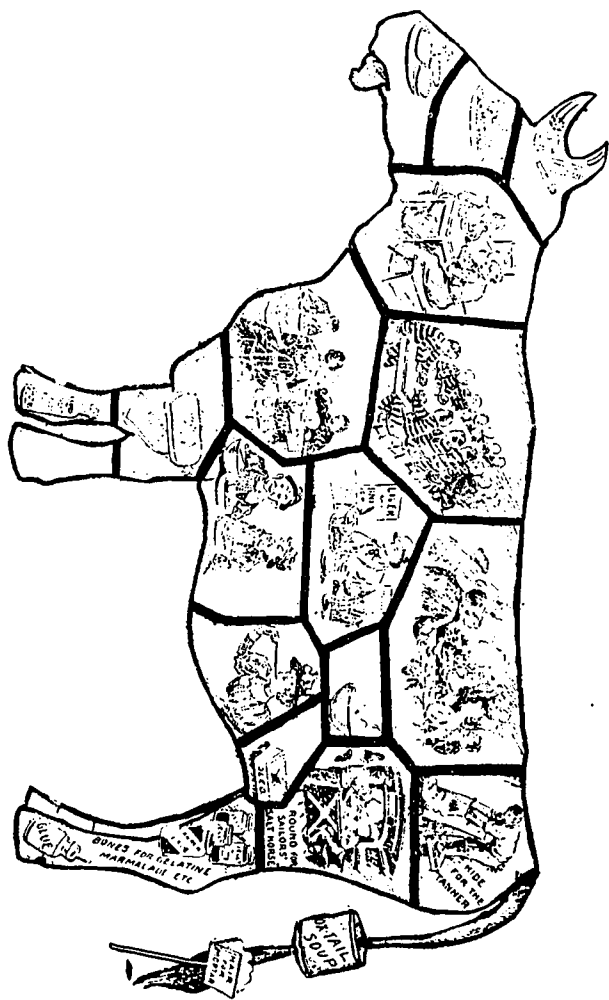
Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**

JOHN I. SUTCLIFFE
100 WATLING ST., LONDON, E. 2.
à Rue de la Bourbe, Paris, France

H. R. STEPHENSON
AMERICAN OFFICES,
26 KING ST. E., Toronto, Can.
Carter Bldg., Boston, U.S.A.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 64



Ont trouvé la solution juste : Mme Roméo E Bourret, Mme Wilfrid Desjardins, Mme Zéphir Laurin, Mme Alfred Piché, Edmond Bois, Emile Brosseau, R Colletet, Thomas R Crevier, Wilfrid Delorme, A Raymond, Achille Rouette (Montréal, Qué); Dr C C Tetrault (Contrecoeur, Qué); Louis Bessite, imprimeur (Farnam, Qué); Mlle Maria Montreuil (Lévis, Qué); Valmore Bédard, Eusébe Gagnon (Ottawa, Ont); Mlle V Brasseur (St Haince, Qué); Mlle A Dion (St Martin, Qué); Henry A Lord (Bellefleur, Me); M F C Charbonneau, Louis Choquette (Central Falls, R I); Peter Bonmack, Alfred Grégoire (Cohoes, N Y); Mlle Angelina Lacroix, Léo Fournier, J D Massé, Max L Pelletier, Jos D Thibault

(Fall River, Mass); Albert Roux (Lowell, Mass); Julien Desucyers (Wattsfield, Vt).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de MM Dr C C Tetrault (Contrecoeur, Qué); Eusébe Gagnon, 26 Théodore (Ottawa, Ont); Mlle A Dion (St Martin, Qué); Mlle Angelina Lacroix, 1328 Pleasant (Fall River, Mass); Max L Pelletier, 214 Mason (Fall River, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

24 Fevrier '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION DU 10 FÉVRIER	} Le Numéro	12,671 a gagné le prix de	\$1,000.
		do	68,122 do 400.
		do	53,812 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 98

Nouvelles et Magnifiques Primes DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement, et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes:

10 — Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

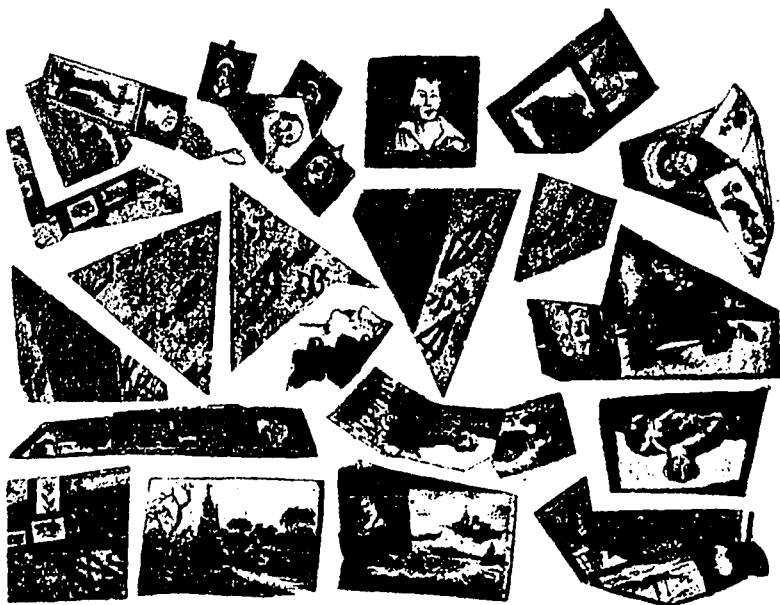
20 — Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in-16 de 100 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
Rue Craig, 516, Montreal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 66



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA MARCHANDE DE CADRES.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 21 février, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

net 18-94

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



BAIN RUSSE
" TURC
" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout, - 10 cts

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules
- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.
DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

30 mai 97

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
Anémie, Chlorose, Phthisie, . . .
. . . Epuisement Nerveux
Aliment Indispensable dans les Croissances Efficielles,
LESQUES CONVALESCENCES et tout état de langueur
caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

Faussees dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LES

Cigarettes La Fayette

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

CINQ Cents

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10

Tirage tous les Mercredis